Au très distingué directeur de
"The British Médical Journal", a[vec]
l'espoir que cet ouvrage sa[ura]
lui plaire, qu'il pourra l'intéress[er]
[et] voudra bien en rendre compte
[av]ec sa courtoisie habituelle.

Hommage et compliments
de l'auteur.

Haryett Fontanges.

HARYETT FONTANGES

LES FEMMES DOCTEURS
EN MÉDECINE
DANS TOUS LES PAYS

Étude Historique, Statistique, Documentaire
et Anecdotique
SUR
L'ART DE LA MÉDECINE EXERCÉ PAR LA FEMME

PARIS
ALLIANCE COOPÉRATIVE DU LIVRE
9, Rue du Havre, 9
—
1901



Photographie Pirou.

Madeleine Brès.

La première femme française reçue docteur en médecine à Paris, en 1875.



LES
Femmes Docteurs en Médecine
DANS TOUS LES PAYS



FRANCE

Il n'y a pas eu, jusqu'à présent, de titre féminin pour désigner les femmes exerçant cette profession. La Faculté de médecine qui délivre les diplômes ne s'est pas encore préoccupée du sexe de ses membres, puisque chacun d'eux, homme ou femme, est par elle uniformément qualifié de docteur. Le dictionnaire de l'Académie, lui aussi, n'a pas de qualificatif féminin pour désigner cette nouvelle carrière ouverte aux femmes.

Aussi, les cartes des femmes docteurs, dont les suscriptions sont inhérentes à cet état de choses, pourraient-elles facilement paraître bizarres, ou tout au moins fantaisistes, en leurs rédactions variées, si on ne connaissait les raisons majeures qui les ont, en quelque sorte, imposées.

L'accès des femmes aux emplois jusqu'alors réservés aux seuls hommes aurait pu fournir matière à plus d'un spirituel quiproquo, et les *Surprises du divorce* pourraient peut-être trouver un agréable pendant avec les surprises du féminisme !

Il y a cependant vingt-six ans que les femmes exercent officiellement la médecine en France !

Mais, les premières agrégées se dirent que, puisqu'elles avaient reçu le titre de docteur, elles ne pouvaient y rien changer. Puis, partant de cette idée que le théâtre et les écrivains avaient, en quelque sorte, avant la lettre, amoindri la profession, en faisant jouer des pièces où les doctoresses étaient représentées d'une façon grotesque

ou excentrique, et, d'autre part, sachant que le ridicule tue, en France, n'osèrent-elles pas s'intituler franchement doctoresses ; ce qui, en l'espèce, eût semblé au moins logique à ceux qui en ignoraient les raisons.

Il y avait aussi la crainte que ce dernier titre, dans l'esprit du public illettré, pût n'être considéré que comme une marque d'infériorité scientifique.

Toutes ces raisons ayant prévalu, on reste étonné du style adopté, la première fois qu'on reçoit une carte de femme médecin.

Voici quelques échantillons pris au hasard :

M[me] le Docteur Edwards Pilliet.

Docteur
Madame Conta.

M[me] le Docteur Guénot-Fouchet
de la Faculté de Paris.

Madame Liehrmann-Colson
Docteur en médecine
de la Faculté de Paris.

M[lle] le Docteur Camille Landais
conseille.

Cette dernière inscription est un entête imprimé en haut d'une ordonnance.

Cette variété de rédaction prouve qu'il serait grand temps qu'on daignât, au Palais Mazarin, créer des appellations officielles pour désigner les nouveaux métiers féminins, afin que chacun y trouve son compte et que tout le monde puisse s'y reconnaître.

C'est une question d'actualité qui s'impose !

Quelques Russes, Polonaises ou Scandinaves, n'ayant pas nos scrupules, ont parfois usé du qualificatif : doctoresse. L'une d'elles, ayant publié (1) quelques articles

---

(1) Dans un journal.

sur ses « premières visites médicales de nuit », a carrément signé : Doctoresse Miropolska.

Il est non moins curieux de constater que la clientèle populaire à laquelle elle avait affaire la traitait avec beaucoup d'estime et de déférence en l'appelant : Madame la Médecine !

Les femmes médecins ont, depuis plus d'un quart de siècle, donné maintes preuves de leur savoir-faire.

Madeleine Brès, qui fut la première Française ayant obtenu un diplôme, soutint sa thèse : *La mamelle et l'allaitement*, en 1875, avec la note : extrêmement bien ; cette thèse eut un grand succès en France et à l'étranger.

Elle la présenta après une succession d'études comprenant : 7 ans de laboratoire de chimie : 4 ans chez M. Frémy au Muséum d'histoire naturelle, et 3 ans chez M. Wurtz. Jeune fille, elle eut souvent l'occasion d'accompagner son père, qui, artisan à Nîmes, devait, lorsqu'il y était

appelé, se rendre à l'hôpital de cette ville pour y exercer son métier.

Elle se sentait irrésistiblement attirée vers les malades.

Mais bientôt, en 1866, sa vocation se précisa.

Mariée à quinze ans, et à la suite de revers de fortune, elle dut, avec ses seules ressources, songer à élever ses enfants, elle commença ses études, puis passa le baccalauréat pour lequel elle dût demander l'autorisation de son mari, ainsi que pour toutes les études qui suivirent.

C'est alors qu'animée d'une volonté, d'un courage et d'une énergie extraordinaires, elle résolut d'apprendre la médecine.

On pense si la chose était facile à l'époque ; mais elle sut, néanmoins, triompher de tous les obstacles et de toutes les railleries.

L'impératrice Eugénie, dont l'attention bienveillante lui aplanit les premières difficultés, lui fut d'un puissant secours en appuyant sa demande au conseil des ministres, l'Empereur se trouvant absent en ce

moment. Les premières années d'études durent être terribles pour cette femme qui osait, avec une pareille ténacité, franchir le seuil de la sainte routine !

En 1870, pendant la guerre, elle était interne à la Pitié.

Elle fut nommée docteur cinq ans après; puis établit un cabinet de consultations, rue Boissy-d'Anglas, où elle se créa une riche clientèle bourgeoise, se spécialisant pour les femmes et les enfants.

Plus tard, elle fonda une crèche, 83, rue Nollet, laquelle a été visitée tout récemment par la femme du Président de la République, Mme Loubet.

Cette crèche est maintenant devenue municipale ; mais le conseil a tenu à lui laisser le nom de sa fondatrice, en raison des services rendus et de l'action morale qu'elle a exercée sur les mères.

Entretemps, elle a fait de nombreux travaux sur l'hygiène de la première enfance, ainsi que des conférences aux directrices des écoles maternelles.

Le Ministère la chargea d'une mission, en 1890, pour se rendre en Suisse afin d'y étudier le fonctionnement des crèches et des asiles.

Elle se coiffe d'une façon toute particulière, en enroulant une natte autour de sa tête.

Cette coiffure a été adoptée par pure commodité, afin de pouvoir ausculter les malades avec plus de facilité.

Ce début d'une femme dans la carrière médicale a fait en France, depuis cette époque, d'assez rapides progrès, étant données d'une part, la nouveauté de la chose, et, d'autre part, la difficulté qu'il y a pour vaincre les anciennes habitudes, ainsi que l'esprit passablement routinier de ce pays.

Les dernières statistiques, publiées en France par le Ministère du commerce et l'Office du travail, datent de la fin de 1898.

Nous y trouvons des indications précises sur le nombre de femmes exerçant la médecine en France, ainsi que sur le nombre d'étudiantes pour les années scolaires écoulées.

En 1898, Paris comptait 77 femmes médecins dont 2 chefs d'établissements.

2 étaient employées dans les hôpitaux ou établissements de santé.

70 environ exerçaient chez elles.

On comptait 3 chefs de maisons de santé dans la banlieue de Paris, pour le département de la Seine seulement.

En cette même année 1898, il a été inscrit dans les écoles mixtes supérieures et préparatoires de médecine et de pharmacie de province, un total de 214 étudiantes, réparties ainsi qu'il suit :

Ecole supérieure de pharmacie et Faculté mixte de médecine et de pharmacie.

Paris	43 Françaises,	3 étrangères.
Bordeaux	2 —	—
Lyon	1 —	—
Toulouse	1 —	—

Ce qui donne un total de 47 Françaises et étrangères : 50 ensembles.

Les diverses écoles préparatoires de médecine et de pharmacie établies en pro-

vince donnent un total qui s'élève à 164 ainsi réparti :

Amiens	5	Françaises.
Angers	31	—
Caen	5	—
Clermond-Ferrand	1	—
Grenoble	10	—
Limoges	1	—
Marseille	53	—
Nantes	2	—
Reims	16	—
Rennes	23	—
Rouen	13	—
Tours	2	—
Alger	2	—

Ces chiffres s'appliquent seulement aux écoles de médecine et non de pharmacie.

Nous publierons plus loin l'ensemble détaillé des femmes qui se sont fait inscrire dans chacune des différentes facultés de médecine de France, avec les noms, les nationalités et les thèses de celles qui ont passé leur doctorat, depuis l'époque où

chacune de ces facultés a reçu les femmes étudiantes, jusqu'au seuil de l'année 1900, c'est-à-dire jusqu'à l'entrée du XX[e] siècle.

On verra que les derniers diplômes ont été délivrés au mois de février 1900, il n'est donc pas possible de donner des documents plus nouveaux ni plus actuels.

Pour le moment, après avoir cité le nom de la première femme reçue docteur en France, nous donnerons celui de la plus récente.

La dernière étudiante reçue docteur est une Française : M[me] Vogt (née Augustine Meunier).

Sa nomination date du 6 février 1900 (1).

Elle avait présenté une thèse sur une étude cérébrale qui lui a valu de la part du jury d'examen la note " extrêmement bien ".

Ceci est aussi flatteur pour elle que pour les autres femmes !

(1) Pendant l'impression de cet ouvrage, plusieurs autres femmes ont été reçues Docteurs, nous donnerons plus loin leurs noms, leurs thèses et la date de leur réception.

Quoique mariée, elle est toute jeune, et c'est bien d'elle qu'on peut dire que la science n'attend pas le nombre des années, puisqu'elle n'en a que vingt-cinq à son actif.

Elle est née le 27 mars 1876 à Annecy, en Savoie.

Il n'y a pas que des Françaises parmi les femmes docteurs en médecine qui habitent Paris. On rencontre des Françaises mariées à des étrangers, ainsi que des étrangères mariées à des Français; de même aussi qu'il y a des étrangères mariées à des étrangers, telle par exemple : Mlle Klumpte qui a épousé le docteur Déjerine, professeur à la Salpétrière.

Parmi les étrangères habitant la France, ce sont les Anglaises qui sont les moins nombreuses ; l'une d'elles, Mme Marshall, habite sur la Côte d'Azur, l'autre, Mme Laren (Agnès), partage son année en deux parties, la première, de juin à octobre, est pour le séjour d'Edimbourg, à Brunsfield Lodge, le reste du temps, elle habite à Auteuil, rue Nitot, n° 10.

Parmi les 77 femmes exerçant la profession médicale en France on doit citer les noms de Mesdames et Mesdemoiselles : *Bonsignorio, Benoit, Franciane Bouët, J. Bertillon, Henry Bouhet, Bouillet, Madeleine Brès, Conta, Broadurst, Paul Boyer, Clarisse Danel, Juliette Desmolières, Dluska, Cécile Dylion, Déjerine, Blanche Edwards Pillet, Stéphanie Feukind, Finkelstein, Fourez-Aschpiz, Hélina Gaboriau, Gaches-Sarrante, Olga de Griniewitch, Guénot, Herzinstein, Hoëltzel, Joseph Jotecko, Kachperow, Kauffmann, Kouindjy, Hélène Kryhous, Camille Landais, Leder, Leclercq Lichterman, Liehrmann-Colson, Louisa Litaner, Manesky, Magnus, Mestries, Myzinska, Nageotte, Peltier, Perrée, Petit, Marie Pierre Roger, Pilet, Pokitonoff, Przedniewicz, Pariselle, Pierrot-Lappe, Rosenthal, Reiehteiner, Sophie Scheinziss, Schultz, Alice Sollier, Sosnowska, de Schavonska, Sulika, Chellier, Tzetline, Vériliac, Moreaux, Serard, Tourangin.*

Cette dernière, avant son mariage avec le docteur Tourangin, était bien connue dans le monde médical sous son nom de jeune fille : Mlle Chopin. On se souvient de la thèse brillante qu'elle soutint sur l'*acide salicylique*, et sur son emploi pour le traitement des diverses maladies qu'elle avait observées en l'espace de six mois, sous la direction du professeur Armand Gauthier.

Elle a été couronnée par la Faculté de médecine.

Après avoir suppléé pendant un certain temps le Dr Dujardin-Baumetz, comme médecin à l'école normale d'institutrices de la Seine et au Lycée Fénelon, elle le remplace aujourd'hui dans ce Lycée pour les soins et les conseils à donner aux maîtresses et aux élèves.

Les titulaires des autres Lycées de filles de Paris sont : Mme Fouré, médecin au Lycée Victor-Hugo, rue de Sévigné.

Mme Bertillon, médecin du Lycée Racine, rue du Rocher.

Mlle Benoit, médecin du Lycée Molière, rue du Ranelagh, à Passy.

Mme Blanche Edwards Pilliet qui est médecin au Lycée Lamartine, rue du Faubourg-Poissonnière, est aussi professeur à l'école des infirmiers et infirmières de Bicêtre depuis l'année 1891.

En outre, lorsque son mari, le Dr Pilliet, mourut, laissant vacante sa chaire de physiologie à Lariboisière, le docteur Bourneville, l'éminent directeur de ces écoles, ne craignit pas de lui confier cette chaire en remplacement de son mari, qu'elle avait suppléé, pendant les deux années de maladie qui précédèrent sa mort.

Elle fait aussi un cours de pansements à la Salpétrière auquel assistent plusieurs centaines d'auditeurs des deux sexes. C'est la seule femme à laquelle l'Assistance publique ait confié un poste d'enseignement médical.

Elle souleva en 1881 la question des femmes admises à l'externat, qui fut l'objet

de grandes polémiques dans le monde médical et politique de l'époque.

Le dernier de ces deux partis eut gain de cause, puisque, l'année suivante, en 1882, Mlles Blanche Edwards et Plumkte furent admises en bon rang dans différentes hôpitaux.

Sans se décourager mais, avec une ardeur toujours plus grande, Mlle Blanche Edwards entreprit une nouvelle campagne pour faire admettre les femmes à l'internat des hôpitaux.

Toujours accompagnée de sa mère, afin de ne laisser prise à aucune interprétation malveillante, étant donné sa grande jeunesse, elle fit personnellement plus de 1,500 visites, afin d'exposer elle-même la cause qu'elle soutenait ; cela dura deux années.

Cette seconde victoire fut enfin gagnée, grâce au concours décisif que lui donna Paul Bert, avant son départ pour le Tonkin.

En juillet 1885, Mlle Plumkte entra

comme interne provisoire à Lourcine et Mlle Edwards aux Enfants assistés et à la Maternité.

Il y eut un autre concours l'année suivante, après lequel Mlle Plumkte fut nommée titulaire, mais Mlle Edwards dût se résoudre à se voir sacrifiée.

C'est encore Mlle Edwards qui se présenta la première, en 1889, au concours pour l'admission à Saint-Lazare.

Elle fut nommée recevable : *troisième*, parmi tous les autres concurrents ; mais, comme il n'y avait qu'une seule place à prendre, elle ne put y entrer.

C'est une autre porte, qui de ce fait, fut ouverte par elle.

C'est une femme de la carrière puisque, fille du Docteur Edwards, elle a épousé le Dr Pilliet, aujourd'hui décédé.

Elle espère que ses filles et son fils marcheront sur les traces familiales et que plus tard, à leur tour, ils voudront s'occuper et s'intéresser à la médecine.

Si Molière eût vécu de nos jours, il eût

pu voir que les femmes savantes de notre époque ne ressemblent pas à celles de son temps, et que, chez elles, l'ingéniosité de la science se joint à l'amour maternel pour l'éducation de leurs enfants.

C'est une antichambre peu banale que celle qui précède le cabinet de consultation de Mme Edwards Pilliet. En y arrivant, on est tout d'abord surpris de voir accrochés au plafond et pendre le long du mur, des appareils de gymnastique d'enfants.

Lorsqu'après le premier mouvement d'étonnement succède la réflexion, on trouve au contraire charmante et pratique cette idée d'utiliser une pièce sans emploi, afin de permettre aux enfants de s'exercer au travail des muscles, qui développe la force et assure la santé, leur donnant comme jeu, un exercice utile, pendant les journées froides ou pluvieuses qui contraignent les enfants à rester enfermés à la maison, s'étiolant assis devant leurs jouets ; ou, lorsque trop bruyants, ils troublent par leurs cris et tout leur tapage

la tranquillité nécessaire aux travaux des parents.

Le docteur Napias, directeur de l'Assistance publique, a nommé récemment une femme médecin des bureaux de bienfaisance, c'est Mme Peltier, première titulaire en ce genre.

Mme Robineau fut nommée prosecteur à l'Ecole de médecine de Rouen et obtint cette fonction au concours, parmi tous les autres concurrents masculins.

C'est également la première fois qu'une femme a obtenu un emploi officiel aussi important. Elle a été admise comme interne à l'hôpital de Rouen. Une autre femme a été admise au même titre à l'hôpital à Bordeaux, en 1899.

Mme Milbouchewitch-Nageotte et Mlles Leclerc, Bonnier, Pariselle sont également internes provisoires des hôpitaux.

Ce sont les premières admises en France.

Mlle Juliette Desmolières est docteur en médecine de la Crèche du 18e arrondissement.

Mme Perat est directrice de clinique à Paris, ainsi que Mme Tourangin.

Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts a nommé Mlle Bonsignorio aux fonctions de médecin-oculiste des Ecoles Normales supérieures de Sèvres et de Fontenay-aux-Roses.

Cette dernière, qui a étudié l'ophtalmologie sous la direction du docteur Panas, à l'Hôtel-Dieu, et s'en est fait une spécialité, avait demandé la permission d'instituer un cours libre de cette science, à l'Académie de médecine. Cela lui a été refusé, sous diverses raisons, par le doyen, M. le docteur Brouardel, qui a allégué, entre autres choses, qu'on craignait de tenter une expérience avec une femme qui n'avait pas donné depuis assez longtemps de preuves suffisantes de son savoir-faire.

Mlle Bonsignorio en a appelé de cette décision devant le conseil d'Etat.

La question a été résolue par la négative.

D'un autre côté, les conseillers munici-

paux de Paris apprécient beaucoup les services que les femmes rendent dans les emplois qui leur sont confiés, aussi l'un d'eux, M. André Lefèvre, dans un très intéressant rapport sur les ambulances urbaines de la ville de Paris, fit-il récemment certaines observations à cet égard. « Messieurs, dit-il, une remarque s'impose au sujet des Ambulances. Vous savez que les Ambulances Urbaines emploient des élèves en médecine, alors que les Ambulances Municipales se servent des infirmières diplômées des hôpitaux.

« Or, si les connaissances techniques des infirmières ne peuvent être comparées à celles des internes, par contre, la régularité de ces derniers ne peut non plus être comparée à celle des infirmières.

« Si nous examinons, en effet, le chiffre des comptes, nous voyons que pour l'année 1898, le crédit des remplacements pour cause de maladie s'est élevé à 5,500 francs pour 18 internes et 449 francs seulement pour 17 infirmières.

« Le service est beaucoup plus pénible pour les infirmières qui sont astreintes à douze heures de présence, tandis que les internes bénéficient du système des trois douze ; de plus, les internes sont tous des jeunes gens, alors que les infirmières sont souvent beaucoup plus âgées. »

— Un autre Conseiller municipal, M. Sauton, propose de supprimer les internes.

On sait que le legs de fondation des Ambulances Urbaines impose des élèves en médecine pour accompagner les voitures, c'est pourquoi il voudrait que l'Administration prît des élèves femmes pour cet emploi qu'elles seraient aptes à occuper, puisqu'elles sont déjà admises comme internes dans le service de l'Assistance publique.

Un autre bienfaiteur, M. Charles-Jules Sauter, a légué la nue-propriété de sa fortune à la Faculté de médecine de Paris, afin d'en consacrer le revenu, après son décès, à la fondation d'un prix annuel en

faveur d'une femme médecin, auteur d'un ouvrage sur les maladies des enfants.

Ces différents détails tendraient à prouver que les services rendus par les femmes médecins, sont appréciés justement comme ils le méritent.

On peut constater que la science ne tue pas l'amour chez la femme, ainsi que certains esprits chagrins auraient voulu le faire croire, pas plus que les hommes d'intelligence cultivée ne redoutent de s'unir à des savantes.

On a pu voir aussi que la plupart d'entre elles conservent, une fois mariées, leur nom de jeune fille accolé au nom du mari.

D'autres, comme : Mmes Bertillon, Dejerine, Gaboriau, Paul Boyer, Tourangin, Pillet, Peltier, etc., portent seulement le nom de leur mari ; celles qui ont épousé des docteurs, exercent la médecine concurremment avec leurs époux, dans le même local, à des heures différentes.

Mme Perrée a épousé l'excellent artiste du Palais-Royal : Raymond.

Mme Pillet qui a soutenu une thèse sur « les perturbations mentales pendant le cours du goître exophtalmologique », est la femme du statuaire bien connu.

Mme Hélina Gaboriau, femme du docteur de ce nom, cumule, à elle seule, les deux diplômes de docteur en médecine et de pharmacienne.

On ne compte que quatre veuves parmi elles : Mme de Hérodinoff, Mme Edwards Pillet, Mme Garches-Sarraute et Mme Madeleine Brès. On ne connaît encore parmi elles aucun cas de divorce.

Il y a des femmes boursières pour les différentes universités, telle, par exemple : Mlle Henriette Mazot, de Brives, qui a obtenu une bourse pour les écoles de médecine et de pharmacie de Paris, pendant l'année 1898.

Jusqu'à présent, les femmes médecins ont dû voler de leurs propres ailes et trouver leurs seules ressources en elles-mêmes. Elles n'ont pas, comme leurs confrères masculins, l'avantage d'épouser une dot

pour s'établir, ou encore d'être épaulées par les maîtres et professeurs qui ont toujours eu l'excellente habitude de passer leurs clientèles à leurs élèves préférés.

Celles qui se sont mariées ont contracté des mariages d'inclination avec des hommes qui travaillent, d'autres se sont unies à des camarades d'études.

La réclame n'a jamais occupé la moindre place dans leur vie modeste et toute remplie de labeur. Elles ont aussi, parfois, des excès de conscience qui peuvent paraître invraisemblables.

C'est ainsi qu'une personne ayant envoyé sa domestique chez l'une d'elles, pour la mander en consultation, la vit revenir peu après, tout effarée, disant qu'elle avait vu le *docteur* en question, qui l'avait prévenue, avant toute chose, que le médecin auquel elle s'adressait n'était pas un homme, mais une femme, et de bien vouloir retourner chez elle pour s'informer, puis, téléphoner, dans le cas où ce serait bien d'elle qu'on attendait une visite. Ce quiproquo

s'explique, en disant qu'on avait chargé la domestique d'aller chercher le docteur X... sans désignation de Monsieur ou de Madame.

Toujours les surprises du féminisme !

Jusqu'à ces dernières années, il fallait vraiment les connaître ou se donner la peine de chercher leurs adresses dans les annuaires pour les trouver, car, à part quelques rares exceptions, exceptions qui auraient dû bien plutôt être la règle, elles n'avaient, pour la plupart, aucune indication ou plaque au bas de leurs maisons, ni même sur la porte de leurs cabinets de consultations.

On se demande parfois comment elles pouvaient, de la sorte, avoir une clientèle ?

Quelques-unes prêtent gracieusement leur concours à la Société de consultations gratuites pour les femmes et les enfants fondée par le docteur Georges Martin (1),

(1) Rue du Cardinal-Lemoine.

ancien sénateur, telles : Mmes Léder et Olga de Grieniewich.

Cette dernière, qui est slave, ne dédaigne pas de se rendre, chaque année, au bal si animé de l'Association des étudiants russes. Gaie, jeune, aimable et souriante, on la voit se livrer, avec entrain, au plaisir de la danse. Elle est une démonstration vivante qui prouve que la science chez les femmes ne pousse pas à la mélancolie.

Mme Gasches-Sarraute, qui, par un nouveau mariage, est devenue Mme Gaches-Barthélemy, est l'inventeur d'un corset normal. Elle a publié une brochure, illustrée de dessins anatomiques, démontrant les ravages que certains corsets occasionnent dans l'organisme de la femme, par la compression et le déplacement des organes. Nombre de danseuses ont adopté ce corset.

Elle est médecin de l'Opéra, ainsi que de l'orphelinat des arts.

Mme Caroline Bertillon et Mme Boyer sont médecins des postes et des télégraphes.

Mme Conta ne refuse pas la clientèle masculine. Nombreux sont ceux qui lui ont demandé ses soins, et la femme de l'un d'eux, peintre de beaucoup de talent, lui a peint son portrait en pied, en hommage d'amitié et de reconnaissance. Ce portrait est placé dans le salon de consultation de Mme le docteur.

Elle soigne avec succès les affections neurasthéniques et s'en délasse parfois, en écrivant sur des questions de haute philosophie ; sa dernière brochure traitait du *Libre arbitre*, exposé en des termes aussi nets que rigoureusement précis.

Sans en faire cependant une spécialité, cette dernière, ainsi que quelques autres, traitent par l'électricité.

Mme Camille Landais a fondé, en dehors de son cabinet de consultations, une maison de santé près la gare Montparnasse, où on soigne les femmes et les enfants, avec salle d'opérations, chambres de malades et pouponnière, jardin, etc.

Mme Alice Sollier a établi, à Boulogne-

sur-Seine, un sanatorium qu'elle dirige elle-même, avec son mari, également docteur.

M[me] Déjerine a obtenu, en 1886, le prix Godard de 1,000 francs, décerné par l'Académie de médecine pour son travail, de l'avis de tous les médecins reconnu remarquable, sur les paralysies du plexus brachial. Notre première interne obtint encore de l'Assistance publique la médaille de bronze de l'externat.

Elle fit, en outre, paraître divers travaux parmi lesquels nous citerons (1) :

1° *Contribution à l'étude des contractures hystériques.*

2° *Contribution à l'étude des paralysies radiculaires du plexus brachial* (prix Godard).

(1) Extrait d'un rapport présenté par M[me] le docteur Victorine Benoit, en 1889 au Congrès des œuvres et institutions féminines.

M[me] le docteur Mesnard a également présenté, dans le même Congrès, un très intéressant mémoire sur cette question, notamment en ce qui concerne Bordeaux.

3° *Considération à propos d'une fracture insolite du crâne.* (En collaboration avec M. le docteur Berger, chirurgien des hôpitaux, agrégé.)

4° *Malformation du cœur avec transposition des viscères.*

5° *Pleurésie purulente empyème. Carcinome du corps de l'utérus avec envahissement secondaire du poumon chez une femme de vingt-sept ans.*

6° *De l'élimination du mercure par les urines pendant et après le traitement mercuriel.* (En collaboration avec M. le docteur Balzer, médecin de l'hôpital de Lourcine.)

7° *Des lésions névrosiques causées par les injections sous-cutanées de préparations mercurielles insolubles.* (En collaboration avec M. le docteur Balzer.)

8° *Contribution à l'étude de quelques injections sous-cutanées.* (En collaboration avec M. le docteur Balzer.)

Mlle Blanche Edwards a, elle aussi, déjà

semé un assez grand nombre d'études dans divers journaux médicaux, parmi lesquelles:

Pathologie générale. — 1° *Étude anatomo-pathologique d'un cas de cirrhose atrophique à marche rapide.*

Pathologie nerveuse. — 2° *De la glycosurie dans la sclérose en plaques.*

3° *De l'hémiplégie dans quelques affections nerveuses, ataxie, sclérose en plaques hystérie* (thèse inaugurale).

Gynécologie. — 4° *Traitement de la rétroversion.*

5° *Salpingite interstitielle.*

6° *Meuble speculum pour assurer l'antiseptie en gynécologie.*

7° *Pneumothorax dans la grossesse.*

Maladies des enfants. — 8° *Fracture intra-utérine des deux tibias.*

9° *Monstre présenté à la Société d'Anthropologie.*

10° *Microbes de la scarlatine.*

11° *Prophylaxie des maladies infectieuses de l'enfance.*

12° *Adénopathie trachéo-bronchique et méningite tuberculeuse chez un enfant de quatre mois.*

Disons encore que Mlle Benoit a été appelée, en 1885, au poste officiel de médecin dans les sessions d'examens de jeunes filles, et nommée membre du jury médical pour l'admission des élèves à l'École normale de la Seine.

L'utilité de la femme médecin étant d'ores et déjà démontrée, elle nous semble, en effet, incontestable à deux points de vue : au point de vue économique, au point de vue humain, — au point de vue économique, la femme ayant besoin, ainsi que l'homme, de pourvoir aux nécessités de l'existence ; au point de vue humain, la femme étant dans l'humanité, à côté de l'homme, une unité peut-être différente, en tous cas égale pour le droit, à qui, aucun moyen de culture ne saurait sans injustice être refusé. Il est avéré, du reste, qu'un

grand nombre de femmes réclament le savoir et le dévouement d'autres femmes.

Ce n'est donc pas la femme médecin seulement que cette question intéresse, c'est tout aussi bien et dans une large mesure la femme malade. »

Si nous passons à la province, nous constatons que les femmes docteurs sont relativement peu nombreuses, eu égard à Paris.

Mlle Bouët, qui s'est installée à Vichy, avait remarqué qu'une fois la saison des eaux terminée, les nombreux médecins consultants de cette ville désertaient en masse, s'en retournant chacun dans sa localité respective, et que les habitants n'avaient plus de service médical assuré une fois que les hommes de l'art étaient partis.

Seule, elle resta sur la brèche et sut se faire une clientèle sérieuse qui l'estime justement. Les communautés et les maisons religieuses l'apprécient et la recherchent.

Elle fait ses visites dans une voiture à elle, et habite villa Continentale, rue Alquier, 13.

Marseille, la troisième ville de France, possède Mlle Tkatcheff, n° 5, rue Cuno, ainsi que Mme Chellier.

A Lyon, se trouve Mlle Gorwitz, avenue de Saxe, 230.

A Bordeaux, Mlle Mesnard, n° 24, rue du Temple, ainsi que Mlle Billy; Mlle Roussel exerce à Rouen, rue Jeanne-d'Arc, 22; Mme Marschall, née Anderson, se trouve à Cannes, villa de Provence, et Mme de Hérodinoff à Nice.

Quatre autres villes, d'importance secondaire, ont aussi des femmes médecins, ainsi réparties :

A Lille, Mme de Puiffe de Magondeau, 99, rue de la Liberté.

A Reims, Mme Gelma-Hern, 12, rue Jeanne-d'Arc.

A Grenoble, Mlle Bruyant, cour Barriat.

A Angers, Mme Relers, diplômée depuis 1897.

On a vu qu'il y a deux sœurs, les demoiselles Dillion, qui exercent la médecine à Paris. L'une d'elles se rend à Royat chaque année, pendant la saison thermale, l'autre a fondé une clinique rue de Rambuteau.

Il nous reste à parler des utiles missions qui ont été confiées par M. Cambon, gouverneur général de l'Algérie, à Mme Chellier, pendant les années 1895 et 1896, et qu'elle sut remplir, dit M. le Docteur Georges Martin, d'une façon qui est tout à l'honneur de son sexe.

« Ces missions avaient pour but de visiter les indigènes des montagnes d'Algérie, tant pour y propager notre civilisation que pour y faire aimer notre pays en la personne d'une de ses représentantes autorisées.

« C'est en mai 1895 que Mme Chellier, quittant Batna, commença à pénétrer dans les montagnes de l'Aurès, voyageant chaque jour à cheval à travers des sentiers souvent impraticables, couchant les nuits

sous la tente, parcourant tout le pays Chaouïa, donnant consultations, médicaments et soins à près de 700 malades des villages et gourbis de cette région.

« Elle rend compte des procédés barbares employés par les matrones envers les femmes qui vont devenir mères. On se sent pris de tristesse et de pitié en songeant à la quantité de jeunes femmes qui meurent victimes de cette ignorance sur une terre depuis longtemps française.

En 1896, ce n'est plus cinq semaines, mais cinq mois, qu'elle passe dans l'Aurès et dans une partie de la Kabylie.

L'influence morale qu'elle avait su acquérir portait ses fruits.

« C'est en foule que les hommes et les femmes venaient réclamer ses soins et ses avis.

« Elle vaccina, au cours de cette tournée, 1,400 Arabes des deux sexes, dans une contrée ravagée par la variole, après leur en avoir fait comprendre l'importance, comme moyen préservatif.

« Elle a donné des consultations et délivré des médicaments à plus de 1,200 indigènes, expliquant aux matrones les soins à donner aux femmes et aux nouveau-nés.

« Mme Chellier aurait voulu qu'on fonde, en Algérie, des écoles de sages-femmes, où l'instruction serait pratiquée et appliquée à l'intellect des élèves indigènes ayant fréquenté les établissements d'instruction primaire.

« Il ne faudrait pas calquer ces écoles sur celles de Paris, mais il faudrait, au début, avoir un programme spécial s'appliquant aux habitudes du pays.

« Elle estimait que Biskra serait fort approprié pour tenter cet essai. »

Le *Progrès Médical* du 20 août 1886, a signalé la mort de Mme Ribart, survenue à Hanoï, au Tonkin, où elle était allée, faisant partie de la mission Paul Bert.

Elle avait passé son doctorat dix ans auparavant, en 1876, puis, fut nommée inspectrice des enfants assistés dans les départements de la Seine et de la Nièvre.

Elle avait aussi été médecin du sérail du khédive d'Égypte : Ismaïl-pacha, jusqu'à la chute de celui-ci.

Sa spécialité médicale était : le traitement des maladies d'yeux.

Une autre femme docteur s'est, depuis, installée au Tonkin, c'est Mlle Gironce, à qui le Conseil municipal d'Hanoï a donné, en 1896, une subvention de 300 piastres.

On peut se rendre compte, par cet exposé rapide, de ce que peut être l'influence des femmes médecins dans les pays musulmans, où les hommes ne peuvent pénétrer auprès des femmes pour leur apporter les secours de la science. Les Anglais, qui le savent, emploient toujours ces moyens, soit par les femmes missionnaires, ou autres voyageuses, pour s'introduire dans l'intimité des peuples indigènes et obtenir leur confiance. C'est une des faces encore peu connues de la prépondérance anglaise sur le globe. Les communautés religieuses de femmes ont pu quelquefois employer ces

moyens. Le dévouement de leurs membres ne s'est jamais trouvé en défaut. Il y a des hôpitaux tenus par elles, partout où s'exerce l'influence française; il y en a d'autres qui soignent les lépreux à la Guadeloupe.

On a vu dernièrement lors du voyage en Palestine de l'Empereur Guillaume II, que l'une des Françaises qui contribue encore le plus pour sa part à maintenir ce qui reste de notre influence à Jérusalem, est celle que la reconnaissance populaire se plaît à nommer *Sœur Camomille*. Elle est la supérieure d'un couvent établi là-bas. Mais, malgré tout le bien qu'elles peuvent faire, les sœurs, par leur peu de connaissances scientifiques, ne sont plus à la hauteur des besoins imposés par l'état des choses actuel et les récentes conquêtes coloniales. Il est facile de concevoir quels services considérables la femme française pourrait rendre à ce nouveau point de vue; quels seraient la grandeur et les bienfaits de ce rôle profondément humanitaire et hautement pacificateur.



THÈSES AYANT OBTENU DES PRIX

DÉCERNÉS

PAR LA FACULTÉ DE MÉDECINE

de Paris



La Faculté, après avoir examiné les thèses soutenues devant elle dans le cours de l'année scolaire, désigne à M. le Ministre, celles qui paraissent dignes d'une récompense (médaille d'argent, médaille de bronze, mention honorable); sont seules admises au concours les thèses ayant obtenu les notes *extrêmement satisfait* et *très satisfait*.

Voici, d'autre part, les noms des femmes dont les études ou les thèses ont été récompensées.

S'il y a des années où elles n'ont rien obtenu, par contre les années 1890 et

1898 ont été les plus favorisées, puisqu'il y a eu trois lauréates à la fois dans chacune de ces années scolaires.

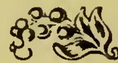
1870-1871 Médaille de bronze	Mlle Mary Putmann, pour sa thèse : De la graisse neutre et des acides gras.
1871-1872 Mention honorable	Mme Mary Marshall, pour sa thèse : Du rétrécissement mitral, sa fréquence plus grande chez la femme que chez l'homme.
1887-1888 Mention honorable	Mlle Bradley, pour sa thèse : Iodisme.
1888-1889 Mention honorable	Mme Sollier, pour sa thèse : De l'état de la dentition chez les enfants idiots et arriérés.
1889-1890 Médaille d'argent	Mme Dejerine-Klumpte, pour sa thèse : Contribution à l'étude des polynévrites en général et des paralysies et atrophies saturnines en particulier.

1889-1890 Médaille de bronze	Mlle Chopin, pour sa thèse : Élimination de l'acide salicylique, suivant les diverses études des reins.
1889-1890 Mention honorable.	Mlle Edwards, pour sa thèse : De l'hémiplégie dans quelques affections nerveuses.
1890-1891 Mention honorable.	Mlle Bertha Dylion, pour sa thèse : De l'insertion vicieuse du placenta.
1890-1891 Mention honorable.	Mlle Meïlack, pour sa thèse : Les sucres comme diurétiques.
1891-1892 Mention honorable.	Mlle Berstein-Kohan, pour sa thèse : Contribution à l'étude du diabète traumatique.
1892-1893 Mention honorable.	Mlle Landais, pour sa thèse : Des inhalations d'oxygène dans l'hygiène et la thérapeuthique des nouveau-nés.
1894-1895 Médaille de bronze.	Mme Dluska, pour sa thèse : Contribution à l'étude de l'allaitement maternel.

1894-1895 Mention honorable.	Mlle Kalopothakes, pour sa thèse : Troubles et lésions gastriques dans la dyspepsie gastro-intestinale des nourrissons.
1895-1896 Prix Jeunesse de 200 fr.	Mme Pokitonoff, pour sa thèse : Hygiène de la mère et de l'enfant et hygiène de la peau dans la première enfance.
1895-1896 Mention honorable.	Mme Magnus, pour sa thèse : Étude clinique des tumeurs adénoïdes ; leur traitement chirurgical. Résultats post-opératoires.
1896-1897 Mention honorable.	Mlle Joteyko (Joséphine) pour la thèse : La fatigue et la respiration élémentaire du muscle.
1897-1898 Médaille de bronze.	Mlle Chauliaguet, pour sa thèse : Etudes médicales sur les genres (Arum et Acteœ.)
1897-1898 Mention honorable.	Mlle Bonsignorio. (Rose-Andréa-Camille), pour sa thèse : Etude sur le traitement conservateur des blessures graves de l'œil.

1897-1898 Mention honorable.	Mlle Pompilian (Marie), pour sa thèse : La contraction musculaire et les transformations de l'énergie.

1899-1900 médaille de bronze	Mlle Lascoronsky (Catherine), pour sa thèse : Contribution à l'étude de l'ecthyma térébrant infantile.





VILLES

dans lesquelles sont situées les différentes

FACULTÉS DE MÉDECINE DE FRANCE



Les différentes Facultés où les femmes étudient la médecine en France, sont établies dans les villes suivantes : Paris, Nancy, Lyon, Bordeaux, Montpellier, Lille, Toulouse.

Alger possède également une école de médecine, mais cette école ne reçoit pas de docteurs. Une autre femme docteur en médecine, Mme Fumot, y a été attachée comme aide d'anatomie.

Comme on s'en doute, c'est la Faculté de Médecine de Paris qui a vu passer le plus grand nombre d'étudiantes, mais,

ainsi que pour les autres écoles situées en province, les étrangères y ont toujours été en majorité. Les Russes surtout. Néanmoins, leur nombre a sensiblement diminué, depuis la permission qui leur a été donnée, en 1898, de pouvoir étudier à Saint-Pétersbourg.



ÉCOLE DE MÉDECINE

DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS



Dans le rapport qu'il a présenté cette année à la Sorbonne, M. Petit de Julleville a déclaré que les femmes qui se sont fait inscrire en 1899 à l'École de médecine de l'Université de Paris sont au nombre de 129, réparties ainsi : 29 Françaises, 91 Russes, 5 Roumaines, 2 Allemandes, 1 Anglaise et 1 Suissesse.

Voici, d'autre part, un tableau provenant de la Faculté de médecine de Paris, dans lequel on trouvera des indications plus détaillées sur les étudiantes qui ont passé par cette faculté ; ainsi que sur celles qui y ont obtenu leur diplôme de Doctorat.

Ce tableau est incomplet ; les neuf premières années manquent, de 1870 à 1879.

Nous avons pu remédier à la chose, en consultant les thèses.

Par les indications que nous donnerons plus loin sur ce chapitre spécial, il sera facile de se faire une idée aussi complète qu'exacte de cette question, dans son ensemble.

Nous espérons avoir pu la résoudre aussi scrupuleusement qu'il nous a été possible de le faire.





Photographie.

Mme le docteur Blanche Edwards-Pilliet

faisant un cours aux infirmières de la Salpêtrière, dans la salle dite : « Clinique Charcot », où eurent lieu toutes les expériences du maître. Le tableau du fond, de Robert Fleury, représente la scène historique : quand le Dr Pinel fait enlever les chaînes qui maintenaient les malades.

STATISTIQUE DES ÉTUDIANTES

Années.	Nationalités.	Nombre total d'inscrites.	Reçues Docteurs	Ayant abandonné les études.	Décédées.	Ayant changé de faculté.	En cours d'études.
1880-1881	Indienne	1	»	1	»	»	»
1881-1882	Russes	3	2	1	»	»	»
	Roumaine	1	1	»	»	»	»
1882-1883	Russes	7	4	2	»	1	»
	Française	1	»	1	»	»	»
	Américaine	1	1	»	»	»	»
	Anglaises	2	»	2	»	»	»
1883-1884	Russes	19	13	6	»	»	»
	Françaises	2	1	1	»	»	»
	Roumaine	1	»	1	»	»	»
1884-1885	Russes	23	18	4	»	1	»
	Françaises	2	2	»	»	»	»
1885-1886	Russes	20	11	6	»	2	1
	Françaises	2	1	»	»	1	»
	Autrichienne	1	»	1	»	»	»
1886-1887	Russes	10	4	3	1	»	2
	Grecque	1	1	»	»	»	»
	Française	1	»	1	»	»	»
1887-1888	Russes	5	2	2	»	»	1
	Françaises	2	1	»	»	»	»
1888-1889	Russes	9	5	2	»	1	1
	Françaises	4	2	2	»	»	»
	Américaine	1	»	1	»	»	»
1889-1890	Russes	19	10	7	1	»	1
	Roumaines	2	1	»	»	»	1
	Turque	1	1	»	»	»	»
	Anglaise	1	»	»	»	»	1
	Totaux	142	81	44	2	6	8

STATISTIQUE DES ÉTUDIANTES

1890-1891	Russes . .	13	8	2	1	»	2
	Françaises .	2	»	»	1	»	1
	Serbe . . .	1	1	»	»	»	»
	Roumaine .	1	1	»	»	»	»
1891-1892	Russes . .	21	13	5	1	»	2
	Françaises .	2	1	»	»	»	1
	Allemande .	1	1	»	»	»	»
1892-1893	Russes. . .	26	11	3	»	»	12
	Françaises .	2	»	»	»	»	2
	Roumaine .	1	1	»	»	»	»
	Serbe . . .	1	1	»	»	»	»
1893-1894	Russes . .	38	7	5	»	1	25
	Françaises .	12	5	3	»	»	4
	Roumaines .	2	»	»	»	»	2
	Allemande .	1	»	»	»	»	1
1894-1895	Russes . .	17	1	1	1	2	12
	Françaises .	8	3	1	»	»	4
	Roumaine .	1	»	»	»	»	1
	Suisse. . .	1	»	»	»	»	1
1895-1896	Russes. . .	4	»	»	»	1	6
	Françaises .	7	1	»	»	»	3
1896-1897	Russes . .	2	»	»	»	»	2
	Françaises .	4	»	»	»	»	4
1897-1898	Russes . .	5	»	»	»	»	5
	Françaises .	8	1	»	»	1	6
1898-1899	Russes . .	7	»	»	»	»	7
	Françaises .	8	»	»	»	»	8
	Roumaine .	1	»	»	»	»	1
	Anglaise . .	1	»	»	»	1	
1899-1900	Russes . .	9	»	»	»	»	9
	Françaises .	5	»	»	»	»	5
	Conadienne .	1	»	»	»	»	1
	Anglaise. .	1	»	»	»	»	1
	Totaux	214	56	20	4	6	128
Total général		356	137	64	6	12	136

FACULTÉ DE MÉDECINE

DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY.



La Faculté de médecine de Nancy avait précédemment son siège à Strasbourg. C'est en 1872 qu'elle fut transférée à Nancy.

La composition des élèves femmes de cette faculté semble assez curieuse, elle est peut-être unique en son genre, puisque les Russes et les Orientales, seules, y ont étudié et pris leurs inscriptions jusqu'à présent.

Voici d'ailleurs les renseignements très précis qu'a bien voulu nous communiquer M. des Cilleuls, le très aimable et obligeant secrétaire de la Faculté de médecine de l'Université de Nancy.

Nous voyons d'une part qu'il n'y a jamais eu de Françaises étudiant la médecine à Nancy.

Puis, qu'antérieurement à 1894-1895, il n'y a pas eu de femmes étudiant dans cette faculté.

Voici la décomposition originale des étudiantes qui ont pris leur inscription à cette école.

1894-1895.	10 étudiantes. —	2 Russes.
—	—	(1) 6 Bulgares.
—	—	2 Turques.
1895-1896	9 étudiantes. —	1 Russe.
—	—	6 Bulgares.
—	—	2 Turques.
1896-1897.	15 étudiantes. —	6 Russes.
—	—	7 Bulgares.
1er trimestre.	—	2 Turques.
2e, 3e et 4e trimestre. .	16 étudiantes. —	7 Russes.
—	—	7 Bulgares.
—	—	2 Turques.

(1) Nées en Macédoine, subventionnées par le Gouvernement bulgare.

1897-1898.	16 étudiantes. —	7 Russes.
1er trimestre	—	7 Bulgares.
4e trimestre.	—	2 Turques.
2e trimestre	15 étudiantes. —	6 Russes.
3e trimestre	—	7 Bulgares.
—	—	2 Turques.
1898-1899.	13 étudiantes. —	3 Russes.
1er trimestre	—	8 Bulgares.
—	—	1 Turque.
2e et 3e trimestres . .	11 étudiantes. —	3 Russes.
—	—	7 Bulgares.
—	—	1 Turque.
4e trimestre.	9 étudiantes. —	2 Russes.
—	—	6 Bulgares.
—	—	1 Turque.
1899-1900	11 étudiantes. —	1 Russe.
1er trimestre.	—	9 Bulgares.
—	—	1 Turque.
2e trimestre	10 étudiantes. —	1 Russe.
—	—	8 Bulgares.
—	—	1 Turque.

Ces chiffres, qui ressemblent plutôt à un petit jeu, sont expressément officiels ; ils

indiquent les étudiantes ayant fait acte de scolarité.

Voici, d'autre part, les noms de celles qui y ont passé leur doctorat :

Mlle Daïveuva (Bulgare), reçue le 31 mai 1899. Thèse : « *Recherches sur le champignon du muguet et son pouvoir pathogène.* »

Mlle Stanisgeswski (Russe), reçue le 30 juin 1899. Thèse : « *Contribution à l'étude des abcès pulsatiles du thorax.* »

Mlle Azmanova (Bulgare), reçue le 25 novembre 1899. Thèse : « *Traitement de la tuberculose pulmonaire par le cinnamate de soude.* » (Étude critique et expérimentale.)

Mlle Assénova (Bulgare), reçue le 18 décembre 1899. Thèse : « *Étude sur la provenance des entozoaires superficiels.* »

Pour compléter, nous ajouterons que trois étudiantes (une Russe et deux Bulgares) se sont mariées pendant leur stage scolaire.

Une Bulgare a épousé un docteur français.

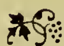
Une Russe a épousé un Russe, étudiant en médecine à Paris.

Une Bulgare a épousé un licencié en droit bulgare.

Deux autres Bulgares sont fiancées à des Bulgares étudiants en médecine à Nancy.

Cela prouve, une fois de plus, que les études sérieuses n'empêchent pas les sentiments du cœur!

« Nous ajouterons que les dossiers étaient à la Faculté; les chiffres donnés sont ceux des étudiantes ayant fait acte de scolarité (1). »



(1) Note de M. des Cilleuls.

FACULTÉ DE MÉDECINE

DE LYON.



La seconde ville de France n'a pas vu accorder de nombreux diplômes à ses étudiantes en médecine, car, de toutes les femmes qui ont étudié à la Faculté de Lyon, une seule, jusqu'à présent, a été jugée digne du titre de docteur, c'est une Bulgare, Mlle Ouzounova, reçue le 25 juillet 1898, avec une thèse portant comme titre: " *Contribution à l'étude de l'artéro-fluxion de l'utérus gravide.* "

Cinq Françaises seulement ont été ou sont encore en cours de scolarité. Quant aux étrangères, presque toutes Russes, vingt environ sont actuellement inscrites, un nombre à peu près égal n'y ont passé qu'une année ou deux et ont obtenu leur transfert dans d'autres établissements, le plus souvent à la Faculté de Paris.

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE.



Cette École de Médecine est une de celles qui a reçu, jusqu'à présent, le moins grand nombre d'inscriptions pour les femmes désirant suivre des cours médicaux.

Cela donne à penser que cette ville, renommée pour ses artistes, ne semble pas avoir de grands attraits pour les savantes.

A Toulouse, la Faculté ouverte depuis le 1er avril 1891, n'a eu que deux étudiantes en médecine, savoir : Une Française, Mlle Gironce, qui a été reçue officier de santé le 18 juillet 1893 et Mlle Kovatcheff (Bulgare), étudiante au cours normal de 3e année. Aucun diplôme de docteur n'a encore été conféré par cette Faculté.

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

FACULTÉ DE MÉDECINE (1).



L'École de médecine de la Faculté de Montpellier a été ouverte aux femmes, dès l'année 1879.

Les étrangères dominent, parmi les inscriptions d'étudiantes, à cette Faculté.

Voici quelques noms, pris parmi celles qui ont reçu leurs diplômes, avec les thèses de soutenance, pour passer le doctorat.

1881

Mlle Borix (Camille)	

(1) Au moment où ce volume se termine, trois nouveaux titres de docteurs ont été conférés à des femmes par cette Université. Deux d'entre elles sont Russes, la troisième est Anglaise. Cette dernière, Mlle Hamilton, a, dans une thèse très littéraire, envisagé le rôle des infirmières dans les hôpitaux. Elle a obtenu la mention : *très bien*.

1887-1888

Mlle Tkatcheff (Alexandrine)	Thèse : Etude sur la situation hygiénique des ouvriers en Russie.

1893

Mlle Chickskoff (Marine)	

1893-1894

Mme Lautaud (Louise)	Thèse : Contribution à l'étude de la dystocie cervicale.

1896

Mlle Gavissewitch (Vera)	Thèse : Etude clinique sur la paralysie générale avant l'aliénation mentale confirmée.
Mme Sélitrémy née Reichsteiner	Thèse : de l'atrophie musculaire d'origine articulaire.

1896-1897

Mlle Riabova	Thèse : Emploi de la sauge dans le traitement des sueurs profuses.

1897-1898

Mlle Dimitrova (Nedella)	Thèse : Des anomalies du début de la pneumonie grippale ; causes. Emploi du serum de Marmorek dans certains cas.
Mlle Ogus (Sophie)	Thèse : Actions des rayons X sur la tuberculose expérimentale.
Mlle Steimber (Olga)	Thèse : Contribution à l'étude de la théobromine.

1898-1899

Mlle Veneta (Georgieva)	Thèse : Des troubles menstruels dans la fièvre thyphoïde.
Mlle Leoventon (Victoria)	Thèse : Contribution à l'étude de l'alcoolisme.
Mlle Oussof (Marie)	Thèse : Des bains de boue minérale à la station de Saki (Crimée).
Mlle Rivoire (Maria) née Vignon	Thèse : La fièvre typhoïde chez les enfants.
Mlle Segelmann (Glafira)	Thèse : Traitement de la maladie de Bardow.

UNIVERSITÉ DE LILLE

FACULTÉ DE MÉDECINE.



La fondation de la Faculté de médecine de Lille remonte à l'année 1876. Peu de femmes y ont, jusqu'à présent, fait leurs études médicales, et encore, ce n'est que treize années après sa fondation que fut reçue la première diplômée.

Il y a eu en tout six femmes qui ont suivi les cours à Lille : 4 Russes et 2 Françaises ; l'une de ces dernières a été reçue docteur et l'autre, officier de santé. La première, Mlle Celse, fut reçue en mai 1899. Thèse : " *Le scorbut infantile* (contribution à l'étude du scorbut infantile, maladie de Barlow) "

Mlle Senepart, officier de santé, fut reçue en juillet 1895.

Sur les quatre étudiantes russes inscrites, deux n'ont fait que passer, les deux autres ont reçu le doctorat :

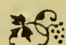
Mme Troudnisky en janvier 1893. Thèse : " *Étude sur le liquide amniotique vert, comme signe de souffrance chez l'enfant* ".

Mlle Bernson, le 20 mai 1899. Thèse : " *Nécessité d'une loi protectrice de la femme ouvrière avant et après les couches.* " (Etude d'hygiène sociale.)

Deux autres étudiantes n'ont fait que passer quelques mois à la Faculté de médecine de cette ville. Ce sont :

Mlle Schmidt (Russe), 1er semestre 1898-1899.

Mlle Cheyks (Russe), de janvier 1895 à juillet 1896, a passé depuis à la Faculté de Lyon.



UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE.



Il a été délivré 4 diplômes de doctorat par la Faculté de Bordeaux, depuis l'année 1884 jusqu'à l'année 1898. Sur ces quatre femmes, trois d'entre elles avaient, auparavant, reçu le titre d'officiers de santé, elles ont ensuite postulé pour le doctorat, la première, Mlle Belly (Marie-Thérèse-Béatrice). Thèse : " *Contribution à l'étude de la laparatomie exploratrice,* fut reçue en 1897 ; la seconde, Mme Lamige (née Antoinette-Thérèse-Léonie Pédespan), reçue en 1898. Thèse : *Contribution à l'étude de la rupture intra-péritonéale des kystes de l'ovaire ;* puis Mlle Dega

(Georgette - Françoise), reçue en 1899. Thèse : *Essai sur la cure préventive de l'hystérie féminine par l'éducation.* Une autre encore a été nommée le 1er décembre 1899, c'est Mlle Jeanne-Marie-Madeleine Chartrou. Thèse : « *Contribution à l'étude de la psychopost éclamptique* ».

Les deux officiers de santé ont été nommées : l'une en 1890, l'autre en 1898.

Ensemble, un total de 6 femmes, toutes Françaises, dont une mariée et cinq célibataires, au moment de la réception. Actuellement, on compte 6 Françaises et 2 Russes inscrites pour l'officiat.

L'une des Françaises a été nommée interne des hôpitaux au concours, en 1899. C'est la première fois qu'une femme étudiante est interne à Bordeaux, ce fait a déjà été signalé plus haut.



ACADÉMIE D'ALGER

ÉCOLES D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.



M. le Directeur de l'Académie de médecine d'Alger a bien voulu nous faire savoir que le nombre des étudiantes femmes s'élève à quatre, depuis la fondation de l'École. Ces étudiantes sont, ou ont été :

Mme Chellier (aujourd'hui Mme Castelli), reçue officier de santé à Alger, le 25 avril 1887, reçue docteur en médecine en France.

Mlle Peytral, reçue officier de santé à Alger, le 30 octobre 1891. Mme Ducrocq, reçue officier de santé à Alger, le 25 octobre 1895. Mme Monnet a pris ses inscriptions d'officiat de santé à Alger et a été reçue au grade d'officier de santé à Reims.

Mmes Chellier, Ducrocq et Peytral exercent leur art depuis leur réception au grade d'officier de santé, puis se sont fait inscrire ailleurs, afin de passer leur examen pour le Doctorat.





LE COSTUME OFFICIEL

POUR PASSER LE DOCTORAT.



Un usage très ancien impose le port de la robe aux étudiants des deux sexes qui se présentent devant leurs juges pour passer leur Doctorat.

C'est une scène tout à la fois simple, et familiale, grande et solennelle.

Simple, parce que la *candidate docteur* est seule assise devant une longue table, où, tour à tour, selon l'examinateur qui la questionne, elle changera de place afin de se placer vis-à-vis de celui-ci et lui répondre sur les questions posées.

Cela se fait rapidement et simplement.

Les juges sont assis en face d'elle à cette même table ; ils sont espacés l'un de l'autre, le président au milieu, les autres sur les côtés.

Pour la circonstance, ils sont revêtus de l'imposant costume auquel leur titre et leur fonction leur donnent droit.

C'est une ample robe noire dont les revers et les doublures sont de satin cramoisi avec la patte d'hermine sur l'épaule.

La coiffure est assez volumineuse, elle est de même composition et de même couleur que le costume.

Une balustrade en bois tourné sépare la pièce en deux, d'un côté la longue table avec les juges assis, faisant face à l'assistance, à laquelle la candidate docteur assise devant eux tourne le dos.

L'autre moitié de la salle est occupée par plusieurs rangées de gradins, sur lesquels les parents, les amis et les intéressés viennent prendre place, afin d'assister à cette cérémonie officielle et publique.

Une fois la thèse soutenue, la candidate se retire ainsi que l'assistance et attend à la porte, maintenant close pour tous.

Pendant ce temps, les juges délibèrent sur les notes qu'ils ont données ; puis, quelques instants après, un huissier sort et à haute voix annonce à la *nouvelle docteur en médecine* la note qui lui a été donnée dans cet examen définitf.

Après cela, tout est fini, les amis et l'entourage adressent leurs félicitations à la nouvelle élue, qui rentre au vestiaire spécial afin de déposer la robe de Docteur *qu'elle avait revêtue pour cette circonstance unique et tout à fait exceptionnelle*.

Comme on le voit, il n'y a dans cette cérémonie antique et officielle aucun rapport avec ce que l'on a jusqu'à maintenant présenté au public, dans certaines pièces de théâtre où les auteurs dramatiques, afin de corser le spectacle et pour les besoins de leur cause, se plaisaient à représenter dans des scènes d'intérieur d'un goût parfois douteux, des femmes docteurs revêtues

de cette robe, qui est un insigne de haute dignité scientifique, et faisant du savoir et de l'art médical féminin un objet de réclame tapageuse au profit de leurs œuvres, en même temps qu'ils ridiculisaient, aux yeux du public, *la robe doctorale également revêtue par les hommes*, dans la cérémonie traditionnelle que nous venons de décrire.

Les savants et tous ceux qui ont passé par les Universités ne pouvaient évidemment se méprendre à cette supercherie de circonstance ; mais l'esprit populaire n'en conservait pas moins une idée contraire et une vision faussée de cette phase très caractéristique de la réception d'un diplôme de Doctorat.

Nous pensons qu'il est temps de détruire cette légende.

La robe des candidats est de même coupe que celles des juges, mais, entièrement noire, en lainage et sans aucun ornement.

Un rabat blanc tient lieu de cravate et

complète l'habillement qui ne comporte pas de coiffure.

On se présente tête nue, la thèse à la main, ainsi qu'on peut le voir dans les portraits d'après nature que nous publions dans cet ouvrage.





THÈSES

présentées par les Femmes reçues Docteurs à la

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

depuis l'année 1870 à 1900.



Il a déjà été dit que Madeleine Brès fut la première Française ayant exercé la médecine à Paris, et la première qui sollicita et obtint l'autorisation nécessaire pour que les portes de l'Ecole de médecine de cette ville fussent ouvertes aux femmes.

Elle commença donc ses études, les poursuivit, et fut reçue quelques années après.

Mais, pendant ce laps de temps, deux étrangères, dont une Américaine : Miss Putmann, et une Anglaise : Miss Garret Anderson, ayant déjà commencé leurs études en Suisse, vinrent à Paris pour les terminer et passer leur doctorat.

Elles furent reçues peu après, l'une en 1870, et l'autre en 1871.

Nous avons le regret de dire que la nomenclature de ces thèses n'est pas aussi complète que nous l'eussions voulu. Quoique puisée aux sources officielles de la Faculté de médecine, il manque quelques noms, surtout vers le milieu de la période, cela à cause de l'extrême difficulté qu'il y a eu de démêler, parmi tant de candidats masculins, les noms des candidats féminins, lesquels ne sont pas toujours précédés de la désignation : M^{r}, Mme ou Mlle.

Ainsi, parmi les prénoms qui se rencontrent assez souvent, sont : Camille et Marie, etc., etc.; il a fallu les laisser de côté, dans le doute où l'on se trouvait eu égard au sexe.

Pour les premières femmes étudiantes, le cas étant nouveau, on les connaissait suffisamment, attendu qu'elles étaient espacées et peu nombreuses, mais, par la suite, il a fallu tenir compte de leur personnalité, aussi sont-elles mieux indiquées.

Il en est ainsi des registres *de toutes les administrations en général*, où ne figure que la mention : « *M.* » sans spécifier de personnalité de femmes ou d'hommes ou, pour mieux dire, *c'étaient ceux-ci seuls* qui comptaient. C'est une routine bureaucratique, depuis longtemps pratiquée, mais qui, peu à peu, ira se perdant, à mesure que les femmes, entrant plus avant dans la vie sociale, feront acte de leur individualité propre et personnelle.

La routine administrative se modifiera et s'éclairera d'elle-même quand les difficultés des recherches auront aussi accoutumé les employés aux écritures à indiquer le sexe de chaque personne, afin de simplifier le travail qui pourrait leur incomber en d'autre temps que celui de l'inscription.

Nous tiendrons compte des indications qui pourraient nous être données pour combler les lacunes que nous regrettons.

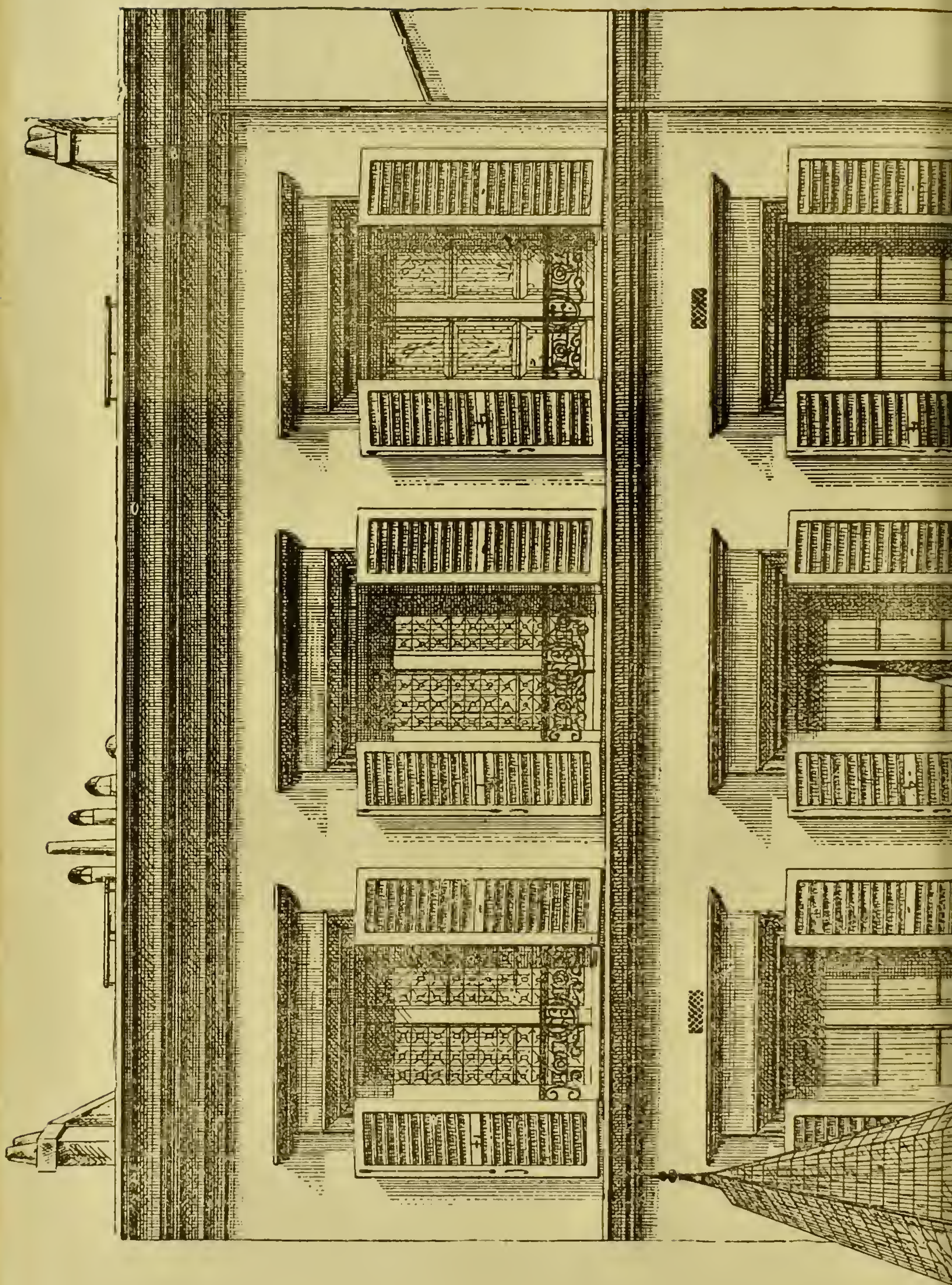
On a pu voir que l'intelligence des femmes dans le domaine des sciences ne se cantonne pas dans un même ordre de choses ; leurs études présentent un ensemble d'idées aussi variées que peuvent l'être celles de leurs condisciples masculins. La meilleure preuve qu'on en puisse donner est de prendre connaissance de *toutes* les thèses qui ont été présentées par celles qui ont passé leur doctorat.

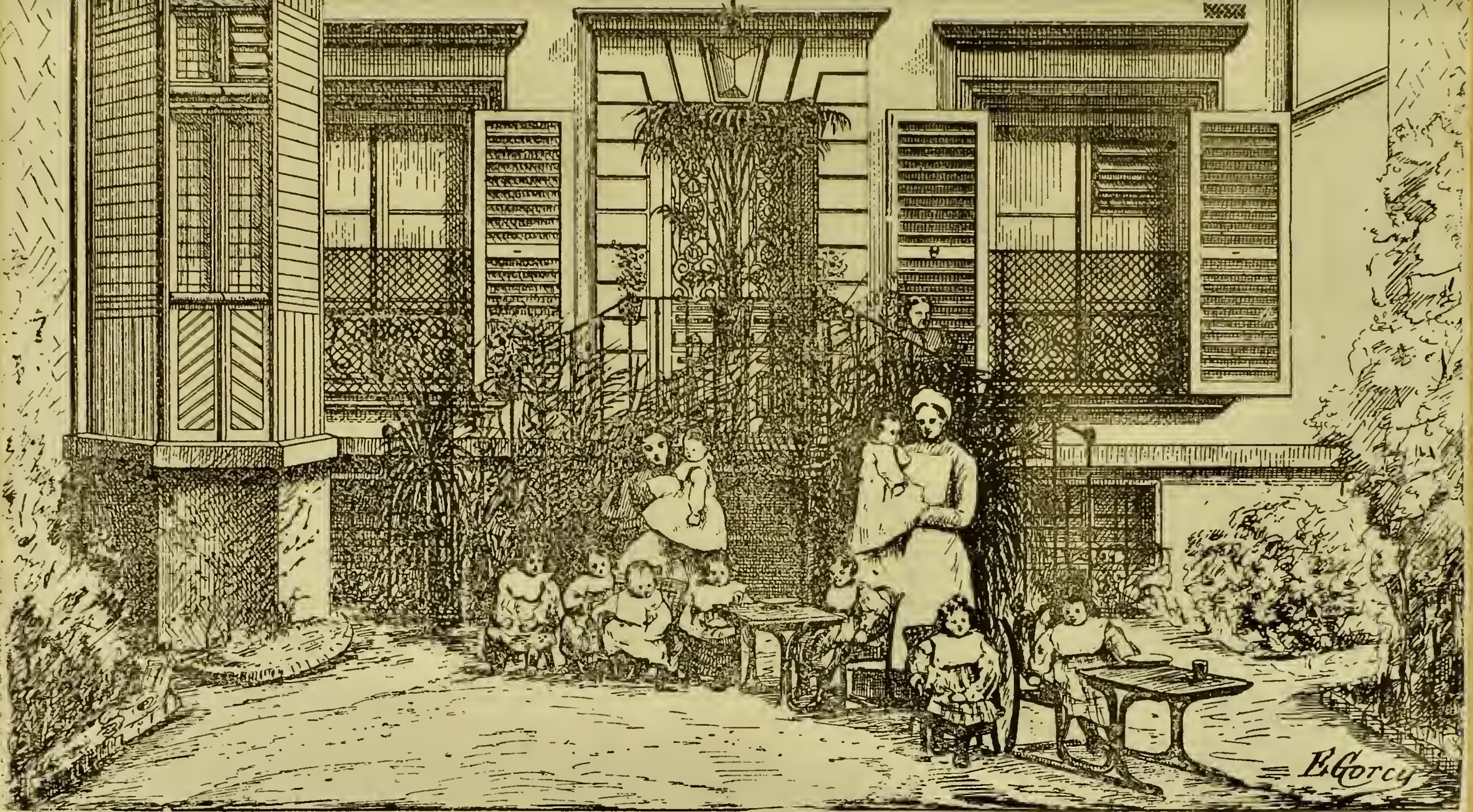
Cependant, comme il était assez naturel de penser que les femmes, dans bien des cas, pourraient être consultées, et seraient de préférence appelées à traiter des femmes et des enfants, un assez grand nombre d'entre elles ont tourné leurs études de thèses vers ces questions plus spéciales. On en trouvera un certain nombre ; mais cela ne veut point dire qu'un sujet de thèse doive forcément entraîner celui qui le présente vers le thème qu'il a choisi.

Maintenant, l'expérience a prouvé avec le temps, que les femmes médecins peuvent soigner toutes les maladies et être consultées par les deux sexes.

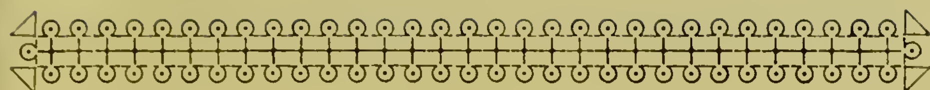
On ne peut pas dire que, par routine, on ait craint de s'adresser à un élément nouveau se présentant inopinément dans la branche médicale, nous ne pouvons que constater le contraire et affirmer hardiment qu'elles sont entrées définitivement dans les mœurs.







Vue de la Crèche fondée par Mme le docteur Madeleine Brès.



THÈSES

SOUTENUES PAR LES FEMMES REÇUES DOCTEURS

de 1870 à 1900.

1870

Mlle Garret	Sur la migraine.

1871

Mlle Putmann	Sur la graisse neutre et les acides gras.

1875

Mme Brès (Madeleine)	De la mamelle et de l'allaitement.

1876

Mme Ribard (Stéphanie) née Franceline Poupon	Du drainage de l'œil dans les différentes affections de l'œil et particulièrement dans le décollement de la rétine.

1877

Mlle Barker (Amice Reay)	Considérations sur les soins à donner à la femme en dehors de tout accident, avant, pendant et après l'accouchement.
Mlle Dams (Anna)	Étude sur le thymus.
Mlle Gontcharoff (Catherine)	Contribution à l'étude des fluxions utérines au point de vue de leur traitement.
Mlle Ocounkoff (Zénaïde)	Du rôle physique de l'éther sulfurique, son emploi en injections sous-cutanées.
Mlle Bovel	De quelques accidents de l'épilepsie et de l'hystérie.

1878

Mlle Berladsky (Anastasie)	Étude hystologique sur la structure des artères.

Mlle Dimtrieff (Sophie)	Traitement des plaies sans pansement. Méthode d'aération.
Mlle Wilhem (Marie)	De l'aspect extérieur du cadavre au point de vue médico-légal

1879

Mme Ayrton (Mathilde) Chapelin)	Recherches sur les dimensions générales et sur le développement du corps chez les Japonais.
Mlle Marchandé (Marie)	Du traitement de l'arthrite suppurée par l'ouverture et le pansement antiseptique.

1880

Mme Kingsford (Algermon) née Bonus	De l'alimentation végétale chez l'homme.
Mme Marchado (Vincente) C.	Essais sur les oreillons sous-musculaires.
Mlle Marshall (Mary) A)	Du rétrécissement mitral, sa fréquence plus grande chez la femme que chez l'homme.

1881

Mlle Guénot (Zénaïde)	Etude sur la physiologie de la menstruation et sur ses rapports avec l'arthritisme et la scrofule.
Mme Perrée née Rosa Mouton	Etude sur les épanchements chyliformes des cavités séreuses.
Mlle Komassour (Léonida)	Essai sur la hernie lombaire.
Mlle Skwortzoff	De la cécité et de la surdité des mots dans l'aphasie.

1882

Mlle Bourchier	De la conservation des vibrations thoraciques dans les épanchements pleurétiques.

1882-1883

Mme Benoit (Victorine)	De la paralysie spinale infantile.
Mme Berline (Héring)	Contribution à l'étude de la lithiase biliaire dans ses rapports avec la grossesse et l'accouchement.

Mme Waite (Mary Trégaskis)	Contribution à l'étude de la rupture des kystes de l'ovaire.
Mlle Wickinsky	De la péritonite puerpérale chez les nouveau-nés.

1883-1884

Mlle Coutzarida (Marie)	De l'hydrorrhée et de sa valeur séméiologique dans le cancer du corps de l'utérus.
Mlle Ellaby	De l'amplitude de convergence.
Mlle Kraft	Traitement de l'empyème par la pleurotomie antiseptique.
Mlle Lowry (Agnès)	De certains accidents de croissance des ostéo-myélites.
Mlle Lowry (J.)	Des hémorrhagies intestinales dans la fièvre typhoïde.

1884-1885

(Mlle Mesnard (Elise-Marie)	De l'influence de quelques lésions syphilitiques du col de l'utérus sur l'accouchement.

Mme Ve Sarrante (née Joséphine Inès Gaches)	Etude microscopique d'un léthopédion

1885-1886

Les thèses des diplômées nous manquent.

1886-1887

Mme Conta (Pulcheri Préfira)	Du mal de Pott au dessous de la moëlle chez les enfants et de ses conséquences au point de vue de l'accouchement.
Mme Ve Hérodineff (Adèle Tergoukasoff)	Essai sur les myéloencéphalopathies syphilitiques tertiaires diffuses et disséminées.
Mlle Bradley	Iodisme.
Mme Merrit (Emma, L.)	Quelques recherches sur le rapport des crevasses du mamelon aux abcès du sein.

1887-1888

Mme de Gorsky (Zénaïde)	Considération sur la folie puerpérale et sur sa nature.

Mlle Minovia (Mina)	Étude médico-légale sur la mort subite à la suite de coups sur l'abdomen et le larynx.
Mme Sollier (Alice) (née Matieu Dubois)	De l'état de la dentition chez les enfants idiots et arriérés, contribution à l'étude des dégénérescences dans l'espèce humaine.

1888-1889

Mlle Chopin (George).	Élimination des médicaments, élimination de l'acide salicylique suivant les divers états des reins, ses transformations dans l'économie, son action sur les principaux éléments de l'urine.
Mme Déjérine-Klumphe	Contribution à l'étude des polynévrites en général et des paralysies et des atrophies saturnines en particulier. Etude clinique et anatomo-pathologique.
Mlle Edwards (Blanche, A.)	De l'hémiplégie dans quelques affections nerveuses.
Mlle Finkelstein	De l'influence de l'utérus sur les complications des endométrites.

Mlle Goldspiegel (Hélène)	Contribution à l'étude de l'hystérie chez les enfants.
Mlle R. Margoulieff	Contribution à l'étude de la variole contractée par le fœtus dans la cavité utérine.
Mlle Pierre (Marie)	Contribution à l'étude de l'impaludisme. Diathèse.
Mlle Schultze (Caroline)	La femme médecin au XIXe siècle.
Mlle Sckatcheff	Étude sur la situation hygiénique des ouvriers en Russie.

1889-1890

Mlle Brendaënler (D.)	Contribution à l'étude de spléno-pneumonie chez l'enfant.
Mlle Coulacoff (Marie)	Déchirures et perforations des petites lèvres dans les accouchements.
Mlle Dylion (Bertha)	De l'insertion vicieuse du placenta. Essai de clinique thérapeutique.

Mlle Dylion (Cécile)	Contribution à l'étude des kystes hydatiques de la portion antéro-supérieure du foie.
Finkelstein (Anna)	Remarques sur les pleurésies purulentes de l'enfance.
Mme Frenkel (née Zessarky)	Contribution à l'étude de la médication hypirotique analgésique.
Mlle Herzenstein (Hélène)	Contribution à l'étude de l'ictère catharral prolongé.
Mlle Jokubowska (Félia)	Des résultats immédiats et éloignés du traitement électrique des fibromes utérins par la méthode du Docteur apostoli.
Mlle Levine (Ida)	Allaitement artificiel.
Mme Kouindjy-(Pomeranetz)	Valeur diurétique de la théobromine.
Mlle Krykous (Hélène)	Mortalité des enfants hérédo-syphilitiques.
Mlle Lichtermann (Sophie)	De la forme ascitique de la péritonite à tubercules.

Mme Loventhal	Contribution à l'étude du rétrécissement mitral pur. De l'influence réciproque du rétrécissement mitral et de la grossesse.
Mlle Meïlach (Sophie)	Les sucres comme diurétiques.
Mlle F. Mendelssohn	Contribution à l'emploi de l'iode en obstétrique.
Mme Miropolsky (Sophie)	La grippe dans les hôpitaux. 1889-1890.
Mme Pokitonoff (Mathilde)	Contribution à l'étude des complications oculaires de l'influenza.
Mlle Roussel (Marie)	Troubles sympathiques du cœur dans les maladies de l'utérus.
Mme Vinaver	Étude sur le curettement, en France.
Mme Walker-Bruère (Elisabeth)	De l'albuminurie puerpérale.
Mme E. Warchawskaïa	De l'urémie et de l'état du cœur dans la néphrite compliquant le cancer de l'utérus.

1890-1891

Aschpiz (Esther)	Études sur les pleurésies qui accompagnent le rhumatisme articulaire aigu chez l'enfant.
Mlle Bernstein-Kohan (Anna)	Contribution à l'étude du diabète traumatique.
Mlle Dobrouskine E.	L'irrigation continue comme traitement prophylactique et curatif de la septicémie puerpérale.
Mochez (Amé)	De l'influence des maladies aiguës sur l'allaitement.

1891-1892

Mme P. Boyer	De la conduite à tenir dans le cas de procidence du cordon ombilical.
Mlle De Forin	Contribution à l'étude du développement prématuré du placenta normalement inséré.
Mme Griniewich (Olga de) (née Sawitzky)	De l'allaitement maternel considéré au point de vue des galactogogues.

Mlle Kaiser (Hélène)	La seméiologie des palpitations.
Mlle Landais (Camille)	Des inhalations d'oxygène dans l'hygiène et la thérapeutique des nouveau-nés.
Mlle Margouliss (Rose)	Contribution à l'étude de l'otite moyenne aiguë suppurée dans les maladies infectieuses chez les enfants.
Mlle Mlodziegowska (Victorine)	Diarrhée des nourrissons, essai de clinique thérapeutique.
Mourlot (Camile)	Des variations de poids chez les nouveau-nés nourris par leur mère pendant les dix premiers jours.
Pawlawsky (Rosa)	De la transmission intra-utérine de certaines maladies infectieuses.
Mlle Rosenthal (Thérèse)	Quelques considérations sur la phlegmatia alba dolen puerpérale et son traitement.

1892-1893

Mlle Bychowsky	Contribution à l'étude de l'hystéro-traumatisme.
Mlle Fajnkind Feukind (Stéphanie)	Du somnambulisme dit naturel (noctambulisme.)
Kaplan (Sapina)	Du courant alternatif sémisoïdal en gynécologie.
Mlle Kaufmann (Anna)	Contribution à l'étude des pleurésies métapneumatiques plus ou moins tardives à épanchements sérofibrineux.
Mlle Kohan (Anna)	Contribution à l'étude du traitement des abcès froids, nouveau procédé d'ablation complète.
Krimer (Estella)	De l'intervention chirurgicale dans les kystes de l'ovaire.
Mme Nageotte née Wilbouchewitch	Traitement antiseptique des brûlures.
Mme E. Pillet-Fouet	Des perturbations mentales dans le cours du goître exophthalmique.

Mlle Scheer (Marie)	Traitement de la mort apparente des nouveau-nés.
Mlle Weisman (Sara)	Contribution à l'étude des éruptions ou dermatoses suscitées ou réveillées par la vaccination.

1893-1894

Mlle Biéloöussoff Prascovie-Stémeonawna	Du diabète sucré chez les enfants.
Mlle Bologowski (Sophie)	Sur le choléra asiatique de 1892-93 en Russie et sur les mesures administratives prises par le gouvernement contre l'épidémie. Carte.
Mme Bonnier (Pierre) P. Cherchewsky	De la nécessité de l'examen bactériologique pour le diagnostic des angines diphtériques (3 planches).
Mme Chellier (Dorothée)	Fièvre typhoïde et fièvre puerpérale.
Mlle Djouritch Lioubitza	Contribution à l'étude de l'indicanurie chez les enfants.
Mme Dlusky (Bronislas)	Contribution à l'étude de l'allaitement maternel.

Mlle Gorvitz (Chindel Rebecca)	Contribution aux formes cliniques anormales d'endo-cardite infectieuse chez les enfants.
Mlle Kalopothakes (Marie Koper-Blackler)	Troubles et lésions gastriques dans la dyspepsie gastro-intestinale des nourrissons.
Mlle Leder (Cecile)	Étude sur les troubles digestifs dans le cours du typhus exanthématique.
Mlle Pokitonoff	Hygiène de la mère et de l'enfant et hygiène de la peau dans la première enfance.
Mlle Olschewska (Edwige)	Contribution à l'étude clinique de la myocardite typhoïdique chez l'enfant.
Mlle Pasternak (Elisa)	Traitement des angioses par l'extirpation.
Mlle Sulicka (Marie)	Contribution à l'étude des fistules et kystes congénitaux du cou.
	1894-1895
Mme Berstein (Elisabeth) Woulbroun	Contribution à l'étude clinique sur le pronostic de l'embryotomie céphalique.

Mlle Bouet (Franciane)	Traitement des abcès tuberculeux de la coxo-tuberculose et du mal de Pott par les injections du naphtol camphré.
Mlle Bromberg (Touba)	Sur un cas de bruit de galop droit permanent développé au cours d'une fièvre typhoïde.
Mlle Bruyant SophieEtiennette	Des principales causes d'élévation de température chez les accouchées.
Mlle Domollières (Juliette)	Contribution à l'étude des fibromes utérins ; hémorragies utérines. Indications du curettage.
Mlle Eleneff (Anna)	Contribution à l'étude des manifestations onilaires de la syphilis de l'encéphale.
Mme Feit (née Anna Frelich)	Traitement de la période algide du choléra à l'hôpital SS.-Pierre-et-Paul de St-Pétersbourg pendant l'épidémie de 1892.
Mlle Guttelson (Sophie)	Étude d'hygiène alimentaire de la valeur nutritive de la farine de Néré ou Nété et son application à l'alimentation du premier âge, avec 3 figures.

Mme Magnus (née Salomon)	Étude clinique des tumeurs adénoïdes, leur traitement chirurgical; résultats opératoires.
Mme Peltier (née Perlia Goussakoff)	La Méthode de Thisre-Brandt et son application au traitement des maladies des femmes.
Mlle Podobédoff (Olga)	Contribution à l'étude des résultats éloignés de l'opération de Schroeder.
Mlle Porojniakow (Anastasie)	Contribution à l'étude des palpitations dans les affections gastriques.
Mlle Protopopoff	De la cécité en Russie.
Mme Reichtamer née Marie Schmoulewitch	Des troubles cardiaques simulant l'hypertrophie cardiaque de croissance.
Mlle Scheintziss (Scheindlïa Kaïa)	Essai sur les conditions des femmes et des enfants dans les fabriques russes.
Mme Ve Tikomiroff née Lazareff-Stanicheff	Contribution à l'étude des formes cliniques de l'angine de poitrine, en particulier de la forme mixte.

Mlle Weiberg (Sophie)	De l'angine à pneumocoques.
Mlle Zégilson Eugénie Rebecca	Contribution à l'étude des kystes du vagin.

1895-1896

Mlle Dumitrescu (Marie)	Contribution à l'étude des absences congénitales du vagin au point de vue chirurgical.
Mlle Golde (Esther)	L'incinération au point de vue hygiénique et historique.
Mlle Guillaume (Angelina)	Kinésithérapie gynécologique, valeur hémostatique de certains mouvements musculaires contre les méno- et les métrorrhagies chroniques.
Mlle Hern (Salomé)	Contribution à l'étude de la grossesse imaginaire.
Mlle Joteyko (Joséphine)	La fatigue et la respiration élémentaire du muscle.
Mlle Lape (Esther)	Traitement antiseptique de l'angine scarlatineuse par la glycérine résorcinée.

Mlle Leclerc (Jeanne)	Essai d'hygiène sociale. Des moyens simples à employer pour éviter et guérir la tuberculose.
Mlle Lesly (Catherine)	De la narcolepsie.
Mme Lierhmann (née Joséphine Colson)	Contribution à l'étude de la pathogénie et du traitement de la phlématia alba dolen puerpérale.
Massé (Marie)	Essai sur les érythèmes pneumoniques chez l'enfant.
Mlle Nauplioton (Irène)	Sur quelques causes d'arithmie dans le rétrécissement mitral.
Mlle Rzediewiez (Eugénie Antonine de)	Infection et symétrie.
Mlle Samouilovitch	La gampsodactylie
Mlle Selacovitch (Anka)	Certains accidents articulaires chroniques consécutifs au rhumatisme articulaire aigu.
Mlle Tzeylline (Rosa)	Hépatite syphilitique héréditaire tardive.

Mlle Zlotowska (Regine)	Historique général de la sérothérapie, son application dans le tétanos, la diphtérie et les affections à stéreptocoques.

1896-1897

Mlle Balaban (Brandèle)	Les limons de la ville d'Odessa et la limonothérapie, étude sur un genre particulier de balnéothérapie en Russie.
Mlle Bonsignorio (Rose-Andréa-Camille)	Étude sur le traitement conservateur des blessures graves de l'œil.
Mlle Botkowskaïa (Beila)	Des occipitos postérieurs.
Mlle de Chrzanowska.	Du pneumothorax chez l'enfant.
Mlle Chauliaguet (Juliette-Marguerite-Augustine-Marie)	Études médicales sur les genres arum et actea.
Mlle Conta (Olga)	Contribution à l'étude du sommeil hystérique.
Mme Gordon (Gertrude)	L'appendicite chez l'enfant.

Mlle Kachperow	Contribution à l'étude de la neurasthénie.
Mlle de Majewska (Gabrielle)	Contribution à l'étude de la névrite ascendante.
Mlle Mysinska (Antoinette)	Contribution à l'étude du traitement des néphrites infectieuses par la teinture de cantharides.
Mme Philipporf (née Zénaïde Soudakoff)	De la valeur des transplantations musclo-tendineuses dans le traitement du pied-bot paralytique.
Mlle Polkhryschkine (Tatiane)	Des variations de forme du cœur dans les névroses.
Mlle Pompilian (Mariette)	La contraction musculaire et les transformations de l'énergie.
Mme de Puiffe de Magondeau (née Léonie Sénepart)	Contribution à l'étude de la leucokératose vulvo-vaginale.
Mlle Relers (Marie)	Valeur diagnostic de la dureté du premier bruit dans le rétrécissement mitral.

Mlle Schultz (Marie)	Contribution à l'étude du traitement opératoire. du croup, écouvillonnage et dilatation de la glotte.
Mme N. Tacké. née Nadedja Lenivoff)	Traitement des maladies du cœur par la gymnastique suédoise.

1897-1898

Mlle Abricossoff (Glaffira)	L'hystérie aux XXIIe et XVIIIe siècles (étude historique).
Mlle Akinoff (Nathalie)	Du écotome central dans les hémorrhagies rétiniennes au point de vue de la perception des couleurs.
Mlle Bakradzé (Marie)	Contribution à l'étude du traitement chirurgical du pied-bot paralytique.
Mlle Bellianine (Catherine)	Troubles de la parole dans l'émiplégie infantile.
Mlle Cheboldaïeff (Irma)	De l'influence française dans le développement de la science médicale en Russie.
Mlle Gaboriau (Héléna)	Essai sur la genèse et l'évolution de la thérapeutique.

Mme Landis (Mosa)	Contribution à l'étude de la sclérose en plaques chez l'enfant.
Mlle Levin (Chava)	La syphilis ignorée.
Mme Margolies (née Rebecca Kaménetsky)	Troubles psychiques consécutifs aux opérations pratiquées sur l'appareil génital de la femme.
Mlle Reichenstein (Marie)	Contribution à l'étude du traitement par les eaux minérales et le Kouyss en Russie.
Mlle Schirsky (Marie)	De la grippe dans ses rapports avec la puerpération.
Mlle Volper (Raïssa)	Des troubles trophiques dans la lèpre.

1898-1899

Mme Amieux-Addi (Marie Eveline)	Contribution à l'étude des paralysies radiculaires du plexus brachial.
Mme Aminoff (Nathalie)	Des paralysies radiales au cours de l'évolution des fractures de l'humérus.

Mlle Blainkoff (Sarah)	D'un nouveau procédé de colpopérinéorrhaphie dans le traitement de la rectocèle.
Mme Chaternikoff (née Marie Pérepletschikoff)	Contribution à l'étude de l'emploi du lait stérilisé chez les nourrissons.
Mlle Dawidowitch	Sur les chéloïdes et en particulier sur les chéloïdes consécutives à l'application sur la peau de teinture d'iode et de cataplasmes sinapisés.
Mlle Evreinoff (Elise)	Contribution à l'étude des fractures par le massage et la déambulation.
Mme Filitz (Marie)	Contribution à l'étude de l'oreille hystérique.
Mme Goldmann (Marie)	Confusion mentale chez les hystériques.
Mlle Kamensky (Marie)	De la pneumonie franche à rechute.
Mlle Krérer (Eugénie)	De la pneumonie non hémorragique dans le cancer pleuro-pulmonaire.
Mlle Lapidous (Ronia)	Contribution à l'étude de l'allée-chirie.

Mlle Lascozonsky (Catherine Grégonéwna)	Contribution à l'étude de l'echtyma térébrant infantile.
Mme Listchine (Nadiedja Sokolowsky)	Traumatisme comme cause occasionnelle de l'atrophie musculaire progressive.
Mme Petit (Louise)	Séborrhée grasse de Sabourraud.
Mlle Réveliotti (Vera)	L'acide picrique est-il tonique ?
Mme Sarrante-Lourié (Livecha)	De l'influence du repos sur la durée de la gestation.
Mme Tylicka (née Boudzinska)	Du corset, ses méfaits au point de vue hygiénique.
Mme Waitz	Les ulcérations du col utérin et leur traitement par les scarifications linéaires.
Mme Wolfernshorn (Neiga Walsbord	Contribution à l'étude de l'acropa-restthésie.
Mlle Robineau	Etude sur les microbes de l'ozogène.

Mlle Bourdes	Ce qu'on pense de la fièvre ganglionnaire.
Mlle Latycheff (O.)	Traitement du trachome et de quelques-unes de ses complications par la greffe de la muqueuse bucale.

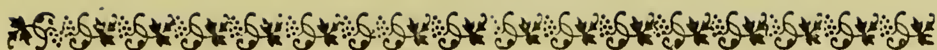
1899-1900

Mlle Entz	Consultation des nourrissons et allaitement.
Mme Vogt (Augustine Meunier)	Etude sur la myélinisation des hémisphères cérébraux. Note : extrêmement bien.
Mme Kritchevsky (Gachbaum)	Sur un cas d'ankylose articulaire progressive et végétalisée.
Mlle Tarkhariants	Contribution à l'étude du foie dans la chlorose. Reçue avec la mention très bien.
Mlle Motchan	Sur certaines formes des contractions dans l'athlétose. Reçue avec la mention très bien.

Mlle Gunsbourg	Hystéromie médiane antérieure vaginale et abdominale. Note : bien.
Mlle Dobrynine (Nadine)	Du syndrome de l'hypotension artérielle dans la cirrhose athropique avec ascite. Note : très satisfait.
Mlle Soroker	Fréquence du rein mobile chez la femme atteinte de maladies génitales.
Mlle Kalinine	Contribution à l'étude des signes de la syphilis héréditaire précoce.
Mme Sérard-Masselin	De l'hypertrophie du thymus par la leucocythémie.
Mme Stodel (née Félicie-Ziegel)	De l'utilité de l'enseignement aux jeunes filles de l'hygiène et de quelques éléments de médecine pratique. Note : extrêmement satisfaisante.
Mlle Bauduin	Septicémie des nourrissons. Septicémie pneumocoque, épidémique suraiguë.

Mme Solomjan Birfeld	Un cas d'une affection familiale infantile. Etude clinique et matepathologique.
Mlle Pesker (Dora)	Fréquence de fissures et lymphamgites du sein pendant l'allaitement.
Mme Deloff	De la méningo-encéphaloïde et son traitement par l'extirpation.
Mlle Aron	Contribution à l'étude de l'aphasie hystérique.





ADRESSES DES FEMMES MÉDECINS

PARIS.

Bonsignorio, rue La Boëtie, 2.

Benoit, rue de Miromesnil, 57.

Mme J. Bertillon, docteur, avenue Marceau, 26.

Mme Bouhet-Henry, docteur, rue des Francs-Bourgeois, 33.

Mlle Bouillet, boulevard d'Italie, 40.

Mme veuve Madeleine Brès (accouchement, maladie des femmes et des enfants), rue Vignon, 16.

Mlle Bouët, à Vichy, 13, rue Alquier, villa Continentale.

Mme Broodhurst, rue Crevaux, 6.

Mme Paul Boyer, rue de Bourgogne, 52.

Mme Conta, docteur, rue Duphot, 25.

Mme Chellier, impasse de la Visitation, 4.

Mlle Desmolières, 14, rue Bellefond.

Mlle Clarisse Danel, avenue d'Orléans, 110.

Mme Dluska, rue d'Allemagne, 92.

Mme Cécile Dylion, docteur, rue de Madrid, 17, (maladie des femmes et accouchements).

Mme Berthe Dylion, maladies des femmes et des enfants, rue Vignon, 30.

Déjérine, 108, boulevard Saint-Germain.

Mme Bl. Edwards-Pilliet, docteur (maladie des femmes et des enfants et maladies nerveuses), rue Richepanse, 4

Mlle Stéphanie Feukind, rue de Villersexel, 7.

Mme Finkelstein, docteur, rue de Rome, 119.

Mme Fouré-Aschpiz, rue d'Artois, 28.

Mme Helina Gaboriau, docteur (maladies des femmes et des jeunes filles), rue de Moscou, 39.

Mme Gaches-Barthelemy, rue de Rome, 61.

Mme O. de Griniewitch, rue Cambon, 22.

Mme Guenot, docteur, boulevard de la Madeleine, 19.

Mlle Herzinsten, rue de Ponthieu, 48.

Mlle G. Hoëltzel, docteur, boulevard de Courcelles, 87.

Mme Joseph Jotecko, 7, avenue Montespan.

Mlle Kachperow, rue Washington, 23.

Mlle Kauffmann, rue Froidevaux, 8.

Mme Kouindjy (maladie des femmes et des enfants), boulevard Magenta, 121.

Mme Hélène Krykous, docteur (maladie des femmes et des enfants), rue du Marché, 10, (Neuilly).

Mlle Leder, maladies des femmes, 51, rue du Cardinal-Lemoine.

Mlle Camille Landais, docteur (ex-monitrice d'accouchement à la Clinique de la Faculté), rue Larribe, 3.

Mme Lichtermann, rue de Maubeuge, 78.

Mme Liehrmann-Colson, docteur (ex-externe des hôpitaux de Paris (maladies des femmes et des enfants, réduction des tumeurs fibreuses par l'électricité, rue Caumartin, 26.

Id. Clinique, faubourg Saint-Honoré, 106.

Mme Louise Litaner, rue de la Bienfaisance, 34.

Mlle Leclerc, rue Richepanse, 4.

Mme Maneski, quai d'Orléans, 28.

Mlle Maleski, quai Bourbon, 49.

Mme Magnus, boulevard Pereire, 72.

Mlle P. Mestrie, (chirurgien dentiste de la Faculté de médecine de Paris), rue Jacob, 54.

Mme S. Miropolska, docteur (maladie des femmes et des enfants), rue de Richelieu, 18.

Mme Moreau, chaussée d'Antin, 25.

Myszinska, 44, rue Hamelin.

Nageotte, 3, rue Vavin.

Mme Polsédnievilch, rue Lemercier, 33.

Mme Pellier, rue de Thann, 10.

Mme Perrée (maladie des femmes et des enfants), rue Le Peletier, 18.

Mme Petit, rue Ordener, 143.

Mme Paul Roger, docteur Marie-Pierre, rue Tournefort, 16.

Mme Pokitonoff, rue de la Boëtie, 85.

Mlle Przedniewicz, docteur (accouchements, maladies des femmes et des enfants), rue Jouffroy, 42.

Pierrot Lappe, 3, rue des Haudriettes.

Rosenthal, 36, avenue Montaigne.

Mme Raymond, rue Halévy, 4.
Mme Rechteimer, 10, rue Garancière.
Mme Sophie Scheinziss, rue de l'Echiquier, 42.
Doctoresse Schultz, rue d'Alésia, 74.
Mme Alice Sollier (sanatorium), route de Versailles, 145.
Mme Serard Lea, à Bois-Colombe.
Mme Sosnowska, rue Clément-Marot, 13.
Doctoresse Sulicka, rue Claude-Bernard, 74.
Mlle de Schavonska, rue de Moncey, 35.
Tourangin, 20bis, boulevard Voltaire.
Mlle Tzetline, rue de Ponthieu, 54.
Mme Verillac, rue de Montyon, 17.
Mme Pariselle, 5, rue d'Assas.
Mme Serard-Masselin, à la Garenne-Colombe.





PRIX DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

de Paris

destinés à récompenser les meilleurs ouvrages présentés dans l'année.

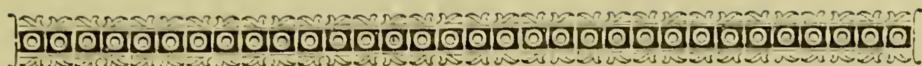


Ainsi que leurs confrères masculins, les étudiantes en médecine peuvent recevoir des récompenses, ou concourir pour les prix distribués chaque année par la Faculté de médecine de Paris.

Nous avons vu qu'un certain nombre d'entre elles ont obtenu des prix et que d'autres ont eu leur thèse récompensée. Il nous paraît à propos de faire remarquer

que, parmi les treize prix mentionnés ci-après, six ont été offerts ou légués par des femmes. Cela prouve qu'elles ne restent pas indifférentes aux diverses manifestations de la vie sociale, et que, si les unes emploient leur activité aux études médicales, il en est d'autres qui savent encourager, par leurs bienfaits, les efforts que l'on peut tenter pour apporter des remèdes aux maux de l'humanité souffrante.





BIENFAITRICES

de l'Académie de Médecine de Paris

FONDATRICES DE PRIX.

Prix Châteauvillard.

Ce prix, dû aux libéralités de *Mme la comtesse de Châteauvillard, née Sabatier*, et de la valeur de 2,000 francs, est décerné chaque année par la Faculté de médecine de Paris, au meilleur travail des sciences médicales, imprimé du 1er janvier au 31 décembre de l'année précédente. Les ouvrages destinés à ce concours doivent être écrits en français (les thèses et dissertations inaugurales sont admises au concours).

Le conseil de la Faculté a décidé, le 16 décembre 1897, que le prix Châteauvillard serait décerné dès le commencement de chaque année (en février ou en mars).

Ils sont reçu au secrétariat de la Faculté, du 1er au 31 janvier de l'année qui suit leur publication.





Pendant l'examen.

Une des dernières étudiantes en médecine soutenant sa thèse publiquement en présence des juges et professeurs.



Donation Faucher.

Par acte notarié en date du 20 juillet 1894, *Mme Alexandra-Vincentine-Sophie Wolowska, veuve de M. Léon-Joseph Faucher*, a fait don à la Faculté de médecine de Paris, d'une rente de 1,200 francs en 3 p. c., sur l'État français, pour les arrérages être employés, chaque année, à couvrir de leurs frais de scolarité, d'examen et de diplôme, ainsi que des frais d'impression de la thèse, deux étudiants français et deux étudiants Polonais.

Par décret en date du 5 janvier 1895, M. le doyen a été autorisé à accepter cette donation au nom de la Faculté.



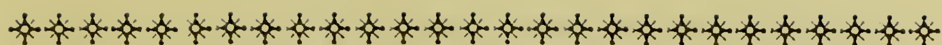
Prix Béhier.

*M*me *veuve Béhier* a légué à la Faculté de médecine de Paris, par un testament en date du 7 octobre 1889, une somme destinée à la fondation d'un prix biennal qui sera décerné à l'auteur du meilleur travail sur une question de pathologie médicale.

Ce prix qui est de 1,800 francs, sera attribué en 1900. Le sujet proposé pour le concours est ainsi conçu :

Des hémorrhagies des muqueuses et de la peau dans les maladies du foie.

Les mémoires devront être déposés au secrétariat de la Faculté avant le 15 octobre 1900, à 4 heures; dernier délai, sans aucune désignation d'auteur, mais avec une épigraphe pour le faire connaître.



Prix Charles Legroux.

Par acte notarié en date du 5 avril 1897, *Mme veuve Legroux* a fait don à la Faculté de médecine de Paris d'une somme de 10,000 francs destinée à l'acquisition d'un titre de rente de 3 p. c., sur l'État français, pour les arrérages de cette rente être affectés à la fondation perpétuelle d'un prix dénommé prix *Charles Legroux*, et qui sera décerné tous les cinq ans par la dite Faculté au meilleur travail sur *le diabète, ses causes et son traitement.*

Ce prix sera attribué en 1902.

Les mémoires des candidats doivent être déposés au secrétariat de la Faculté avant le 15 octobre 1902, dernier délai.



Legs Barkow.

Mme *Barkow, née Guibert*, par un testament en date du 2 juillet 1828, a fait à l'Université un legs universel, pour être employé à aider des jeunes gens pauvres à faire de bonnes études et à s'ouvrir par ce moyen une carrière honorable.

Le revenu annuel est de 3,000 fr. ; il est affecté à l'entretien des bourses dans les établissements d'enseignement supérieur de Paris.

Pour participer à ce legs, les candidats devront en faire la demande avant le 1er septembre; cette demande doit être accompagnée de toutes les pièces de nature à éclairer la Faculté sur la situation de fortune des postulants et celle de leur famille.



Legs Pelrin.

Par acte du 22 juin 1845, *M. et Mme Pelrin* ont institué en mémoire de : *Charles Pelrin, leur fils*, des bourses destinées à assurer à des étudiants peu aisés le bienfait de l'enseignement supérieur.

CONDITIONS DU LEGS.

1° Être bachelier ès-sciences ou ès-lettres ;

1° Être d'une conduite régulière et honnête ;

3° Annoncer des aptitudes pour l'enseignement supérieur ;

4° Appartenir à une famille peu aisée,

domiciliée à Paris depuis cinq ans au moins.

Les candidats devront adresser leur demande le 1er septembre.

Cette demande doit être accompagnée de toutes les pièces de nature à éclairer la faculté sur la situation de fortune des postulants et celle de leur famille.





NOMS DES BIENFAITEURS

de l'Académie de Médecine de Paris

FONDATEURS DE PRIX.

Les hommes sont en majorité parmi les bienfaiteurs, puisque leur nombre s'élève à sept, tandis que les femmes ne comptent que pour six.

Néanmoins, quoique dans cet ouvrage il ne soit traité que de ce qui se rapporte aux femmes, nous ne pouvons passer sous silence et nous dispenser de placer, à côté des bienfaitrices que nous venons de nommer, les noms de ceux qui, comme elles, sont dignes de figurer dans cette nomen-

clature qui leur est commune, puisque tous se sont fait un égal devoir et un égal honneur d'encourager à perpétuité le mérite et les efforts des travailleurs qui se distinguent dans leurs études médicales :

Prix Corvisart.
Prix Monthyon.
Prix Béhier.
Legs du baron de Tramond.
Prix Lacaze.
Legs Jeunesse.
Prix Saintour.



DEUXIEME PARTIE

LES

Femmes Docteurs en Médecine

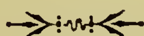
A L'ÉTRANGER.



LES

Femmes Docteurs en Médecine

A L'ÉTRANGER.



Si les femmes médecins n'ont pas de qualification spéciale dans les pays latins, il n'en est pas de même pour celles des races anglo-saxonnes. Les prénoms démonstratifs : *le* et *la*, qui personnifient le genre masculin et le genre féminin, n'existent pas dans cette langue. Ils sont remplacés par un seul mot : *The*, qui est des deux genres et sert à désigner aussi bien l'homme que la femme, le genre masculin

et le genre féminin. Pour parler d'un docteur homme on dira : *The Doctor*, et pour désigner un docteur femme, on dira également : *The Doctor*. Seulement, on saura reconnaître le sexe au prénom ou à la personnalité comme, *Sir* pour un homme, Mrs pour une dame et Miss pour une demoiselle.

Néanmoins, les dictionnaires anglais portent la mention *Doctoress* pour désigner une femme qui a été admise à l'exercice de la médecine.

Si bien qu'en Angleterre, les femmes médecins, à l'encontre des Françaises qui n'en ont point du tout, ont deux qualifications équivalentes qui servent à les désigner sous leur titre scientifique.

L'Amérique est le premier de tous les pays où les femmes aient commencé à étudier la médecine et à se faire recevoir docteurs.

La première femme fut reçue en 1847, à l'Université de Boston, après cinq années d'études.

L'initiative de Miss Elisabeth Blackwell, aussi neuve que hardie, ouvrit une nouvelle carrière à l'activité de ses compatriotes, et peut-être aussi, cette initiative, venue d'outre-mer, où elle donna des résultats très satisfaisants, ne fut-elle pas sans servir d'exemple et peut-être même sans exercer une certaine influence sur l'esprit des femmes sérieuses des autres nations qui se sentaient des dispositions et du goût pour ces sortes d'études.

Quoiqu'il en ait été, c'est toujours l'Amérique qui marche à la tête du mouvement, puisque, d'une vaillante unité, après un demi-siècle d'expérience significative et probante, c'est par milliers qu'on compte aujourd'hui les Américaines qui ont obtenu leur diplôme de doctorat et exercent leur art avec un succès incontesté.

Après l'Amérique, c'est la Russie qui compte le plus grand nombre de femmes médecins malgré les difficultés de toutes sortes qu'elles ont souvent rencontrées pour poursuivre leurs études. Quand ayant

reçu l'autorisation nécessaire pour étudier dans leur patrie, elles se la voyaient retirer quelques années après, elles furent alors obligées de s'expatrier à nouveau et de traverser, parfois, des steppes immenses, pour aller à la conquête de la science. On ne se rend pas assez compte en voyant ces vaillantes filles, si simples, à l'apparence si calme et si tranquille, des efforts et de l'énergie qu'il leur a fallu déployer pour arriver à un résultat satisfaisant et atteindre le but si ardemment souhaité !

Comme nombre, c'est l'Angleterre qu'il convient de placer après.

On verra par l'exposé complet et très détaillé qui se trouve dans cet ouvrage, combien dans ce pays, et tout contrairement à ce qui, jusqu'à ces derniers temps, se passait dans le pays précédent, elles ont de facilité pour faire leurs études médicales. Il ne faudrait pas croire que cela ait marché tout seul dès le début ; car, là comme ailleurs, il a fallu lutter pour établir une chose nouvelle ; mais les difficultés premières une

fois aplanies, les femmes ont trouvé largement ouverte et bellement tracée la route que leurs devancières ont su leur frayer !

C'est surtout depuis qu'on a compris l'importance de la femme, comme missionnaire à travers les pays de possession anglaise, qu'on a eu l'idée, très ingénieuse, d'en faire des médecins.

Les femmes médecins-missionnaires " *Medical Missionnaries* " occupent une place d'une certaine importance en Angleterre, où, conjointement avec les hommes missionnaires, elles travaillent à propager l'influence anglaise et la religion protestante dans toutes les contrées coloniales où elles partent, soit pour s'établir ou pour occuper des postes qui leur sont confiés, ou même simplement en qualité de voyageuses. Celles qui sont missionnaires en même temps que médecins suivent des cours spéciaux de théologie, créés spécialement pour elles dans les sociétés bibliques.

Ces associations sont dotées des revenus nécessaires à leur bon fonctionnement ; le

gouvernement et les particuliers y participent également.

On y délivre aussi des bourses, ou sommes, nécessaires pour que les étudiantes peu fortunées aient la faculté de poursuivre leurs études pendant quatre ans.

Les Sociétés principales sont au nombre de quatre, ce sont :

1° *Church of England zenana Mission Society, G. Salisbury Square.*

2° *The Society for Promotting Christian, Knowledge - Northumberland Avenue (W. B.).*

3° *The Missionary Society, Salisbury Square* (*E. C.*).

4° *The zenana Bible Medical Mission, 2, Adelphy Terrace* (*W. C.*)

Quoique les Anglo-Saxons aient le sens pratique et soient gens de progrès, on remarquera que c'est seulement vingt-huit années après l'Amérique que les femmes se présentèrent pour obtenir leur admission à l'Université d'Edimbourg, afin d'y

être inscrites comme étudiantes en médecine.

Elles furent admises, en 1876, *à l'Université de Dublin;* puis peu après, dans la nouvelle école de médecine, pour femmes, appelée *The London School of Medicine for Women*, où elles reçurent les leçons de professeurs distingués.

Voilà pour les premières années.

Maintenant, les femmes docteurs occupent des emplois officiels dans les hôpitaux, les asiles, les maisons de santé et de convalescence.

Des administrations et des compagnies d'assurances leur ont confié des postes d'inspectrices ; elles font subir des examens dans les écoles.

Peu à peu, elles se sont mêlées si intimement à la vie nationale, qu'on les rencontre partout, sans plus s'étonner de leur présence.

La liste est longue, des villes où elles pratiquent leur art, et nombreux sont les hôpitaux qui les emploient ; on pourra

aisément s'en rendre compte en la parcourant.

L'esprit se transporte facilement aux Indes quand il est question de l'Angleterre ; aussi, ne sera-t-on que peu surpris quand on saura que là aussi l'art de la médecine fait de rapides progrès parmi les femmes de race hindoue.

Cette constatation semble des plus naturelles quand on sait la place que l'Inde tient dans les préoccupations de l'Empire britannique.

Néanmoins, il faut faire remarquer que les femmes indiennes sont, en général, peu instruites, et que leur religion, leur éducation et les coutumes de leur pays ne sont point faits pour leur donner le goût des études scientifiques.

Leur vie se trouve entièrement renfermée dans les limites du *Zenana*, qui est pour elles ce qu'est le *Sérail* chez les musulmans, et où il semble bien difficile que la lumière intellectuelle puisse jamais pénétrer.

Cela est, cependant, et si ce prodige a pu s'accomplir il faut, en grande partie, l'attribuer aux efforts des *Medical missionnaries* qui, elles, peuvent passer en des endroits dont tous autres sont exclus.

Si quelques Indiennes ont su se soustraire à la tutelle du *Zenana*, il est aussi des Turques que le *Sérail* n'a pu retenir bien longtemps, puisqu'elles ont, à leur tour, éprouvé l'influence bienfaisante de la science, en venant en assez grand nombre étudier dans nos Universités françaises.

Malheureusement, lorsqu'elles retournent dans leur pays d'origine, nanties d'un important bagage scientifique et allégées de leur antique ignorance, il leur devient plus difficile qu'aux précédentes d'exercer librement la médecine. Néanmoins, certaines y réussissent.

Puis, n'est-ce pas avec une grande satisfaction et un très légitime orgueil, qu'on peut donner ses soins à son entourage immédiat, à ses amis et à tous ceux de son voisinage?

Une femme instruite, dont la science s'exerce de façon intelligente et bienfaisante pour tous, ne répand-elle pas autour d'elle un rayon de clarté et de joie, d'espérance et de consolation.

Après un rapide coup-d'œil sur l'Égypte et le Canada, et sur les pays d'extrême Orient, tels : le Japon, la Chine et la Corée, nous traverserons la Suisse hospitalière dans les Universités de laquelle les premières femmes médecins vinrent puiser les premiers éléments de leur savoir.

Puis, nous verrons l'Italie et la Grèce, où se trouvent aussi, quoique en plus petit nombre, des femmes établies docteurs.

L'Allemagne nous retiendra un instant pour parcourir quelques-unes de ses nombreuses Universités, dans lesquelles, depuis 1860, avec des suspensions et des fortunes diverses, les femmes ont été et sont encore admises aux études médicales; ensuite, nous ferons connaissance avec quelques femmes médecins établies en ces pays, ainsi qu'avec celles qui se trouvent

en Roumanie, en Hollande, en Belgique et en Scandinavie.

En Autriche, en Hongrie, en Bosnie, en Herzégovine, au Portugal, en Espagne et même jusque dans les contrées plus reculées du Mexique, de la Perse, du Maroc et de l'Abyssinie, nous verrons des femmes s'intéressant aux sciences médicales, les étudiant ou donnant leurs soins aux malades.

Ce rapide panorama des femmes médecins à travers le monde, n'est pas un banal spectacle auquel on doive assister en curieux indifférent, c'est, tout au contraire, un cas très rare en sa nouveauté relative, et qui doit certainement intéresser et donner à réfléchir sur l'évolution qui est en train de s'accomplir dans les habitudes et les mœurs sociales de chacun des pays où les femmes, soit comme médecins, soit de toute autre manière, par leur travail ou leurs mérites personnels, s'efforcent de se rendre utiles et entrent plus directement qu'autre-

fois en contact avec toutes les vérités, les lumières et les réalités de la vie.

C'est une nouvelle personnalité civile qui se fraye un chemin dans l'existence des peuples !





AMÉRIQUE



Après l'exposé *complet* que nous avons donné sur la France, c'est à grands traits que nous esquisserons l'historique des femmes médecins à travers le monde, en commençant par le nouveau, ainsi que le désigne tout d'abord son importance numérique.

Miss Elisabeth Blackwell exerçait la profession d'institutrice quand elle eut l'idée d'étudier la médecine. Elle fut la première femme américaine qui obtint le diplôme de docteur en médecine, en 1842.

Bravement, elle sollicita et obtint son inscription à l'Université de Boston, où

elle se trouva seule femme parmi tous les autres étudiants.

Elle fut reçue docteur en 1847, cinq ans après.

Elle étudia aussi la médecine à Genève et à Paris, où elle suivit les cours de la Maternité.

La sœur de Miss Blackwell étudia également la médecine à l'Université de Cléveland, qui lui délivra son diplôme. Outre les deux sœurs Blackwell et Miss Hunt, il y avait en 1850, en Amérique, six femmes docteurs en médecine.

Depuis ce temps, la progression a toujours été s'accentuant, si bien qu'après en avoir compté 3,000 en 1889, c'est-à-dire quarante ans plus tard, puis 4,555 en 1896, on arrivera bientôt à dépasser le chiffre de 6,000. Au train dont vont les choses en ce pays, pourrait-on affirmer qu'il ne soit déjà franchi ?

On voit que l'Amérique a commencé l'expérience du système coéducatif pour les études médicales. Cette expérience a

maintenant prévalu presque partout, et a donné les meilleurs résultats.

En Allemagne, cette question est agitée, servant de prétexte pour refuser les études médicales aux femmes, dont les sentiments de pudeur et de délicatesse ne sauraient, dit-on, être aptes ou admis à entendre ce qu'on apprend aux hommes ! On se rappelle que, tout dernièrement, un éminent professeur dut s'interrompre en pleine conférence, pour inviter les dames à sortir de la salle : « le reste de son discours ne pouvant être entendu par elles » dit-il, cela au milieu des applaudissements unanimes de tous les étudiants.

On entend par *Université Américaine*, l'ensemble des nombreux collèges existant dans les principales villes des Etats-Unis, fondés, pour la plupart, par les libéralités des habitants. Chacun de ces collèges ayant une personnalité civile distincte.

C'est huit ans seulement après Boston que s'éleva, à Philadelphie, la seconde

Université qui admit les femmes aux études médicales.

A partir de ce moment, les fondations devinrent plus nombreuses. Il s'en éleva partout, successivement, à New-York en 1868, à Chicago en 1870, puis à Brooklyn, au Kansas, à Cincinnati, à Louisville, à San Francisco, au Massachusetts, dans l'Ohio, à Vermont, à Michigan, à Columbia, etc.

Le collège de Philadelphie, fondé en 1850, est dirigé par des femmes.

La *New-York Infirmary* fut fondée en 1854 par les sœurs Blackwell.

D'autres femmes fondèrent et dirigèrent en 1852 l'hôpital de *New-England*, puis un autre à Chicago.

Les fonctions de professeur diplômé furent confiées pour la première fois, en 1874, à Mme Putmann Jacobi, qui professa à l'hôpital du Mont-Sinaï.

Aujourd'hui, les femmes médecins ont acquis, en Amérique, des situations tout aussi sérieuses que prospères, au double point de vue scientifique et pécuniaire.

C'est par plusieurs milliers de dollars que se chiffre le montant de leurs honoraires auprès de leur clientèle. On en cite plus de 300, établies à Chicago, et de même dans chacune des villes importantes. De plus, elles ont été incorporées officiellement dans le service médical permanent pendant toute la durée de l'exposition de Chicago avec les mêmes droits et obligations que leurs confrères masculins.

On a établi à Philadelphie un laboratoire biologique pour les femmes qui s'occupent de ces études.

Une ancienne élève du professeur Kock, de Berlin, Mlle Lydia Rabinowich, qui enseignait depuis quelques années la bactériologie au collège médical de Philadelphie, a été récemment nommée professeur ordinaire à cette école.

Elles sont aussi employées au service de l'armée! C'est ainsi que le docteur, Mlle Mac-Gée, a été reçue chirurgienne dans l'armée américaine, à Porto-Rico, avec le grade de lieutenant.

Mlle Anita porte la tunique d'ordonnance avec les épaulettes des chirurgiens de l'armée.

L'uniforme rappelle celui des cantinières françaises. Son costume est mi-partie soldat, mi-partie femme, avec la jupe qui le termine.

Mlle Marie Walcher, docteur en médecine, remplît les fonctions de chirurgienne dans l'armée fédérale pendant la guerre de Sécession, elle fut admise à suivre partout les armées combattantes et s'occupait des blessés sur les champs de bataille.

Une autre femme, également docteur : Maria Hitty, fit en cette qualité la campagne de Virginie, où elle fut plusieurs fois blessée en soignant des malades. Elle a été pensionnée par la ville de Washington.

A Los Angelos, en Californie, se trouve Mme le docteur Dorthy Lumuix.





RUSSIE



Il y a beaucoup de femmes médecins en Russie; l'une d'elles, Mme Soussow, qui exerçait la médecine à St-Pétersbourg depuis 25 ans, a été l'objet, en 1894, d'une distinction honorifique très flatteuse de la part de ses compatriotes, qui ont ainsi voulu fêter cet anniversaire avec éclat et dignité.

Celles qui exercent dans les grandes villes ou dans les centres se forment de bonnes clientèles bourgeoises, mais les autres mènent une vie toute de dévouement et de sacrifice, sans espoir de chan-

gement. Elles sont disséminées un peu partout, presque perdues, à travers le vaste empire des Tzars.

Quelques-unes ont des traitements annuels de 1,000 roubles (2,500 à 3,000 fr. environ) avec le logement. Ces sortes de positions sont très enviables en Russie où la vie ne coûte pas cher.

D'autres, en grand nombre, sont employées par les *Zemskwo*, et, moyennant la modeste somme de 1,200 francs par an, elles consacrent toute leur existence au soulagement des déshérités, des paysans et des pauvres gens, parcourant sans cesse pendant des journées et des nuits, quelquefois, les grands espaces formant la partie de province qui leur est affectée.

Ces paysans ne recevaient aucune sorte de soins médicaux avant que les femmes docteurs ne s'employassent à soulager leurs misères et leurs souffrances.

Beaucoup, parmi les étudiantes, éprises d'un idéal de haute humanité, n'aspirent pas à un avenir autre ni meilleur que celui-

là ; aussi, ne peut-on être longtemps surpris, quand elles vous ouvrent leur cœur, d'apprendre quels pénibles et lourds sacrifices elles sont parfois obligées de supporter afin de pouvoir mener à bien leurs études ; quand elles doivent pour cela quitter leur patrie afin de se rendre à l'étranger, soit en France, soit en Suisse ou ailleurs. Quelques-unes, filles de Popes ou de commerçants, dont les familles pourvoient à leurs besoins et leur assurent le nécessaire, sont parmi les privilégiées ; celles-là logent en des maisons de famille assez confortables et paient des prix de pension variant de 100 à 120 francs par mois.

A l'encontre d'autres pays, le préjugé interdisant le travail à la noblesse n'existe pas en Russie, où les classes nobles correspondent aux classes de la bourgeoisie française ; cela explique pourquoi, dans le nombre, se trouvent aussi des jeunes filles de condition supérieure, dont les revenus sont plus élevés. Néanmoins, elles con-

sentent à ne pas vivre mieux que les autres, afin de pouvoir aider celles de leurs compatriotes qui sont tout à fait pauvres.

Celles qui sont moins fortunées se groupent à deux ou trois, dans un modeste logement, avec une chambre pour chacune, afin de diminuer les frais de loyer.

Le strict mobilier a souvent été vendu par celles qui ont fini leurs études à celles qui vont les commencer, de telle sorte qu'on arrive à s'installer pour une somme de 80 à 100 francs avec le loyer en plus.

On vit de peu de chose et on sait se contenter du strict nécessaire. Le thé pris assez abondanmment forme la base de presque tout le menu, avec quelques autres aliments faits en commun. Un grand nombre habitent derrière le Panthéon, en haut de la rue Monge, ou encore, dans les environs du boulevard Montparnasse ou de la Glacière.

Les étudiants russes font partie d'associations formées à Paris, dans le but de se

venir en aide mutuellement, aussi est-ce un curieux spectacle pour l'observateur qui peut assister à l'une de ces réunions, où, parmi les quelques centaines d'assistants, on peut constater la diversité des types, tant masculins que féminins, venus là de tous les points de cette immense Russie, depuis la Kalmouke jusqu'à la Samoyède, la Sibérienne, en passant par la Thibétaine, la Mongole et la Circassienne !

C'est une véritable leçon d'histoire et de géographie animée qui se déroule sous l'œil du spectateur étonné de ce tableau vivant, aussi varié qu'il est pittoresque.

L'empereur Alexandre II, par un ukase rendu en 1872, permit alors aux femmes de suivre les cours de médecine de la Faculté de St-Pétersbourg, à titre de sages-femmes savantes. Vers le même temps furent créées d'autres écoles.

Mais cette autorisation leur fut retirée quelques années plus tard.

L'avènement du Tzar actuel S.M. Nicolas II, fit renaître l'espoir d'un sort meil-

leur pour les étudiantes en médecine. On comptait beaucoup sur l'heureuse influence de l'impératrice Alexandra-Féodorowna, femme d'un esprit supérieur et d'une culture élevée, aux tendances féministes, disait-on.

Quoiqu'il en soit, une ordonnance impériale rendue en 1898 autorise les femmes à faire partie des services de l'Empire.

Elles ont même, depuis cette époque, reçu l'autorisation d'étudier la médecine en Russie.

L'État leur donnera-t-il des cours sérieusement et complètement organisés ?

Il semble qu'on veuille entrer dans cette voie, puisque, d'après le *Journal de Saint-Pétersbourg*, le Ministre de l'Instruction publique a informé la délégation municipale, qu'à partir de la prochaine année scolaire, des cours de clinique seront ouverts à l'Institut de médecine pour les femmes et qu'il serait dès lors désirable qu'une section clinique spéciale fût aménagée à *l'hôpital Saint-Pierre et Saint-*

Paul. La délégation municipale a autorisé l'Institut de médecine pour les femmes à aménager, à ses frais, des sections cliniques pour 130 lits à cet hôpital.

Nous avons dit que les femmes pouvaient étudier la médecine en 1872.

Elles le pouvaient, mais comment ?

Les débuts ne furent ni somptueux, ni commodes, tant s'en faut.

C'est dans un laboratoire de chimie dépendant de l'hôpital militaire de Saint-Pétersbourg, dit Mme Kacheperow, qu'elles commencèrent leurs études ; M. Phédoroff, professeur chimiste, leur ayant permis de travailler dans le local spécial qui lui était affecté dans cet établissement.

Mais auparavant, vers 1888, elles eurent les professeurs les plus renommés de l'époque, qui, sur les démarches pressantes et réitérées de quelques femmes intelligentes et dévouées, voulurent bien consentir à leur donner des leçons, avec l'autorisation du gouvernement, qui finit par se laisser toucher, en raison du tapage

que fit dans toute la presse une lettre de *Stuart Mill* à Mme Conradi.

Il faut garder la mémoire de Mme Eugénie Conradi, Philosopow, Troubnitzow et de tant d'autres qui se dévouèrent énergiquement à cette cause, qui était la création des écoles de médecine pour les femmes.

Il y en eut à Kiew, à Odessa, à Moscou, à Kazan. On sait comment l'autorisation fut retirée quelques mois après. Rappelons aussi les grands services que les premières femmes Docteurs ont rendu pendant la guerre russo-turque, soit dans les ambulances ou dans les hôpitaux, au service des blessés militaires.

Plusieurs d'entre elles reçurent les décorations de l'Ordre de St-Stanislas et de l'Ordre de St-Georges, en récompense de leur bravoure et de leur dévouement.

Mme Olga Rechtina, doctoresse russe, vient, sur la proposition du prince Oldenboursky, d'être décorée de la médaille d'or, avec inscription de mérite, pour ses

excellents et infatigables travaux contre la peste.

Une autre doctoresse russe, Mme Kwortzoff, a été médaillée pour sa thèse sur la surdité et la cécité des mots dans cette affection.

Une doctoresse suisse, Mme Meyer, a reçu, à titre exceptionnel, le droit d'exercer la médecine en Russie.

Il a été nommé comme inspectrice de la maison des enfants trouvés de St-Pétersbourg, une femme reçue Docteur à l'Université de Berne : c'est Mme Bogolioubsky, qui avait également reçu un diplôme à Kazan.

Mme Chaniawsky s'est employée, à Saint-Pétersbourg, à la fondation d'un institut dans lequel les femmes peuvent faire leurs études médicales. Elle a remis au maire la somme de 20,000 francs comme acompte, sur les 500,000 francs que veut donner Mme Akarow pour l'entretien des cours à Saint-Pétersbourg.

On parle aussi d'une Société féministe

qui se disposerait à fonder une Université du même genre à Moscou.

L'an dernier, mourut dans cette dernière ville M. Astrakhoff, qui laissait 100,000 roubles (260,000 fr.) pour établir à Moscou, une Université féminine. Le testament du généreux donateur a été l'objet d'un procès intenté par ses héritiers naturels.

On dit que le tribunal civil de Moscou, a déclaré la demande mal fondée et a confirmé le testament. Cette institution ne comprendrait, provisoirement, que les Facultés de médecine et de sciences naturelles.

Ce qu'il faut constater en passant, c'est que les femmes ne sont pas admises dans les Universités consacrées aux hommes, alors que ce sont eux qui, les premiers, ont rendu les femmes féministes, en leur apprenant à penser, à s'instruire et à sortir de leur état d'infériorité intellectuelle et morale.

Actuellement, la colonie russe d'étu-

diantes en médecine a sensiblement diminué, car depuis qu'elles ne sont plus astreintes à quitter la Russie pour étudier aux écoles des autres pays, les jeunes filles vont à Saint-Pétersbourg.

Les quelques étudiantes russes qui terminent en ce moment leurs études à Paris, sont, en grande majorité, d'origine israélite.

Parmi ces jeunes intrépides de la science médicale, toutes n'ont pas eu la chance de retourner dans la patrie qu'elles avaient quittée, ayant l'espoir d'y retourner dans un avenir meilleur avec le diplôme si ardemment ambitionné et pour la conquête duquel elles avaient bravé la fatigue, la souffrance et parfois la misère !

Citerons-nous l'exemple de l'une d'elles, que nous avons pu rencontrer en cette dernière année scolaire, qui était pour elle sa quatorzième année d'études ! C'est-à-dire qu'elle y consacrait quatre mois sur douze, alors que, pendant le reste de l'année, elle était obligée de se placer comme dame de compagnie afin de pouvoir sub-

venir à son existence et, pendant ce temps, économiser l'argent nécessaire pour les quatre mois d'études médicales.

Cette vaillante femme verra-t-elle bientôt se réaliser pour elle le résultat si longtemps cherché ?

Ce n'est pas non plus sans un affreux serrement de cœur, ni sans un mouvement d'attendrissante pitié que la pensée se reporte en arrière, au tableau de la Faculté de médecine de Paris, pour y trouver, inscrites dans la colonne des « *décédées* », les cinq mentions, en regard de la Russie, qui nous disent que celles-là aussi, comme tant d'autres, sont mortes dans l'accomplissement du devoir professionnel, des germes d'une maladie mortelle qu'elles avaient peut-être contractée au chevet des malades, dans les hôpitaux.

Qu'elles reposent donc en paix, ces intéressantes victimes de la science, sur le sol hospitalier de cette France qui leur fut fatale et où elles vinrent chercher un tombeau, sur lequel, en raison de l'éloigne-

ment, leurs parents ne pourront même pas avoir la consolation de venir pleurer!

Terminons en disant qu'une fois reçues docteurs dans une Université étrangère, les Russes doivent subir à nouveau, dans leur patrie respective, à Saint-Pétersbourg, des examens dits : *d'état*, qui se composent de 24 épreuves successives, en l'espace de six semaines, afin d'obtenir le doctorat pour pratiquer en Russie.

Cela est, dit-on, excessivement fatigant.





ANGLETERRE



Cinq femmes, dont Mrs Jex Blacke, commencèrent, en 1869, leurs études à Edimbourg.

En octobre 1874, c'est-à-dire cinq années après, fut ouverte : *The London School of medicine for Women.*

Les étudiantes, au nombre de 23 la première année, purent y étudier sous la direction de professeurs distingués.

Puis, les Universités d'Edimbourg et de Dublin reçurent officiellement les femmes en 1876.

A Londres, il y eut, à partir de 1888, un nouvel hôpital dirigé par les femmes

docteurs dont les noms suivent : Drs Elisabeth Blakwell, Garett, Anderson, Louisa Atkins, Mary Marshall, Mrs de la Chervis. Les chefs de la clinique étaient : Miss Hitchcock et Miss Goodmann, vinrent ensuite : le dispensaire pour les femmes et les enfants avec les Drs Mary Marshall, Miss Ruhbook et Edith Shove, puis, la clinique *Clapham* pour les sages-femmes, avec les Drs Miss Call, Miss Jane Haskew, et *The Dispensary medical Clapham* qui eut également pour docteurs Anna Call et Jane Haskew.

L'hôpital et le dispensaire pour femmes et enfants fondés à Edimbourg reçurent comme docteurs : Sophia Jex Clarcke et Mary Crawley. *The Dispensary Canongate*, ainsi que *The Dispensary Stockbudge*, furent confiés au Dr Alice Ker ; celui de Bristol au Dr Elisa Dumbar. *L'hôpital Midland*, pour les femmes et les enfants, fondé à Birmingham, eut pour médecin Anna Clarke, laquelle devint aussi le médecin de l'hôpital des enfants malades.

Le Docteur Dawson a eu dans son service à Birmingham, un chef de clinique et des internes femmes,

D'après la thèse du Dr Anna Schultz, voici comment, en 1888, se décomposait l'enseignement féminin à *The London School of medicine for Women* : cinq femmes, sur 18 professeurs, avec les attributions suivantes :

Recteur : Mary Dowson.

Doyen : Garett Anderson.

Mme Garett Anderson, professeur d'anatomie.

Mme Dumbar, professeur de pathologie interne.

Louise Atkins, professeur de gynécologie.

Mme Scharlieb, professeur de médecine légale.

Sophia Jex Blacke, professeur d'hygiène.

A la même époque, cette école comptait 72 élèves.

Lorsque Miss Waterston, Docteur en médecine du collège de Londres, passa les

examens de la Société de psychologie, elle fut proclamée la première pour les maladies mentales.

Vers le même temps, l'école d'Edimbourg possédait 28 étudiantes.

Parmi celles de Dublin, il y en eut 7 qui obtinrent les mêmes succès que leurs compagnes de Londres.

The London School of medicine for Women Only, fondée en 1874, par Miss Garett Anderson, a établi comme annexe un hôpital libre à *Gray's im Road W. C.*, où l'on n'est admis qu'à partir de l'âge de 18 ans.

Parmi les étudiantes, celles qui se destinent à exercer la médecine aux Indes jouissent d'une bourse de 30 liv. par an, pendant quatre ans. Cette bourse a été fondée sous le patronage de Lady Dufferin.

Les études médicales se compliquent aussi d'études théologiques pour les femmes anglaises qui se destinent à devenir missionnaires médicales. (*Medical Missio-*

naries). Celles-ci sont employées à postes fixes ou comme voyageuses, dans les possessions coloniales, les pays de protectorat, ainsi qu'à l'étranger, afin de faire pénétrer tout à la fois et par divers moyens aussi habiles que pratiques, des bibles et des remèdes ; puis, avec les idées religieuses et les soins médicaux, le langage et les mœurs servant à propager l'influence anglaise au cœur même des pays indigènes, dans les endroits où les coutumes et les religions locales interdisent aux hommes de pénétrer, tels : les harems, les tentes, etc.

Le prosélytisme de ces femmes Docteurs est à la hauteur de la tâche qui leur incombe, on peut en juger par les résultats donnés, les faits accomplis, partout où leur ministère de science et d'évangélisation a eu occasion de s'exercer.

L'hôpital libre de *Gray's im Road W. C.* forme aussi des femmes missionnaires médecins.

Pour cela, on leur fait suivre simultané-

ment des cours connexes, dans les quatre associations religieuses fondées afin d'assurer la protection de ces femmes partout où les appellent leurs fonctions sociales.

Voici les noms de ces associations :

1° *The Church of England Zenana Mission Society, Salisbury Square.*

2° *The Society for promoting Christian Knowledge, Northumberland avenue W. C.*

3° *The Church Missionary Society, Salisbury Square E. C.*

4° *The Zenana Bible medical Mission, Adelphy-Terrace W. C.*

A l'école de *Gray's inn Road*, le nombre des étudiantes a été de 195, pendant l'année 1898-1899.

Quoiqu'il ne puisse y avoir aucune comparaison possible avec l'Amérique, *The English Women's year Book*, publié à Londres en 1898 (1), indique que la progression a été toujours s'accentuant !

(1) Bibliothèque de Mme Vincent.

On peut constater, en effet, qu'en ces dix dernières années, les femmes médecins sont devenues très nombreuses en Angleterre. On en compte aujourd'hui partout dans chaque grande ville, au pays de Galles, en Ecosse, en Irlande et aux Indes.

On en trouve dans les cinq parties du monde, jusqu'aux confins les plus reculés : en Chine, en Amérique, en Egypte, au Canada, en Afrique, à l'Ile Formose, à Montréal, en Allemagne, en Californie, au Maroc, en Perse, etc., etc.

En outre des deux grandes Universités de Londres et de Durham, elles peuvent recevoir l'enseignement, pour certains degrés, dans les cinq autres collèges ou institutions suivantes qui ne délivrent pas le diplôme de Docteur, savoir :

1° *The Royal University of Ireland.*
2° *The Conjoint Colleges of Scotland.*
3° *The Conjoint Colleges of Ireland.*
4° *The Society of Apothecaries, London.*
5° *The Scotch Universities.*

Les études faites dans ces institutions, préparent à des degrés différents. A l'*University of Durham*, on délivre aussi quatre bourses de 25 livres par an, pendant quatre ans ; l'instruction y est donnée par des professeurs des deux sexes.

En Ecosse, il y a quatre Universités dont deux pour femmes seulement, ce sont celles d'Edimbourg et Glascow ; les deux autres, celles de Saint-Andrews et d'Aberdeen, sont affectées aux étudiants hommes et femmes. A St-Andrews, il est délivré un grand nombre de bourses.

A Dundee, les écoles sont mixtes. La durée des études y est fixée à deux années seulement, le surplus de l'instruction se termine ailleurs.

L'Université d'Edimbourg ne délivre les diplômes que depuis une année.

Le Dr Mary Geddes a été la première femme qui y ait reçu le titre de « *Medical Doctor* » en juillet 1898.

On compte cinq collèges en Irlande, avec deux écoles de dissection séparées à

l'usage des femmes. A Dublin, les écoles sont communes aux deux sexes. Les femmes sont admises comme internes et ont le choix parmi les 12 hôpitaux suivants :

1° *Richemond witwort and Harwich* (Gouvernement Hospitals).
2° *Meath Hospital.*
3° *Sir Patrick im's Hospitals.*
4° *City of Dublin Hospital.*
5° *Mater Misericordiæ Hospital.*
6° *Adelaïde Hospital.*
7° *Steeven's Hospital.*
8° *Rosunda Lying-in Hospital.*
9° *Coombe Lying-in Hospital.*
10° *National Lying-in Hospital.*
11° *National Eye and Ear Infirmary.*
12° *St-Marck's Ophtalmic Hospital.*

Les écoles qui reçoivent le plus d'élèves sont celles de Belfort, de Corck et de Galway. Ces écoles étant subventionnées par le gouvernement, le prix des études y est naturellement moins élevé qu'ailleurs.

Depuis 1882, jusqu'à 1898, 7 femmes Docteurs ont obtenu la médaille d'or des différentes Universités ce sont : Miss Prideaux pour l'anatomie, en 1881 ; Docteur Scharlieb, pour l'obstétrique en 1882 ; Miss Piercy, pour l'anatomie en 1890 ; Miss Pace pour l'obstétrique, en 1891 ; Miss Hatch pour l'obstétrique en 1892 ; Miss Aldrich-Blaque, pour la médecine, en novembre 1892, et le D[r] Mary Geddes (Mistress Watson), pour la médecine en 1898.

Voici, d'autre part, les noms des dernières femmes qui ont obtenu le diplôme de Docteur en Angleterre pendant la session 1898-1899, savoir : Miss Bone (Elisabeth Honor) Miss Breeze (Gabrielle Buth Slater) ; Miss Castledine (H. Minie) ; Miss Cousin (Mabel Elisa) ; Miss Forster (Lucinda Catherine) ; Miss Roberts (Adeline Mary).

La carrière médicale offre à la femme anglaise des débouchés très variés : de nombreux collèges, institutions, ainsi que divers établissements, associations, admi-

nistrations, postes, assurances sur la vie, etc., etc., les emploient comme inspectrices ou pour les examens médicaux, tels :

The London school Medicine for Women, dans laquelle elles ont les attributions suivantes :

Doyenne : Mrs Garret Anderson.

Sous-doyenne et conférencière : Miss Cook.

Secrétaire : Miss Donie.

Conférencières : Mrs Charlieb et Mrs M. Call, Miss Dawson.

Examinatrice : Miss Royd.

Professeurs : Miss Helen Weeb, Miss Appel et Miss Stoney.

A Clapham School of Midwifery.

Directrice : Miss Call.

Conférencières : Miss Keith et Miss Appel.

A Extra-muros School, Edimburg.

Conférencière pour sages-femmes : Dr Sophie Jex Blake.

A St-Andrews University :

Conférencière et professeur de physiologie : Dr Miss S. N. Umpherston.

A Quen's Lecturer on Gynæcology to National Association Nurses :

Mrs Scharlieb.

A Women's departement Bathersea Polytechnic.

Conférencière : Mrs Heith.

A Board of the London County Council.

Conférencière, médecin et examinatrice d'éducation technique : Miss K. M. Hunter.

A Boarded-out Children et a Church of England Society for Waifs and Strays.

Inspectrices : Miss Rose Turner, Dr Barnado's, Mrs Walher, et Miss Wilmott Evans.

A Babies Castle, Hawkhurst.

Résidente, médecin d'office : Miss Magne.

For defective Children Under London School Board.

Médecin examinatrice : Mrs Berry.

Under Nottingham School Board.

Médecins examinatrices : Miss Sarah Gray et Miss Henwood.

A Edimbourg School Board.

Médecin d'office : Miss Urquhart.

A general Post office, London.

Examinatrices en chef des femmes : Miss Madgsbon et Miss Shove.

A Post office, Liverpool.

Examinatrice des femmes : Miss Cradock.

A Post office Manchester.

Examinatrice des femmes : Miss Anna Dahms.

A London County Council—Under Infant Life Protection act.

Inspectrice : Miss Jacobi.

Bactériologist to Derby Town Council.

Miss Helen Greene.

Colonial Mutual Life Assurance Society Newcastle.

Références médicales : Miss Ethel Bentham et Miss Ethel, N. Williams.

Colonial Mutual Life Assurance Society, Aberdeen.

Médecin d'office : Miss E. L. Ewan.

Industrial Bank of Hope Friendly Society Richmond.

Médecin d'office : Miss Grant.

Association of Registered Medical Women (188, Marylebone Road. N. W.)

Présidente et secrétaire : Miss Julia Cock et Miss Grosfield.

North India School of medicine for Women, Ludianha.

Directrice : Dr Edith Brown.

Conférencières : Dr E.-A. Dodson, Miss E.-C. Knicht et Miss A. Thormett.

Lahore medical School faby Aitchinson Hospital.

Conférencière : Miss Beilby.

Ceylan Médical College.

Conférencière pour la section des femmes : Miss L.-D. Leslie.

Certains hôpitaux comptent des femmes dans leurs comités de direction et d'administration, tels : *The Royal Infirmary,*

d'Edimbourg, *The Royal Free Hospital*, à Londres et *The Royal Portsmouth*, *Porsea.*

De plus, elles sont admises à exercer la médecine dans 67 hôpitaux, asiles, institutions et maisons de convalescence situés en Grande-Bretagne et répartis ainsi : 20 à Londres, 38 situés dans le pays de Galles, l'Ecosse et l'Irlande, 9 à Manchester.

D'autre part, le nombre connu des femmes qui pratiquent l'exercice de la médecine dans tout le Royaume-Uni, s'élève aujourd'hui à 396. Ainsi qu'il a été dit plus haut, ces femmes sont réparties dans la plupart des pays connus du monde civilisé. On les classe ainsi :

Londres et sa banlieue	85			
Pays de Galles :	44	réparties	dans	31 villes.
Irlande :	15	id.	dans	8 villes.
Ecosse :	52	id.	dans	15 villes.
Les différentes villes d'Angleterre :	43	id.	dans	23 villes.
Aux Indes :	85	id.	dans	50 villes.
En Chine :	15	id.	dans	7 villes.
A l'étranger :	28	réparties	dans	25 pays différents.
A destinations inconnues :	29	—		—

L'énumération que nous venons de faire des différents endroits où les Anglaises exercent leur science médicale, sont d'une importance capitale, étant donné leur nombre numérique relativement peu élevé, pour cette énergique entreprise de déplacements aussi lointains qu'ils sont vastes et variés.

Nous ajouterons que leurs mérites et leur activité patriotique, si universellement répandus, ne sont pas moins appréciés de leurs collègues masculins.

Elles sont admises dans un grand nombre de sociétés savantes et à Londres, l'Association médicale britannique les reçoit comme membres, aux mêmes titres que les hommes.



LONDRES ET SES ENVIRONS

Londres et sa banlieue comptent 85 femmes médecins. Voici leurs noms :

Miss Elizabeth Garett Andersonn — Miss Louisa Garett Andersonn — Miss Louise Appel — Miss Louisa Atkins — Mrs Berry — Miss Frances Dickinson — Miss Agnès F. Blackadder — Miss Louise Aldrich Blake — Miss Rowlby — Miss Florence Boyd — Miss Julia Brinck — Miss Ina Cadell — Miss Eveline Cargill — Miss Maud Chadburn — Miss Julia Cock — Miss Jessie Crosfield — Miss Charlotte Ellaby — Mrs Flemming — Miss Emily

Wood — Miss Mary L. Gordon — Miss Harrisson — Miss Caroline Heith — Miss Gertrude Heith — Miss Octavia Lewin — Miss Isabella Macdonald — Miss Mary Scharlieb — Miss Margaret Sharpe — Miss Anny Sheppard—Miss May Thorme — Miss Helen Webb — Miss Clarinda Boddy — Miss Mary E. Dowson — Miss Clara Fitter — Miss Mary Handson — Miss Hate Marion Hlunter — Miss Gerda B. Jacobi — Miss Béatrice Knowles — Miss Le Pelley — Miss Annie Call — Miss Julia Mitchell — Miss Mary A. Smith — Miss Caroline Sturge — Miss Annie C. Suterland — Miss Frances Turle — Evans Mrs Wert — Miss Katherine Mitchell — Miss Lucie Whitby — Mrs Alice Drysdale Vickery — Miss Mary Graham — Miss Lucy Harris — Mrs Hawkes — Miss Mary Coghill — Miss Elizabeth Henderson — Miss Urania Latham — Miss Harriet Maitland — Miss Agatha Porter — Miss Mary F. Sinclair — Miss Ethel Vaugham — Miss Mary Wilson — Mrs J. Coutths —

Miss Gallethy — Miss Alice Johnson — Miss Margaret Pearse — Miss Minnie L. Madgshon — Miss Martin — Miss Ethilda Budget Meakin — Miss Winifried Patch — Miss Edith Shove; Mrs Bird — Miss Andrew — Mrs Wilks — Miss Elizabeth Bennets — Miss Frances Harris — Miss Constance Long — Mrs Rushbrook — Miss Douglas — Miss Florence Stoney — Mrs Wilson — Miss Sarah Kaye — Miss Mary Asworth — Miss Ada Bowne — Miss Dobbie — Miss Mary Doucie — Miss Laura Forster — Miss Elizabeth Jane Moffet — Mrs Nash — Miss Lilias Goodmann — Mrs Seymour — Miss Edith E. Ward — Miss E. Vernon — Miss Mary Weir — Mrs Evans Aun Wilmott — Miss Piercy — Miss Lydia Leney — Miss Madge Spiers Maclean — Miss Jane Walker.



NOMS DES VILLES

où les

Femmes Docteurs exercent la Médecine

ANGLETERRE et PAYS de GALLES :

44 femmes.

1 à **Aldershot** .	— Mrs Barker (Annie Reay).
1 à **Asswel** . .	— Mrs Edith Johnson (Herts) Miss Joël
1 à **Aylesbury** .	— Miss Herwood, Janet J.
1 à **Beckenham** .	— Miss Ellen Berthon.
2 à **Birmingham**.	— Miss Annie Clarcke.
—	— Miss Mary-D. Sturge.
1 à **Bradford** .	— Miss Charlotte-B. Hodgins.
1 à **Brentwood** .	— Miss Adèle de Steiger.

3 à **Brighton** .	— Mrs Bird.
—	— Miss Helen Boyle.
—	— Miss Jones L. Mabel.
3 à **Bristol** . .	— Mrs Elisa Walker Dumbar.
—	— Miss Emily Eberle.
—	— Miss Ann Harding.
1 à **Cardiff** . .	— Miss Mary J. Hannan.
1 à **Castlefort** .	— Mrs Robinson, (Miss F.-A. Holt).
1 à **Chelmford** .	— Miss M. B. Ursula Chaplin.
1 à **Chetenham** .	— Miss Grace Stewart.
2 à **Chaybury** .	— Miss Emily L. Dove.
—	— Miss Orange Margaret.
1 à **Croydon** .	— Miss Ella Flint.
1 à **Derby** . .	— Miss Ellen G. Greene.
1 à **Didsbury** .	— Miss Lucy Buckley.
1 à **Downham** .	— Miss Alice Hawker.
1 à **Eecleshall** .	— Mrs Lowe (Miss Hugues).
1 à **Eltham** . .	— Miss Lilian Powell.
1 à **Flett.**	— Mrs Kayser (Miss Hitchcoch).
1 à **Gateshead** .	— Miss Bertha Webb.
1 à **Gloucester** .	— Miss Éléonor Bond.
1 à **Hastings** .	— Miss Elisabeth Blackwell.
1 à **Hawkhurst** .	— Miss Mayne.
2 à **Hul.**	— Miss Mary Murdoch.
—	— Miss Mary Sharmam.
1 à **Ilford** . .	— Miss Georgina Collier.
1 à **Ipswich** . .	— Mrs Sims Mildred (Miss Ransome).
1 à **Leicester** .	— Miss Frances Armitage.
2 à **Lincoln** . .	— Miss L. C. Commins.
—	— Miss T. Caroline Green.

5 à Liverpool .	—	Mrs Lucy Cradock.
—	—	Mrs A. Irène Coghill.
—	—	Miss Lillas Hamilton.
—	—	Miss Alice Ker.
—	—	Miss Mary B. Lee.



VILLES DIVERSES

Les 23 villes suivantes comptent 41 femmes exerçant la médecine.

7 à **Manchester**	— Miss Annie Anderson.
—	— Miss Annie H. Anderson.
—	— Mrs Bell-(Miss Margareth Smith).
—	— Miss Anna Dahms.
—	— Miss Ursula Fowler.
—	— Miss Octavie Lewin.
—	— Mrs Saul (Miss Barnett Godberg).
1 à **Meiton** . .	— Miss Edith Ellen Goodrich.
1 à **Morpeth** .	— Miss Mary Strangman.
2 à **Newcastle on-Tyne**	— Miss Ethel Bentham.
—	— Miss Ethel Wiliams.
2 à **Nottingham**	— Miss Sarah Gray.
—	— Miss Mabel Henwood.
1 à **Peppard** . .	— Miss Esther Colebrook.

1 à **Plaistow** . — Miss Gilfilan.
1 à **Plymouth** . — Miss E. Rosa Bale.
1 à **Pontefract** . — Mrs Orford (Miss Florence Sorby).
2 à **Reading**. . — Miss Florence Armitage.
— — Miss Mary Cruikshand.
2 à **Richemond** . — Miss Billet.
— — Mrs Grant (Miss Rorison).
1 à **Rowse** . . — Cl. A.
1 à **Rogrton** . — Miss Helen Swatmann.
1 à **Sandown** . — Emily Tomlinson.
5 à **Sheffield** . — Miss Elizabeth A. Backer.
— — Mrs Maclaren (Miss Agnès Anderson).
— — Miss Madge Spiers (Macleand).
— — Miss Winefred Westlke.
— — Miss Helen Wilson.
1 à **Southport** . — Miss Mary Ellen Nye.
1 à **Stockport** . — Miss Lilian May Blake.
2 à **Strond** . . — Miss Frances Hoggan.
— — Miss Margaret Marice.
3 à **Tunbridge Wills** . — Miss Adela Bosanquet.
— — Miss Elizabeth Loughud.
— — Miss Clara Wiliams.
1 à **Twichenham** — Miss Rose Turner.
1 à **Virginia Water** . — Miss Rosina C. Despard.
2 à **Watford**. . — Miss Arabella Kenealy.
— — Miss Rowse.
1 à **York**. . . — Miss Norah Kemp.

ÉCOSSE

Les 15 villes suivantes comptent 52 femmes médecins.

1 à Aberdeen	— Miss Ewan (E.-H.).
1 à Briage of Weir	— Miss Mackinnon (Grace).
1 à Dumfries	— Miss Cameron.
2 à Dundée	— Miss Moorhead (Alice-M.).
—	— Mrs Thomson (Emily).
21 à Edimbourg	— Miss Blackwood (G. Mabel).
—	— Miss Cadell (Grace).
—	— Miss Collett (Edit Grace).
—	— Miss Erskine (Marianne).
—	— Miss Giffen (Grace H.).
—	— Miss Gillam (B.).
—	— Miss Inglis (Elsée Maud).
—	— Miss Jex Blake (Sophia).
—	— Miss Dougall (Mary).

—	— Miss Mac Gregor (Jessie).
—	— Miss Laren (Agnès).
—	— Miss Macnaughton (Margareth).
—	— Miss Mears (W.-P.).
—	— Miss Robertson (Jean-Faaser).
—	— Miss Thomson (Lilias-Jane).
—	— Mrs Robertson (Miss Aitchison Barday).
—	— Mrs Russel (Miss Beatrice Kitchie).
—	— Miss Toad (Margareth).
—	— Miss Wentero (Isabel).
—	— Miss Urquhart (Catherine-J.).
—	— Mrs Watson (Miss Mary-Geddes).
1 à Flotta . .	— Miss Hannay (Mary Baird).
16 à Glascow .	— Miss Bennett (Daisy).
—	— Miss Bayes (Jane).
—	— Miss Comming (Alice).
—	— Miss Gardner (Mary)
—	— Miss Gildchrit (Marion).
—	— Miss Gilchrist (Joan).
—	— Mrs Gilmore-Cox (Martha).
—	— Miss Henderson (Jane).
—	— Miss Lorimer (Jamie).
—	— Miss Lyness (Dorothea).
—	— Miss Marfarlane (Minna).
—	— Miss Laren (Alice).
—	— Miss Neill (Margareth Wallace).
—	— Miss Pace (Elizabeth).
—	— Miss Bobson (Agnès).
—	— Miss Koss (Marion).

1 à Greenock .	— Miss Gilchrist (Elisabeth T.).
1 à Inverness . .	— Miss Grant (Jane).
1 à Kirkmichall	— Miss Nannetty (Mary).
1 à Mull, Isle of	— Mrs Elliot (Miss Guthrie).
2 à Orkney . .	— Craig (J. A.).
—	— Hogg (K. W.).
1 à Paisley . .	— Kay Janet.
1 à St-Andrews	— Umpherston (Alice Marion).
1 à Strathspey .	— Stanley (H.-F.)



IRLANDE

Les 8 villes suivantes comptent 15 femmes médecins.

4 à **Belfast** . .	— Bell, Elisabeth (Mrs Fischer).
—	— Fritz Simon Emily Frances.
—	— Nelle Harriette.
—	— Sinclair Frances.
2 à **Cork** . . .	— Allman Dora.
—	— Strangman L. F. S.
4 à **Dublin** . .	— Dickson E. V.
—	— Fleury Eleonora L.
—	— Maguire Katherina.
—	— Tennant Elizabeth A.
1 à **Mullingar** .	— Grogan A.
1 à **Nerry** . .	— Stewart (Martha).
1 à **Omargh** . .	— Mrs Croshery (Miss Wallace).
1 à **Taudragée** .	— Whito (Sara E.).
1 à **Waterford** .	— Straugmann M. S.

FEMMES DOCTEURS ANGLAISES

exerçant la Médecine à l'Étranger.

On en compte 27 pour les 24 villes suivantes :

1 à Artigua . . — Greene Effield Lucy.
2 à Boston . . — Mrs Porter Margareth Dewar.
— — Miss Taylor, Stella Mary.
1 à Brisbane . — Cooper Lilian V.
1 au Caire (Egypte) . — Trevithick, Henriette, K.
1 au Canada . — Dougall Susan, Grace.
1 à Cannes (France) . — Marshall Mary.
1 aux colonies du Cap — Mrs Grunpelt Sophia Thanney.
2 à Capetown (Afrique). — Waterston Jane.
— . — Pellat Edith.

2 à **Ceylan** . . — Curt Isabel.
— — Leslie (Lucile Doxat).
1 à **Formose** . — Mrs Ferguson (Christie).
1 à **la Jamaïque**. — Ogilve (Nethie).
1 à **Jilore (Afrique)** . — Mrs Hopper Elizabeth Wells.
1 à **Julfa (Perse)** — Stuart Emeline.
1 à **Montréal (Canada)**. — Mitchell Elizabeth.
1 à **Munich (Allemagne)** — Lehmann Hope.
1 à **Natal** . . — Jenkins (Lilian).
1 à **Newcastle** . — Harris, Mary H.
1 à **Ontario** . . — Craine Agnès Douglas.
1 à **Paris** . . — Mrs Laren (Agnès).
1 à **Perth (Australie)** . — Mrs Jull (Roberta Stewart).
1 à **Tanger (Maroc)** . — Breeze (Gabrielle).
1 à **Toronto (Canada)**. — Stone (Emma) C.
1 à **Virginia** . . — Landan (Regina).
1 à **Washington** — Wilson (Anne-Augusta).



HÔPITAUX, ASILES, INSTITUTIONS

et Maisons de Convalescence

DANS LESQUELS

les Femmes Docteurs sont pourvues d'emplois médicaux

1. Birkenhead Lying-in-Hospital.
2. Birmingham and Midland Hospital for Women for Children.
3. Bradford Union.
4. Bridge of Wer Consumption Hospital.
5. Bristol Private Hospital for Women and Children.

6. Read Dispensary for Women and Children.
7. Brentwood Asylum.
8. Claybury Asylum.
9. Cork District Asylum.
10. Derby Provident Dispensary.

DUBLIN

11. Richmond.
12. Whitworth.
13. Hardwicke Hospitals.
14. Combe Lying-in-Hospital.
15. Richmond District Asylum Grange-garnon.

DUNFRIES.

16. Crickton Asylum.

DUNDEE.

17. Maxwelltown Dispensary for Women and Children.

ÉDIMBOURG.

18. Hospital for Women and Children
19. Royal Hospital for sick Children.
20. St. Ann's Dispensary.
21. Vood burn, Nursing home.
22. Canon gate, Eye Dispensary.
23 Flotta Medical Association Orkney.
24. Gateshead Union.

GLASGOW.

25. Hospital for sick Children.
26. Samaritan Hospital.
27. Medical Mission Dispensary.
28. Wynd Mission Dispensary.
29. Victoria Hospital.
30. Bellahonston Dispensary.
31. Glasgow lock Hospital.
32. Holloway Sanatorium, Virginia Watter.
33. Hull Victoria Hospital for Children.
34. Leith Free Consulting Rooms for Women and Children.

LINCOLN.

35. Conty Asylum Bracebridge.
36. Lawen lunatic Hospital Lincoln.

LIVERPOOL.

37. Samaritan Hospital for Women.
38. Victoria Women's Hospital dispensary.

LONDRES.

1. *Alexandra Hospital for Children with hip disease* Mrs Bery.
2. *Battersea District Maternity* Miss Dobbie, Dr Annie, M. Cale.
3. *Provident Dispensary*, Miss Graham.
4. *Belgrane Hospital for Children*, Miss Le Pelley.
5. *Camberwell Infirmary*, Miss Vaughan — Miss Meakin.

6. *Canning Town Medical Mission Hospital*, Dr Margaret Pearse.
7. *Chelsea Hospital for Women*, Mrs Keith.
8. *Church Army Dispensary*, Miss Keith.
9. *Chapham Maternity Hospital*, Miss Annie, M. Catt — Miss Mary, A. Smith — Miss Turle Evans — Miss Knowles — Miss Lenton.
10. *Evelina Hospital for Children :* Miss Sutherland.
11. *Ophtalmic Institute*, Miss Whity.
12. *The New Hospital for Women*, Dr Julia Cock — Dr Jesse Walker — Dr Mary Scharlieb — Dr Florence Boyd — Dr Isabella Macdonald — Dr Aldrich Blacke — Dr Hillorn Weeb — Dr Maud Chadburn — Dr Dorothea Caine — Dr Elisabeth Wilks — Dr Charlotte Ellaby — Dr Amy Scheppard — Dr Frances Harris — Dr Emily Flemming.

Résident : Miss L. Garrett Ander-

son, Miss Vernon, Mrs Heitch, Docteur Frances Berry, Miss Browne.

13. *Paddington Green Hospital for sik Chidren Miss Sharman.*

14. *Park fever Hospital,* Miss N. T. Sinclair.

15. *Claistow Maternity Charity,* Miss Gilfilan.

16. *Botterhith Cottage Hospital,* Miss Mary Wilson.

17. *Royal Tree Hospital,* Miss Appel; Miss Aldriche Blacke — Miss Fitter — Miss Caine — Miss Chadburn — Miss Russel — Miss Sharman — Miss Sutherland — Miss Fitter — Miss Weeb.

18. *Royal Hospital for Women and Children,* Mrs Haudkes.

19. *St. Jones Hospital for Diseases of the Skin.*

20. *St-Stephen's Provincial Dispensary, Haggerston.*

MANCHESTER.

1. *Chimical Hospital for Women and Children.*
2. *Chorlton Union Infirmary.*
3. *Ancouts Dispensary.*
4. *Meston Asylum.*
5. *Morpeth, Northumberland, Country Asylum.*
6. *Mulligar District Asylum.*
7. *Nothingham and Notts Convalescents Home.*
8. *Sheffield Children's Hospital.*
9. *York Actreat.*



FEMMES DOCTEURS ANGLAISES

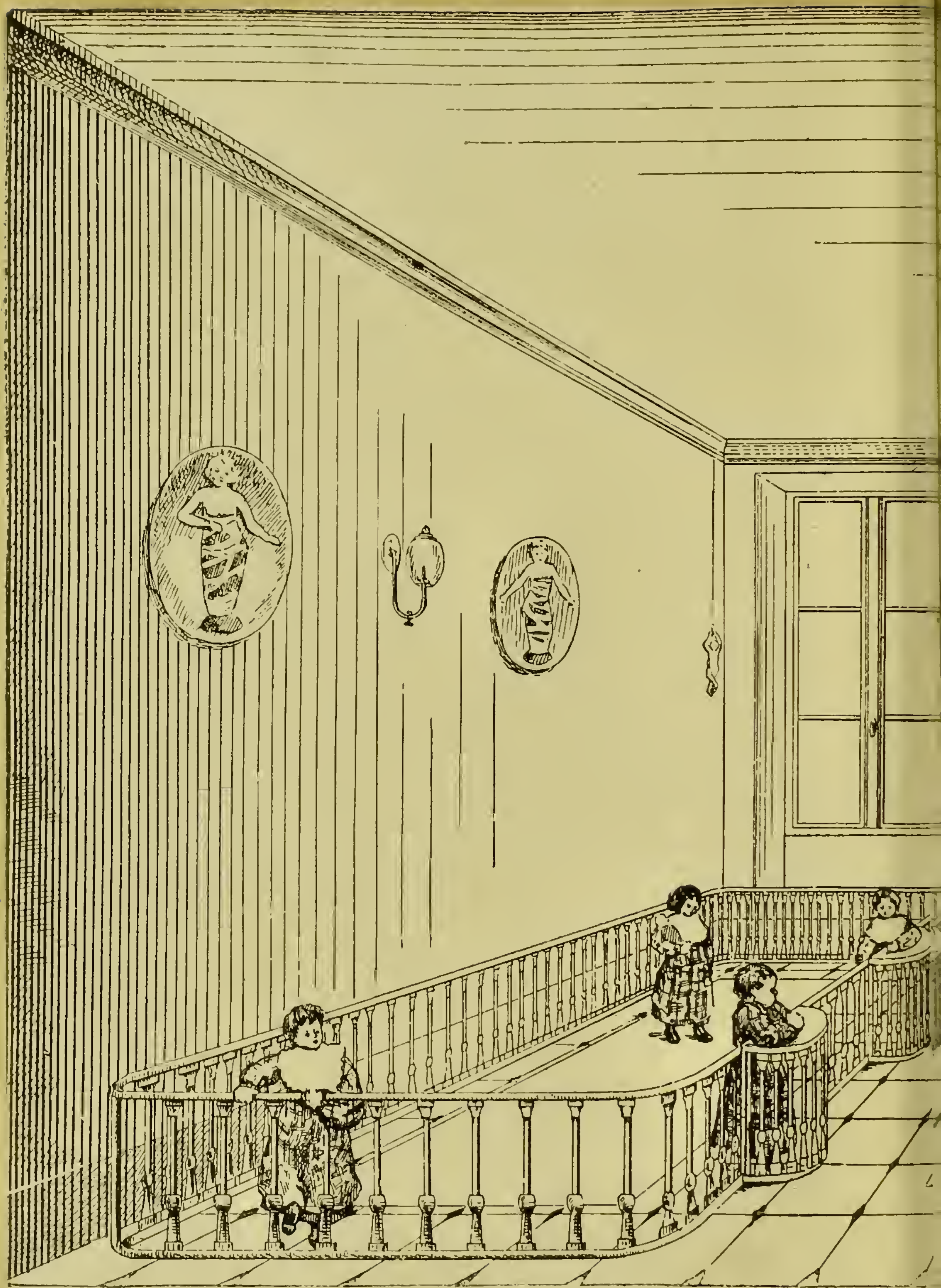
sans emplois connus.

Parmi les femmes docteurs en médecine d'Angleterre connues, toutes ne sont pas classées. *The English Women's year book,* si bien renseigné en cette matière, donne les vingt-neuf noms qui vont suivre :

Miss Abbot (Maud) — Miss Bord (Harriet) — Amelia Scott — Miss Blong (L.) — Miss Cama Freamy Kursedjee — Mrs Colman (Miss Dorothea Caine) — Miss Crowhther — Miss Fraser (Christine) — Miss Cunin (Joséphine) — Miss Hudson

(Elizabeth) — Miss Hudson (E.-M.-B.) — Miss Hull (Charlotte E.) — Miss Joyce (Margaret) — Mrs Call (Eva) — Miss Milroy (Annie Louise) — Miss M. Fee (Anna)— Miss M. Gregor (Béatrice-Anne) — Mrs M. Pharl (Jane) — Miss Wells — Miss Paton — Miss Pererra — Miss Pearson (Mary) — Miss Paulter (Mabel) — Miss Prowse (Jean Effie) — Mrs Vuld — Mrs Slater — Miss Emma Littlewoot — Mrs Smith (Miss Herter Russel) — Miss Smith (Lucy Eleonor) — Miss Worner (Eleanor S.) — Mrs Williams-Hamilton — Miss Cornfret — Mrs Wrighl (Cathleen) — Miss Graham.





Vue d'une Salle de récréation de la Cr

Les enfants sont habillés de vêtements roses ou bleus, dont
laquée blanche avec un sol dallé pour f



idée par Mme le docteur Madeleine Brès.

vêt en entrant. Les murs et les plafonds sont peints en peinture
lavage. Partout de l'air et de la lumière.



INDES



L'étude de la médecine a pris une grande extension aux Indes depuis le séjour qu'y fit Lady Dufferin.

Les collèges médicaux du Bengale, de Madras, de Lahore, de Bombay, de Ludhiana et de Mysore, contiennent plusieurs centaines d'étudiantes tant indigènes qu'anglaises, ainsi que d'autres nationalités.

Les femmes docteurs qui, chaque année, obtiennent leurs diplômes dans ces Universités, se répandent de plus en plus dans les populations et y apportent les bienfaits de leur science.

En 1869, une femme médecin s'établit pour la première fois aux Indes. Son nom est : Clara Swerin.

Sept ans après, en 1886, *The Cama Hospital* fut ouvert sous la direction de Miss Pechey Phinson, qui avait obtenu son diplôme à Berne.

Puis, furent successivement fondés des collèges médicaux dans les différentes villes citées plus haut, aux frais de quelques princes indiens et par *The National Association for Supplying Female medical aid to the Women of India,* ce qui veut dire : Association nationale pour fournir des femmes médecins et secours médicaux aux femmes de l'Inde.

Cette association fut fondée à l'instigation et sous le haut patronage de Lady Dufferin, alors qu'elle était vice-reine.

Le siège social de l'association est à Londres, *14, Road Nord place, Hyde Park,* et a pour secrétaire : Miss Edith Heatherbigg.

Depuis cette époque, les études médicales

des femmes ont pris une assez grande extension, car on en comptait : 110 inscrites en 1886 ; 163 en 1889 et 225 en 1896 de nationalités diverses, ainsi réparties : 21 Européennes, 2 Juives, 9 Musulmanes, 57 chrétiennes, toutes Indiennes ; puis, 62 Eurasiennes issues de mariages mixtes, les 104 autres étaient des Bengalis, des Hindoues, des Karans, des Barnèses ou Parsies.

La durée des études est de 5 ans, une année de plus qu'en Angleterre.

Freamy Cama est la première femme indienne qui fut reçue docteur en 1892, par l'Université de Bombay.

Il y avait aux Indes, en 1888, trente hôpitaux dont le personnel était exclusivement féminin. En 1896, il y en avait 133, avec 1,800 femmes des Facultés européennes et asiatiques ; 56 femmes des écoles de l'Inde, dites docteurs de deuxième grade, et 52 de troisième grade, en majorité Indiennes.

On avait traité 280,000 malades en 1889 ; on en a soigné 1,054,387 en 1896.

Sur le nombre d'hôpitaux ou de dispensaires que nous venons d'indiquer, 94 ont été établis par la fondation Dufferin ; ils sont disséminés un peu partout, dans les centres éloignés, à Lazare-Agra, Cuttanek, Lucknow, Allahabab, Rangoon, Aldenabab, Nagpour et Bénarès ; de plus, il sont desservis par des femmes docteurs des différents degrés.

Il y en a 33 qui sont docteurs de premier grade avec diplômes européens ou américains ; puis, 70 femmes médecins de 2e grade, avec qualification des collèges médicaux de l'Inde ; plus 117 assistantes, internes et praticiennes de 3e grade, de nationalités diverses y compris l'Angleterre.

Les frais sont couverts par l'association Dufferin. Quant aux femmes docteurs, ou autres, employées dans ces établissements elles sont payées par cette association

Les salaires varient, ils peuvent s'élever jusqu'à 300 livres par an (7,600 fr.).

Actuellement, toutes les places sont pri-

ses au fur et à mesure des besoins nouveaux par les postulantes locales qui se suffisent à elles-mêmes.

Les Écoles de médecine de l'association Dufferin donnent :

1° *L'instruction médicale pour l'enseignement et l'entraînement des femmes comme médecins, internes, sages-femmes, nourrices, etc.*

2° *Des secours médicaux à l'aide de dispensaires et d'hôpitaux de campagne pour le traitement des femmes et des enfants.*

3° *Elles fournissent des femmes médecins, des nourrices et des sages-femmes pour les maisons privées de l'Inde.*

Les femmes qui s'engagent au service de cette association ne peuvent y rester moins de cinq années.

Parmi les nombreuses écoles de l'Inde, celle de Bombay, au début, ne fut d'abord suivie que par les femmes des castes inférieures ; mais, une jeune Brahmine,

Amandibaï Garsée, après avoir d'abord étudié à cette école, se rendit à l'Université de New-York, où elle obtint son diplôme de docteur en 1887.

Elle est la première femme à qui fut confiée la direction de l'*Albert Hospital.*

Le docteur Hoyt a fait construire, tout récemment, à Ihansi, un hôpital en mémoire de Mme Akermann-Hoyt, sa femme décédée.

Cet hôpital sera dirigé par Mme Alice L. Ernst, docteur en médecine, assistée de quelques autres.

D'autre part, on a annoncé qu'une nouvelle école pour les femmes indiennes qui se destinent à la médecine, va s'ouvrir incessamment à Lucknow, sous la direction d'une dame anglaise.

Les pratiquantes sont nombreuses puisqu'il y a 85 femmes médecins dans les 50 villes qui seront énumérées ci-après.

Nous terminerons en disant que les femmes médecins qui pratiquent dans

l'Inde sont rétribuées de différentes façons savoir :

1° *Le gouvernement* ;
2° *Les fonds des comités locaux* ;
3° *La fondation Dufferin* ;
4° *Les différentes Sociétés de missionnaires*.



VILLES INDIENNES

où les

Femmes docteurs exercent la Médecine

On compte 85 femmes docteurs exerçant la médecine dans les 50 villes suivantes :

2 à **Agra** . . . — Mrs Haythornwaith (Miss Izset Ida Mead).
— Miss Yerbury.
2 à **Ajmer** . . — Miss Susan Campbel.
— Miss Winifred Pierce.
1 à **Allahabad** . — Mrs Kosain.
2 à **Alvaria** . . — Miss Florence, K. Dissent.
— Miss Helen Lander.
1 à **Amraoti** . . — Miss Lilian Trevoly.
1 à **Amritsar** . — Miss Maria Sharp.

1 à **Assam** . . — Mrs Henry (Mrs Greaves).
3 à **Bengalore** . — Miss Marie K. S. Kölst.
— Miss Anny G. Sillingston.
— Miss Mary Longmire.
1 à **Benarès** . . — Miss Mary E. Pailthorpe.
1 à **Berhampur** . — Mrs Joyce. Miss Edith L. Nicholas).
1 à **Bettiah** . . — Miss Jane Marsh.
1 à **Bhiwanie** . — Miss Ellen M. Farrer.
1 à **Bhopal** . . — Miss Mary Barnard.
1 à **Bollophpur** . — Miss Valeska Van Himpe.
10 à **Bombay** . — Miss Annette, M. Benson.
— Miss Gertrude Bradley.
— Miss Annie Louisa Brennan.
— Miss Alice Mary Corthorn.
— Mrs Phipson (Miss Edith Pechey).
— Miss Rukhmabaï.
— Mrs Symons (Miss Leonie Van Overberke).
— Miss Manak Turkhud.
— Miss Marbai Ardesir Vakil.
— Miss Alice Van Ingen.
4 à **Calcutta** . . — Miss Anna M. Bäumler.
— Miss Kadambini Ganguli.
— Miss Margaret Christie.
— Miss Anna L. Church.
2 à **Delhi** . . . — Miss Muller.
— Miss Mildred Stanley.
1 à **Dera Ismail Khan** . — Miss E. Grace Adams.
1 à **Gaya** . . . — Miss L. Mackenzie.
1 à **Gugerat** . . — Miss Eleonor Montgomery.

1 à **Gujerat (Punjab)** . — Miss Annie C. Smith.
1 à **Hyderabad (Decan).** — Miss Edith Boardman.
— Miss Nelly Evans.
1 à **Hyderabad (Sind)** . — Miss Jean. G. R. Duggan.
1 à **Jodhpore** . — Miss Charlotte Adams.
1 à **Karachi** . . — Miss Catherine Arnolt.
1 à **Lahore** . . — Miss Elizabeth Beilby.
2 à **Lucknow** . — Miss Jane Haskew.
— Miss Lilian Sykes.
4 à **Ludhiana** . — Miss Edith Brown.
— Miss E. H. Doodson.
— Miss Edith C. Knight.
— Miss A. M. Thornett.
6 à **Madras** . . — Miss Ida Bowie.
— Mrs Campbell (Miss Longbottem).
— Miss Catherine Kowle.
— Miss A. M. Phail.
— Miss Annie Catherine Wells.
— Miss Florence Wells.
1 à **Mysore** . . — Miss Rose Govindurajulu.
3 à **Nagpur** . . — Miss Agnès E. Henderson.
— Miss Margaret Brodie.
— Miss Louise Blanch Smith.
2 à **Nuddea** . . — Mrs Neill, (Miss Monro).
— Miss Mary K. Simson.
1 à **Adeypcr** . . — Miss Mildred Graham.
1 à **Palwal** . . — Miss Flora Butcher.
1 à **Patiala** . . — Miss J. Wynne.
3 à **Patma** . . — Miss Annie F. N. Cornall.

—	Miss Jess. B. Ferguson.
—	Miss Janet Gray.
1 à Peshawur . —	Miss Eleanor L. Mitcheson.
3 à Poona . . —	Miss Laetitia Bernard.
—	Miss Mary Crauwley.
—	Miss Mary Jane Dodds.
1 à Quetta . . —	Miss Charlotte Wheeler.
1 à Rajkot . . —	Miss Katherine M. Wickham.
2 à Rajputana . —	Miss Garvie.
—	Miss Jessie Smith.
1 à Rangoon. . —	Mrs Graeme Battem (Miss J. F. A. Wallace).
2 à Shikarpur . —	Miss Louisa C. Nash.
2 à Sialkot .. . —	Miss Rachel E. W. Mackensie.
—	Mrs Tailor Miss K. F. Bacley).
1 à Simla. . . . —	Miss Edith Huntley.
1 à Sirmoorstate —	Miss Ida Balfour.
1 à Srinagar. . —	Miss Charlotte S. Vines.
1 à Tarn-Tarn . —	Miss Pratt J. M.
1 à Tonk. . . —	Miss Amelia Norah De Souza.
1 à Travancore . —	Miss Lily M. Yardley.
1 à Tarn-Tarn. —	Miss Wines, Charlotte. S.



TURQUIE. — ÉGYPTE

Ainsi que les jours, les pays se suivent et ne se ressemblent pas.

Si l'Inde a de nombreuses femmes Docteurs en médecine, il n'en va pas de même en Turquie.

Le sultan Abdul-Amid a promulgué un Iradé, en 1894, afin d'autoriser les femmes à exercer la médecine en Turquie. Quelques Anglaises ont eu connaissance de la permission, et l'une d'elles en a profité aussitôt pour s'établir à Constantinople. Il y a également d'autres femmes, de nationalités diverses, principalement des Russes ; toutes sont recherchées dans les *Harems*.

La première femme médecin musulmane, Mme Bibi-Razeïa Koutlouiarova-Salaimanova, s'est installée à Tachkend, après avoir fait ses études à St-Pétersbourg.

En 1898, par une nouvelle décision, le conseil d'Etat a décidé de ne plus accorder l'autorisation aux femmes.

Cela n'empêche point les femmes intelligentes de chercher à s'instruire à l'étranger. On sait que les diverses Facultés de médecine en France comptent des Turques et de nombreuses Bulgares parmi leurs étudiantes ; il y en a même, parmi ces dernières, qui ont eu leurs diplômes de docteurs.

Les autres Universités, surtout celles de Suisse et d'Amérique, en comptent aussi un certain nombre.

Pour exercer la médecine en Turquie, il n'est pas nécessaire de posséder un diplôme national, comme cela a lieu dans certains autres pays.

Après avoir fait ses études n'importe où, il suffit de présenter le diplôme obtenu,

puis on passe à *l'Ecole Impériale* de médecine un court examen, comme simple formalité.

Dernièrement, une négresse turque : Emma Wathefild, a passé brillamment ses examens pour le doctorat devant le *Medical Board* de la Louisiane.

Une femme exerce la médecine au Caire, en Egypte, c'est Mrs Henritta K. Trevithick, qui a reçu son diplôme de docteur à l'Université de Bruxelles, en 1895, sous son nom de jeune fille : Miss Cornford.

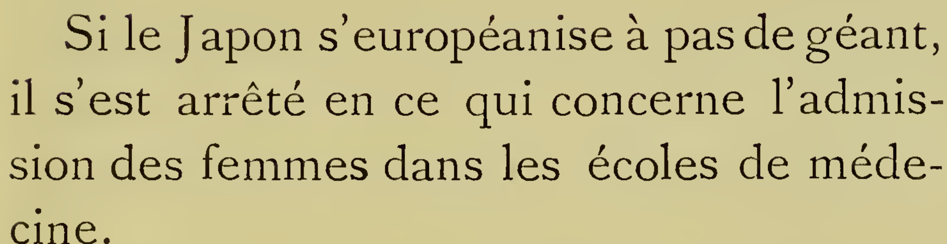
Mlle Angélique Panagliotatou a été nommée médecin par la municipalité d'Alexandrie.

Elle occupe ce poste depuis quatre ans à la suite d'un concours entre quinze autres doctoresses, dont huit Anglaises.

Elle est d'origine grecque et a une sœur reçue également docteur en médecine.



JAPON. — CANADA



Si le Japon s'européanise à pas de géant, il s'est arrêté en ce qui concerne l'admission des femmes dans les écoles de médecine.

Néanmoins, il y a quelques femmes docteurs, gradées ou missionnaires, ainsi que de nombreuses sages-femmes qui pratiquent un peu partout. On en compte de deux à trois cents.

La doctoresse Supana est établie à Tokio au Japon où elle pratique avec succès la médecine.

On connaît un certain nombre de Japonaises qui étudient les sciences médicales, principalement dans les Universités d'Amérique.

M. le docteur Okada, professeur adjoint à l'Université de Tokio, a publié dans la *Revue de médecine légale et d'hygiène publique* de cette ville, un article sur : *La science médicale japonaise et les conditions sociales des médecins japonais*, duquel nous extrayons les renseignements suivants : « Dans toute grande ville on trouve un certain nombre de femmes médecins s'occupant de pédiaterie, d'accouchement, de gynécologie et de médecine interne. »

« Quelques-unes d'entre elles, à Tokio, ont une très grande pratique et sont très aimées. »

Il y a peu de femmes chirurgiennes.

« Le gouvernement lui-même n'encourage pas les femmes médecins et le ministre des cultes ne leur permet pas l'accès de l'Université et des écoles de médecine. »

« Elles en sont réduites aux écoles privées mais, néanmoins, doivent passer les examens prescrits par l'Etat. »

« La proportion des étudiants et étudiantes fréquentant ces écoles privées est indiquée dans le tableau suivant :

Fin de 1895.

Ecoles privées.	Etudiants.	Etudiantes.
7 à Tokio	1237	21
2 à Aichi	49	5

A la fin de 1895, ont été reçus médecins :

A Tokio	307	7
A Aichi	19	0

« Dans ces tableaux on a classé parmi les hommes, des étudiants s'occupant exclusivement de pharmacie, de sorte que la proportion est meilleure en ce qui concerne les femmes. »

« Le nombre des femmes médecins croît chaque année, malgré les entraves apportées à leurs études médicales. »

« Elles ont au Japon les mêmes droits et les mêmes devoirs que leurs confrères masculins. »

« Un certain nombre d'entre elles sont mariées à des docteurs et leur situation, *suivant nos habitudes*, dit le docteur Okada, semble être une situation de subordination. »

Ces remarques s'appliquent encore aux femmes médecins en 1900, aucun changement n'étant survenu dans leur situation depuis 1895.

M. T. Takébé, professeur extraordinaire de sociologie à l'Université de Tokio, a bien voulu nous faire connaître les noms de trois doctoresses actuellement en fonction. L'une est Mme Yahe Mamiya qui exerce à Tokio; l'autre Mme Misu Sasagawa qui exerce à Niigata; une troisième, Mme Shige Fukui, exerce à Osaka.

Les deux sœurs Augusta Stowe-Gullen et Miss Emily Howard Stowe, furent les premières qui pratiquèrent la médecine au Canada.

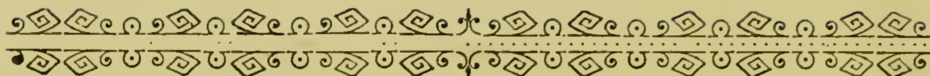
L'une d'elles obtint son diplôme en 1883, à *Victoria University*. Elle avait d'abord étudié à *Trinity College*, puis à *Toronto School of Medicine.*

Elle est médecin-professeur de *Ontario Medical college of Women*, à Toronto.

On en compte un certain nombre d'autres qui pratiquent la médecine ou étudient dans les Universités.

Il en est une qui poursuit en ce moment ses études à l'école de médecine de Paris, où elle s'est fait inscrire en 1899. C'est la première Canadienne qui ait passé à cette école.





CHINE



Les missionnaires médicales sont assez nombreuses en Chine, on en compte 15 réparties dans les sept villes suivantes :

2 à Amoy. . — Miss Edith Macgowan.
— Miss Ethel Tribe, medical missionary.

1 en Corée. . — Miss Louisa-Rosa Cooke, professeur à l'école Impériale Household.

2 à Tuh-Kien. — Miss F. Cooper.
— Mrs Mary Synge.

3 à Hankow . — Miss Agnès Cousins, medical missionary.
— Mrs Gillison (Miss Harris), medical missionary à Margaret Memorial Hospital.
— Miss Gouges (medical missionary.)

5 dans la Mandchourie. — Miss Attken (Isabella).
— Miss Mary Hiorner.
— Miss Sara Mordre.
— Miss Catherine Paton.
— Miss Esther Starmer, toutes medical missionary.
2 à Pékin. — Miss Alice Marston.
— Miss Lillie Saville.
1 à Shantung. — Mrs Watson Russel.

Outre les missionnaires, il y a aussi quelques Russes et Américaines, ainsi que des docteurs chinoises.

On sait que des praticiennes exercent dans les palais impériaux et sont au service des princesses et de l'Impératrice mère.

Il y en a aussi chez les principaux mandarins.

Li-Huang-Chang, premier ministre de Chine, vient de nommer docteur médecin de sa maison une femme indigène : Mlle Eng, fille d'un mandarin.

Mlle le docteur Eng a fait ses études dans une Université en Amérique ; puis, elle a obtenu ses degrés de docteur médecin dans *Woman's medical college*, à Philadelphie.

Elle est une convertie au christianisme ! Néanmoins, cette circonstance n'a pas empêché la distinguée docteur Eng de professer son art dans sa patrie.

Il paraît que les praticiennes anglaises déplaisent à Li-Huang-Chang, et qu'il n'est pas fâché de pouvoir s'en passer.

Il estime, dit *The Herald*, de Boston, que les lumières de la science apportées par les femmes chinoises seront un élément de progrès pour l'empire.

La doctoresse Biglet, qui s'est établie en Chine depuis un certain nombre d'années, s'est attachée spécialement à donner ses soins aux femmes.

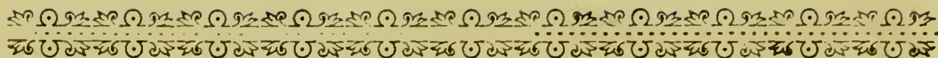
Elle a une réputation méritée qui lui vaut une nombreuse clientèle, puisque, dans le cours d'une seule année, on cite le chiffre de 20,000 malades qui se seraient adressés à elle.

A Shanghaï, le personnel médical de *Margaret Williamson Hospital* est entièrement féminin, il se compose des doctoresses : Elisabeth Reissnder ; Emma Gar-

ner ; Edith Mac-Gowan ; Sarah Kerr ; Miss Martha Berninger et de 6 infirmières chinoises.

Cet hôpital a été fondé en 1885 par une société de missionnaires de New-York. L'année dernière, 333 malades y ont été hospitalisés. Le dispensaire a été ouvert à 33,395 malades. Les soins à domicile ont été donnés à 214 personnes et il a été rédigé, en tout, 47,759 ordonnances, par le personnel médical de cet hôpital dans lequel on ne reçoit que des femmes et des enfants.





CORÉE



La Fronde nous apprend qu'une Anglaise, l'honorable Ella Scarlet, fille de Lady Abinger, vient d'arriver en Corée, où elle est appelée à remplir les fonctions de médecin impérial.

La jeune doctoresse s'est préparée à occuper ce poste très important, par des études faites à l'École de médecine coloniale de Londres.

Pour la première fois, le 14 mai dernier, une femme d'origine coréenne a obtenu en Amérique le diplôme de docteur en médecine.

La doctoresse Esther Kim-Pak, de l'Ile de Corée, figure au premier rang parmi les

graduées du collège médical de femmes de Baltimore. Elle était venue de Corée quelques années auparavant avec son mari. Tous deux avaient l'intention de faire ensemble leurs études médicales et de retourner ensuite dans leur pays d'origine afin de travailler à l'émancipation de leurs compatriotes.

M. Pak mourut avant d'avoir pu terminer les études qu'il avait entreprises. Actuellement, la doctoresse Kim-Pak a l'intention de poursuivre, seule, l'œuvre qui devait être accomplie en commun.

En témoignage de sympathie pour elle, quelques-uns des membres de la légation coréenne, à Washington, étaient venus assister à la cérémonie du 14 mai et apporter à la nouvelle doctoresse les félicitations du ministre de Corée aux Etats-Unis.





SUISSE



Comme en France, les étudiantes suisses peuvent suivre les cours des Facultés ; elles sont aussi admises dans les hôpitaux.

La Suisse a des Facultés de médecine à Genève, Bâle, Lausanne, Berne et Zurich.

Ces écoles furent ouvertes aux femmes dès l'année 1864 ; celle de Genève le fut en 1876.

Au début, elles furent surtout fréquentées par des étudiantes russes, qui venaient là prendre les leçons qu'elles ne pouvaient recevoir chez elles, puis par quelques Allemandes, Anglaises et Américaines. Peu de Suissesses, encore moins de Françaises.

Deux Russes, Mlles Souscoff et Kochevareff, furent les premières qui s'inscrivirent à Genève.

Les Anglaises comptèrent aussi parmi les étudiantes du début.

La première étudiante suisse fut Mlle Marie Vogtlin, qui, maintenant, s'appelle Mme Heim. Elle passa son doctorat en juillet 1874 à Aarau.

En décembre 1899, on comptait 65 étudiantes en médecine inscrites à Zurich et 3 autres à Bâle.

Il y a quelques femmes docteurs qui exercent la médecine en Suisse dans les principales villes. Genève en a le plus grand nombre, quelques-unes sont des spécialistes. Il y en a également à Zurich, à Berne, à Lausanne, à Lucerne, à Bâle et à Neuchâtel.

Pendant son passage à Paris, au moment de l'Exposition Universelle de 1900, l'une de ces dernières : Mlle le docteur Chempendal, de Genève, s'est signalée à l'attention publique par son dévouement en por-

tant secours et en donnant ses soins dans une pharmacie située 7, avenue Marceau, aux nombreuses personnes blessées par suite des effroyables accidents que causa un tramway, sans frein, lancé à toute vitesse en plein Paris.

Ces faits viennent d'être relatés par toute la presse, ils sont connus de chacun.

Tout récemment, le Sénat académique de Genève a reçu deux doctoresses comme enseignantes libres.

Pendant l'hiver, en 1897, Mlle Alice Rodrigues, une toute jeune fille, docteur en sciences naturelles, a donné à l'Université genevoise un cours sur « *la sensibilité des végétaux* ».

Une autre jeune doctoresse, Mlle Ida Well, fut chargée d'un cours sur « *l'histoire de la chimie.* »

Les Universités suisses sont très suivies, elle comptent passablement d'étudiantes. En 1896, huit jeunes filles ont reçu le diplôme de docteur.

Mme Louise Lenz a légué récemment toute sa fortune au canton de Berne.

Les rentes de cette succession doivent servir à constituer des bourses aux jeunes filles pauvres qui désireraient se consacrer à l'étude de la médecine ou de la chimie.





ITALIE



Une loi de 1876 a permis aux femmes d'étudier la médecine en Italie.

Il y a des Universités à Naples, Turin, Bologne, Florence, Pise, Milan.

La statistique de l'année 1895-1896, qui est *la dernière publiée complète*, et dans laquelle les étudiants sont classés par sexes, mentionnait : 18 femmes fréquentant les Facultés de médecine et 8 comme étudiantes en pharmacie.

Dans cette même année, trois d'entre elles eurent le diplôme de docteur en médecine.

Mme la doctoresse Paola Schilf, qui est professeur à l'Université de Milan, est très connue par ses nombreux travaux concernant les questions féministes; elle est un vaillant champion des ligues des femmes en faveur de la paix et du désarmement général.

Mme Catani, de la Faculté de Bologne, a été professeur interne à l'Université de Pise.

Mlle Bakounine, une Russe qui porte un nom célèbre, a été reçue Docteur par l'Université de Naples.

Rappelons aussi qu'en 1884, pendant qu'une effroyable épidémie ravageait la ville de Naples, Mme Skatcheff se rendit en cette ville pour y soigner les cholériques.

Le ministre de l'intérieur lui décerna, en récompense de son dévouement, une médaille d'argent de première classe.

Elle a publié une brochure relatant son séjour en Italie, sous le titre de : *Un mois à Naples, pendant l'épidémie cholérique.*

Il y a des femmes qui exercent la médecine dans quelques villes d'Italie, elles sont Italiennes pour la plupart.

Il paraitrait que la reine d'Italie a une femme comme médecin ordinaire.



GRÈCE

L'Université d'Athènes admet les femmes aux études médicales avec les mêmes droits que les hommes.

Une dizaine d'étudiantes y sont actuellement en cours de scolarité.

D'autre part, voici quelques noms pris parmi les femmes docteurs actuellement en exercice :

Mlle Kalopotakès ;

Mlle Anthi Vassiliadès ;

Mlle Catsigras ;

Mme Hélène Emmanuel (née Antoniadès) ;

Mlle Nauplioton ;

Mlles Panagliotatou ainsi que sa sœur Angelique Panagliotatou qui exerce en Egypte.

Mlle Kalopothakés est établie à Athènes où elle a réussi à se constituer une sérieuse clientèle. Elle habite une maison située juste en face la porte d'Adrien, dans une des plus belles situations de la ville.

Quoique Grecque, elle appartient à la religion réformée, par son père, qui est pasteur. Ce dernier s'est converti au protestantisme lors de son mariage avec une Américaine. Cela n'a aucunement nui à la continuation des relations de cette famille avec la haute société grecque dans laquelle ils sont tous très considérés. La Reine elle-même leur accorde ses sympathies.

Melle Kalopothakés a obtenu son diplôme de doctorat à Paris.

Elle a été décorée de l'ordre de la croix rouge, fondé par la Reine, en l'honneur des dames Grecques qui se sont distinguées pendantl a dernière guerre Gréco-Turque

où elle avait la direction d'un hôpital, avec, sous ses ordres : deux médecins, deux chirurgiens, des aides femmes et des infirmières; elle s'était aussi chargée de faire des leçons et des cours pour former des femmes ambulancières.

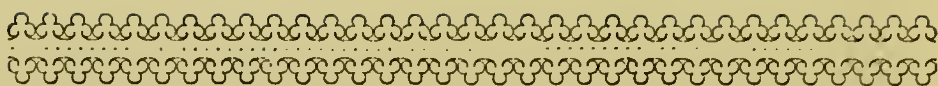
Il serait superflu de dire le dévouement de Mlle Vassiliadès ainsi que des autres femmes médecins pendant cette malheureuse guerre.

La Grèce possède trois hôpitaux fondés par des femmes.

La princesse Sophie a fondé un hôpital d'enfants.

Elle a aussi travaillé pour tous les hôpitaux pendant la guerre et elle a complètement renouvelé l'hôpital militaire.

En Grèce, les femmes médecins sont admises dans l'association médicale avec les mêmes droits et titres que leurs confrères masculins.



ALLEMAGNE



En 1860 les femmes pouvaient étudier la médecine à Munich ; mais elles n'étaient admises que comme simples auditrices à l'Université de Leipzig.

Vingt ans après, en 1880, un édit impérial leur défendit d'étudier cette science et de se faire recevoir docteurs.

En 1896, la comtesse Linden, élève du cours de sciences naturelles à l'Université, avait adressé une demande afin d'obtenir l'autorisation de pouvoir faire des études nécessaires pour obtenir le diplôme.

On sait qu'en Allemagne la plupart des professeurs des Universités, ainsi que les

docteurs et les étudiants, sont défavorables aux femmes pour ce qui concerne leur admission aux études scientifiques.

C'est surtout d'eux qu'est venue en grande partie l'opposition qui leur fut faite. Cependant, après décision favorable du ministre de l'Instruction publique de Prusse, les femmes peuvent maintenant être admises à passer les examens de l'enseignement secondaire et suivre les cours des Universités libres, avec l'autorisation du recteur et du professeur.

Après discussion au Reichstag, le chancelier serait, dit-on, tout disposé à faire les démarches nécessaires pour que les femmes soient admises aux examens et puissent exercer la médecine.

En 1899, l'Université de Berlin comptait 164 étudiantes inscrites, dont 98 Allemandes, 28 Américaines, 23 Russes, 4 Autrichiennes, 5 Anglaises, 2 Françaises, 1 Finlandaise, 1 Hollandaise, 1 Bulgare, 1 Hongroise.

L'Université de Strasbourg a reçu cette

année, pour la première fois, comme auditrices régulières, un certain nombre de femmes ; huit d'entre elles se destinent à la médecine.

La Faculté de médecine d'Heidelberg reçoit les auditrices qui ont terminé leurs études dans les gymnases allemands, Il leur est aussi accordé la faculté de passer des examens

A Cologne et à Breslau elles peuvent également suivre les cours nécessaires à l'étude préparatoire de la médecine.

Les Facultés sont nombreuses en Allemagne ; mais, chacune d'elles est régie par un recteur différent qui leur donne la marche lui convenant le mieux, c'est ce qui explique pourquoi les femmes sont admises dans les unes et non dans les autres.

Il y a eu 153 femmes étudiant dans les hôpitaux pendant l'année 1896.

En 1898, l'Université de Halle comptait 7 étudiantes, dont 4 de Berlin et 3 de Zurich.

Il y en a eu 6 d'incrites à Kiel, en 1900,

pour les études médicales. Une autre a été reçue docteur à Wursburg dans le courant du mois de décembre 1899.

On réclame contre le trop grand nombre d'étudiantes. A Berlin, il y en avait 372 d'inscrites en 1897 et 240 le semestre précédent. Sur ces nombres, ainsi que pour ceux de l'année 1899, toutes n'étudiaient pas la médecine.

Ce sont les directeurs et les professeurs qui consentent, ou non, à les admettre ; tout dépend de leur bon vouloir ou de leur disposition d'esprit à cet égard.

Malgré cela, il y a des femmes praticiennes en Allemagne, mais leurs études ainsi que leurs diplômes ont été pris ailleurs, dans les Facultés étrangères à ce pays. L'une d'elles, Mme Ilope Leehmann, exerce à Munich.

Miss Tregel, originaire de l'Amérique du Nord, exerce à Breslau ; on la dit très capable pour les enfants.

Le nouveau Club de femmes, qui est situé rue Schrader, a pour présidente une

femme médecin, Mme Tiburtius, reçue docteur en 1876. Elle s'est établie à Berlin, où elle dirige une clinique et un hôpital qu'elle a fondés à son retour de Zurich, où elle a dû passer son doctorat.

Mme le docteur Weisz réside à Dantzig. Elle a fait ses études médicales en Suisse, où elle obtint son diplôme ; puis, après, fit des études spéciales à la clinique de l'Université de Vienne, où elle fut reçue de nouveau.

Entretemps, elle avait exercé la médecine à Saint-Louis, en Amérique, d'où elle revint pour se fixer définitivement en Allemagne.

Voici au surplus, les noms, les adresses ou résidences de quelques autres :

Mlle Dr Moëstra, à Barmen ;

Mlle Dr Winterhalter, à Francfort-sur-Mein ;

La comtesse Dr Geldern, à Munich ;

Mme Dr Adams Lehmann, à Munich ;

Mlle Dr Burbo, à Dresde, Weiser Hirsch ;

Mme Dr Hoëlmann, à Dresde. Furstenstrasse, 3;

Mme Dr Fischer Duckelmann, à Dresde, Rietscheldstrasse, 17;

Mlle Dr Lehmus, à Berlin;

Mlle Dr Wygowinsky, à Berlin;

Mme Dr Tiburtius, à Berlin. Bulowstrasse, 14;

Mme Dr Kuhnow, à Berlin;

Mme Dr Springer, à Berlin;

Mme Dr Plotz, à Berlin;

Mme Dr Hasker, à Berlin. W. Postdamerstrasse, 28;

Mme Dr Bluhm, à Berlin. W. Hitzowstrasse, 67.





ROUMANIE



Les Facultés de médecine de Bucharest et de Jassy sont ouvertes aux femmes depuis un quinzaine d'années. 20 étudiantes environ, d'origine roumaine, s'y sont fait inscrire depuis cette époque. La première d'entre elles fut Mme le docteur Saccara. Mais auparavant, une autre Roumaine, Mme Coustzarida-Cratuneska, avait été faire ses études à Montpellier, où elle reçut le doctorat. Elle fut la première femme qui s'établit médecin à Bucharest. Mme Kérembach y exerce également, ainsi que quelques autres.



Mme le docteur Conta

dans son cabinet de consultation.

Tableau exposé à Paris, au Salon de 1893.

Peint par Mme Fournets-Vernaud.

Mlle Dimitresco a ouvert un cabinet de consultation à Braïla ; c'est à Paris qu'elle a étudié et reçu son diplôme, ainsi que Mlle Olga Conta, qui, elle, s'est établie à Jassy.

Cette dernière a été nommée médecin et professeur d'hygiène à l'*Ecole centrale*, en remplacement de l'ancien titulaire qui occupait cette situation depuis quinze ans, non pas qu'on fut mécontent de ses services, mais, l'opinion générale au dehors, ainsi que les professeurs, réclamaient vivement une femme pour cet établissement. On voit que satisfaction leur a été donnée. Mlle Olga Conta a une sœur du même nom, docteur comme elle, qui exerce à Paris.

Mlle Bottez a aussi un cabinet de consultations à Jassy.

Le service médical des hôpitaux les emploie en qualité de médecin en second. La dernière nommée à ce poste est Mlle le docteur Virginie Alexandresco, qui remplace à l'hôpital *Philanthropia* M. Cyrus Illiesco, admis à donner sa démission.

On dit que la Reine voulut, elle aussi, avoir une femme comme médecin, mais que des intrigues de Cour auraient fait déjouer ce projet.



HOLLANDE

Les Facultés de médecine néerlandaises d'Amsterdam, d'Utrecht, de Groningue et de Leyde admettent les femmes aux mêmes études que les hommes. Un certain nombre s'y sont fait inscrire depuis le début et ont reçu leurs diplômes.

Le premier docteur féminin reçu en Hollande a été Mme Aletta Gerriboën-Jacob.

Celles qui sont établies s'occupent surtout des maladies concernant les femmes et les enfants. On les emploie aussi dans les hôpitaux, comme médecins assistants, internes, etc. Celles qui ont étudié les

sciences naturelles et la botanique peuvent être employées comme conservatrices de musées ou aides préparateurs auprès des professeurs.

Le Conseil municipal d'Amsterdam a nommé aux fonctions de médecin inspecteur des femmes employées M[lle] Johanna Van Maarseven, qui professe en cette ville.

Par une ordonnance royale, datant déjà de quelques années, une doctoresse, M[me] Catharina Tussenbroëk, qui s'est spécialisée, à Amsterdam, dans le traitement des maladies des femmes, a été nommée membre de la Commission d'examen médical, si bien que les étudiants en gynécologie comptent une femme parmi leurs examinateurs !



BELGIQUE

Il existe, actuellement, six dames ou demoiselles qui exercent la profession de docteurs ou apothicaires-pharmaciennes en Belgique. Mlle Popelin est une des premières femmes qui furent reçues en ce pays, et qui s'y établit pharmacienne. Elle a une sœur, reçue docteur en droit, qui réside à Bruxelles, en qualité d'avocat. Il y a une femme médecin à Ixelles, depuis un certain nombre d'années.

Voici les noms des femmes qui pratiquent la médecine en Belgique :

Mme Blondeau, 111, rue du Midi ;

Mme Derscheid, 23, rue Ducale ;

Mlle E. Meuleman, 62, rue de la Commune ;

Mlle J. Van Diest, 6, rue Lannoy;

Mme Houez-Lens, 3, place Saint-Jean, à Liége ;

Mme Van t'Hof-Herpers, 23, quai de la Dérivation, à Liége.

Il y en a encore dans d'autres localités.

Outre l'Université de Gand, celles de Bruxelles et de Liége admettent aussi les femmes à l'étude de la médecine, depuis une vingtaine d'années seulement. Le nombre des étudiantes est assez restreint dans ces dernières Universités.





SCANDINAVIE. — FINLANDE



On connaît la gracieuse coiffure plate et carrée, agrémentée d'un gland retombant sur le côté, dont les docteurs des Universités suédoises peuvent recouvrir leur chef. Pas plus que leurs confrères masculins, les femmes qui y ont droit ne dédaignent cette distinction, cela leur donne tout à la fois un air de gravité et de crânerie qui leur sied à merveille.

Le port du schapska n'est pas obligatoire. C'est un signe distinctif appelé à prouver l'égalité de l'homme et de la femme devant l'Université. Les femmes le

mettent fort peu dès qu'elles ont passé leurs examens.

Elles y ont droit dans n'importe quelle branche d'étude, mais le réservent pour certains cas, comme cortèges, défilés de corporations, etc., ou pour se faire photographier en groupes.

Une fois reçues docteurs, elles ne le mettent plus. Les hommes, au contraire, s'en parent volontiers.

Cette coiffure n'est pas de la même couleur dans tous les pays scandinaves, puisqu'elle est noire en Suède et blanche en Norwège, ce qui est beaucoup moins gracieux et même très peu seyant.

Il n'y a pas, en Suède, d'Universités spéciales pour les femmes étudiant la médecine.

Dans les Facultés d'Upsala et de Lund, ainsi que dans le *Karolinska Institutet*, qui est un hôpital à Stockholm, les femmes ont le droit de faire leurs études pour le doctorat de médecine après l'examen

préliminaire du baccalauréat. (Student examen.)

Lorsqu'elles ont passé tous les examens, elles ont le droit d'être admises pour la pratique médicale ordinaire; mais elles sont exclues des services médicaux de l'Etat.

L'enseignement médical se fait pendant deux semestres par an, du 15 janvier au 31 mai et du 1er septembre au 15 décembre. Les premières et dernières quinzaines de chaque semestre sont consacrées aux examens.

A *Karolinska Institutet*, les services cliniques sont ouverts pendant toute l'année. Les étudiants en médecine, hommes et femmes, sont obligés de faire des études cliniques à Stockholm.

Une ordonnance royale, du 3 juin 1870, donna le droit ci-dessus aux femmes.

Le nombre des étudiantes varie beaucoup. L'*Institutet*, à Stockholm, en a le plus grand nombre. Pendant l'automne 1899, ce nombre était de 17, pendant qu'à

Lund et à Upsala il n'y en avait qu'une ou deux. Il n'y a pas eu, jusqu'à présent, d'étudiantes de nationalité autre que des Suédoises. Onze femmes ont été reçues docteurs depuis l'année 1888, dont deux en 1899.

Les hommes et les femmes font leurs études ensemble.

Mme Karolina Widerström-Underström exerce à Stockholm ; elle est la première femme reçue il y a douze ans, en 1888.

A Malmö se trouvent Mme Hedda Anderson et Mme Halmgren.

Mmes Thora Wighard et Granström exercent la médecine à Gothembourg.

Mme la baronne Z'Jpter Adelet exerce à Copenhague.

En Danemark, les femmes sont admises dans l'Université ; elles peuvent y recevoir leur grade de docteur.

Il en est de même en Norwège, où elles peuvent faire leurs études, passer leur doctorat et pratiquer la médecine.

Il n'y a en Danemark qu'une seule Université, celle de Copenhague.

Les portes de cette Université furent ouvertes aux femmes, par ordonnance royale du 25 juillet 1875.

Voici le tableau des inscriptions d'étudiantes et des femmes qui ont été reçues docteur de 1877 à 1899.

1877,	2	étudiantes.	1885,	1	Docteur.
1880,	2	id.	1886,	1	id.
1883,	1	id.	1887,	2	id.
1885,	3	id.	1890,	1	id.
1887,	2	id.	1892,	1	id.
1890,	3	id.	1893,	1	id.
1891,	3	id.	1895,	3	id.
1892,	2	id.	1896,	1	id.
1893,	4	id. (1)	1898,	6	id.
1894,	3	id. (1)	1899,	1	id.
1895,	7	id. (1)			
1896,	1	id. (1)			
1897,	5	id. (1)			

Toutes ces étudiantes étaient de nationalité suédoise.

(1) N'ont pas encore subi d'examen final.

En outre, une étudiante sortie de l'Université de Christiania, en Norwège, passa en 1895 l'examen de doctorat à l'Université de Copenhague.

On sait que le prince Oscar de Suède a épousé Mlle Mauk, qui, à Londres, avait fait des études médicales et des études d'infirmière. Le prince voulait aller en Afrique comme missionnaire, accompagné de sa femme qui devait y fonder un hôpital.

Parmi les Finlandaises docteurs, il convient de rappeler que Mme Rose Pleikel a été nommée médecin municipal d'Helsingfōrs, en 1882, sur la demande de 700 habitants qui avaient signé une pétition à cet effet.

L'Université de cette ville comptait en 1897 quatre étudiantes. L'aînée était âgée de 37 ans et la plus jeune de 19 ans.

Mesdames : Springberg-Holth, Ouam, Cramfurd-Sand et Honoria Dickichsön sont établies docteurs médecins à Christiania.



AUTRICHE-HONGRIE BOSNIE-HERZÉGOVINE



Toutes les Facultés de médecine de l'Autriche, c'est-à-dire celles de Vienne, Gratz, Insbruck, Prague, Agram et Léopoli, sont ouvertes aux femmes.

Pour y être admise, il faut être sujette autrichienne et avoir fait ses études dans un gymnase.

Les femmes étrangères doivent prouver par attestations, qu'elles ont déjà fréquenté des Universités, afin d'être admises à continuer leurs études, déjà commencées ailleurs.

Néanmoins, ni les sujettes autrichiennes, ni les étrangères, ne sont admises aux examens. Elles sont seulement auditrices « *Hospitantin* » et ne peuvent, en aucun cas, être diplômées, ni exercer la médecine.

L'Autriche n'admet les femmes que depuis peu d'années, mais on peut les recevoir docteur quand elles ont fait leurs études ailleurs, c'est le cas de Mlle Gabrielle Possaner, qui, après avoir terminé ses études en Suisse, où elle eût le diplôme, dut recommencer l'épreuve à Vienne, où elle passa brillamment en juillet 1896, ses compatriotes la fêtèrent avec éclat à l'occasion de ce triomphe de la première femme reçue docteur en Autriche.

Une autre, Mlle Gabrielle Roth, qui a fait des études en Suisse, est depuis plusieurs années déjà médecin du collège des filles d'officiers.

Ce cas est tout à fait exceptionnel.

Dix-huit étudiantes ont été admises à suivre les cours dans les hôpitaux pendant le cours de l'année scolaire 1895-1896.

L'Université de Vienne comptait en 1899 un nombre de 20 femmes étudiant dans les hôpitaux, et 14 autres suivant des cours de médecine.

Un journal allemand, *le Hoschehul-Nachristen* (Moniteur des Hautes-Etudes), indiquait que l'Université de Krakau, en Galicie, comptait 65 étudiantes dont 42 prêtes à passer le doctorat en 1899. Seulement on n'indique pas de quel doctorat il s'agit. Est-ce de la médecine ?

La Hongrie, plus libérale, admet les femmes à l'Université de Budapest pour suivre les cours avec les mêmes droits que les hommes.

La première femme médecin reçue docteur en Hongrie fut la comtesse Vilna Hugonnay, femme d'un recteur. Elle avait fait toutes ses études en Suisse et a aujourd'hui près de 50 ans.

En Bosnie et en Herzégovine, deux femmes docteurs ont soigné 1,376 malades en 1898, cela a inspiré une grande confiance aux populations de ces contrées.



PORTUGAL



En Portugal, l'exemple vient de haut, puisque c'est la reine Amélie elle-même qui s'est adonnée aux études médicales et a toujours passé ses examens avec succès.

On sait qu'à l'une de ses visites à Paris, sa première démarche fut de se rendre à l'Institut Pasteur afin d'y étudier de plus près et de se faire donner des explications sur les questions médicales qui la préoccupaient.

Les Facultés de médecine portugaises sont celles de Lisbonne, de Coïmbre et d'Oporto.

Il n'y a pas de législation spéciale pour les femmes qui veulent suivre les cours de médecine en Portugal. Elles peuvent faire les mêmes études que les hommes et dans les mêmes conditions qu'eux.

Jusqu'à présent, aucune Française n'a suivi les cours de ces écoles.

A Lisbonne, 10 femmes seulement ont fait des études complètes ; les autres ont abandonné ou n'ont pu défendre leurs thèses.

A l'Université de Coïmbre il n'y a actuellement que deux étudiantes en cours de scolarité ; ce sont les premières qui ont demandé à se faire admettre.

Dans cette Université, il est de tradition qu'une femme y a déjà fait des études dans un temps très ancien ; mais les archives n'en ont point conservé de trace ni de renseignements d'aucune sorte.

Il n'y a eu que neuf étudiantes inscrites

à l'Université d'Oporto depuis l'année 1891 jusqu'à l'année 1900 ; on les classe ainsi :

1891	. . .	2	étudiantes.
1892	. . .	1	id.
1894	. . .	1	id.
1899	. . .	1	id.
1900	. . .	4	id.

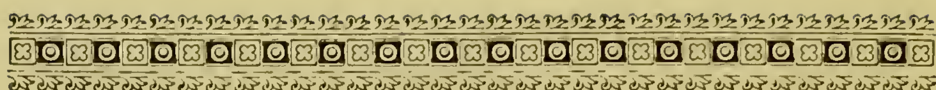
Pour ces quatre dernières inscriptions, deux sont en cours de 2e année, les deux autres sont en cours de 3e année.

L'hôpital Bonfini, où on soigne les pestiférés de cette dernière ville, a été visité récemment par Mme Calmettes, la femme du directeur de l'Institut Pasteur de Lille.

Cette courageuse Française est la seule femme qui ait visité cet hôpital, où elle a donné, avec de réconfortantes paroles, des secours pécuniaires (préparés à l'avance dans des enveloppes fermées) aux malades de cet établissement.

Quoiqu'elle n'ait pas fait d'études médicales, nous avons pensé qu'il était de notre devoir de parler de cet acte de généreux dévouement.





ESPAGNE



Toutes les Universités d'Espagne sont ouvertes aux femmes du 1er octobre au 31 mai de chaque année.

L'Académie de médecine de Barcelone, qui est une des plus importantes, compte actuellement trois femmes étudiantes se destinant à la carrière médicale.

Il y a très peu de femmes médecins en Espagne ; mais celles qui exercent cette profession, ainsi que celles qui ont fait des études, sont de nationalité espagnole ou hispano-américaine.

Une seule femme docteur en médecine

exerce à Barcelone, c'est : Mme Dolorès Aleu, à la Rambla de San José, n° 14.

On compte aussi plusieurs femmes diplômées à Madrid et dans quelques autres villes ; néanmoins, elles sont très peu nombreuses, l'Espagne étant un pays où l'instruction de la femme est encore peu développée, malgré les immenses progrès réalisés partout ailleurs dans cet ordre d'idées.





MEXIQUE.—MAROC
PERSE. — ABYSSINIE



L'Université de Mexico a reçu comme première femme docteur Mme Mathilde Montaya.

Il y en a eu d'autres après celle-ci.

En Perse, quelques doctoresses russes ont fondé, il y a déjà quinze ans, un hôpital à Ispahan, pour les femmes musulmanes. On y donne de nombreuses consultations chaque année.

Au Maroc, on connaît une femme médecin qui pratique à Tanger. C'est Miss Caroline Breeze.



Après l'examen.

A la sortie de la salle des thèses, la nouvelle docteur attend à la porte qu'on lui annonce la note que le jury lui décerne.

Pour ce qui est de l'Abyssinie, c'est à la Cour même du Négus qu'est entrée en fonctions, après avoir exercé auparavant pendant quelques années la médecine à Berne, Mlle Zurcher, une Suissesse, née à Zurich. Elle s'est décidée à partir, sur la recommandation de M. Ilg, l'ingénieur bien connu, dont le dernier fils, né à Addis-Ababa, a été nommé prince, par Ménélick, dès le jour de sa naissance.

On voit qu'il est impossible d'être mieux appuyée auprès du souverain noir que ne l'a été cette femme intrépide et entreprenante.





Conclusion.



Après cette revue trop rapide et forcément écourtée des femmes médecins dans s différentes parties du monde, on ne peut s'empêcher de constater les efforts immenses que les femmes sont en train d'accomplir dans toutes les contrées, à travers toutes les latitudes, sous tous les cieux.

Puis, ce qui nous semble encore plus merveilleux, c'est que toutes ces femmes, dont les langages, les idiomes et les croyances diffèrent avec chaque race, ainsi que leurs habitudes et leurs goûts, sont au moins sûres de se comprendre et de se

rencontrer en communion parfaite partout et en tous lieux, grâce à la langue scientifique médicale, qui leur fait donner les mêmes soins, scruter les mêmes maux, guérir les mêmes souffrances.

On n'a pas oublié que tout dernièrement, un incendie, dû à la malveillance ayant subitement éclaté dans le Château-d'eau, à l'Exposition Universelle de 1900, et que plusieurs ouvriers n'ayant pu s'échapper à temps, furent sortis presque mourants des sous-sols enflammés par les conduites électriques, ce fut une doctoresse russe : Mme Olga de Griniewitch, qui, se trouvant précisément à cet endroit organisa de suite les premiers secours et prodigua ses soins aux malheureux ouvriers asphyxiés.

Nous avons vu, au chapitre concernant la Suisse, qu'une autre doctoresse de ce pays, Mlle Chempendal, donna également ses soins dans une pharmacie de l'avenue Marceau, où furent transportées les nom-

breuses victimes des accidents occasionnés par un tramway, sans frein, descendant à toute vitesse l'avenue du Trocadéro, balayant et brisant tout sur son passage.

Elle fut en cela, secondée par des religieuses et la fille d'un médecin illustre, le docteur Péan, aujourd'hui décédé.

Quoiqu'elle n'appartienne pas au corps doctoral féminin, cette dernière a su se montrer, en cette circonstance, la vaillante élève de son père.

Cette unité de pensées, de vues et d'efforts est le résultat de la science, mise au service du travail, de l'intelligence et du dévouement d'un sexe trop longtemps tenu en tutelle et laissé dans l'ignorance, et qui montre, à son premier essor, combien grandes étaient la force et la vitalité d'action qui se trouvaient comprimées de ce fait.

En terminant, nous saluerons cette brillante phalange des universelles pionnières

de la science qui, par leur exemple et leur bienfaisante activité, prouvent au monde entier que les femmes, en acceptant toutes les tâches, sont aussi capables de les mener à bien.





LES

Femmes Médecins d'autrefois



COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF

Cette étude ne serait pas complète si nous ne disions que ce n'est pas seulement de nos jours que les femmes ont étudié et pratiqué les sciences médicales.

Il y en a eu qui se sont particulièrement distinguées dans cet art, en divers pays et à des époques différentes.

Dans une série de cours faits au collège de France, en 1897, M. Jacques Flach a montré, d'après les historiens anciens, les aptitudes très variées de la femme du moyen âge. Elle est initiée à tous les

exercices du corps et l'art de la médecine est une de ses attributions.

« Comme la Germaine, elle est l'associée du mari dans toutes les manifestations de la vie, combat à ses côtés, secourt et soigne les blessés, connaît l'équitation, la chasse au faucon et à la grosse bête, sait l'art de guérir. Elle soigne le mari, le fiancé, l'étranger. »

Pour montrer l'énergie et l'activité des femmes de cette époque, Violet Le Duc assure que la condition de la femme s'explique par l'architecture.

Les époux au moyen âge seraient morts d'ennui ou se seraient haïs mortellement, s'ils avaient dû résider constamment dans leurs demeures ; mais loin de vivre enfermés, ils étaient habituellement et sans cesse par monts et par vaux ; ils rentraient prendre leurs repas et en donnaient ; ils chassaient les sangliers et restaient au dehors des semaines, des mois et des années, passant le temps en chasses et en razzias de toutes sortes.

Les demoiselles de qualité apprenaient à *soigner les plaies, elles savaient préparer des baumes et des onguents. Elles faisaient aussi l'office de chirurgien à la chasse et à la guerre.*

Les chants épiques les montrent aussi en grand nombre, suivant les leurs en Palestine, où elles aident les combattants, portent des pierres pour le combat, emplissent des bouteilles d'eau et en distribuent partout, pansant, soignant, secourant. Nous trouvons cette coutume consignée aussi dans les œuvres d'une femme du XIIe siècle, Marie de France, qui nous décrit les habitudes et les belles manières des femmes de son temps, ainsi que leur extrême liberté d'allures, la hardiesse et l'indépendance de leur personne, offrant leur main à celui qui avait su leur plaire par ses dons et qualités.

Ces mœurs, ces habitudes n'ont rien qui doivent nous surprendre, elles ne peuvent nous sembler étonnantes, quand on pense que, pendant la féodalité, la pru-

derie était inconnue et que l'ignorance des jeunes filles était chose impraticable, sans pour cela sortir des réserves que leur imposait leur dignité personnelle.

La vie de château en faisait une obligation, car on ne vivait pas caché, tout se passait au grand jour. On ne faisait pas de mystère, il n'y avait aucun secret, cela n'eût pas été possible puisque l'on vivait en commun, les châteaux féodaux n'étant pas divisés en compartiments séparés. Il y avait une seule pièce à chaque étage. En bas, la grande salle pour les réunions importantes ou les repas ; au dessus, une grande chambre que l'on divisait, selon les besoins, à l'aide de cloisons fragiles et mobiles, composées de rideaux ou de tapisseries que l'on assujettissait sur des huisseries portatives. Quand il y avait un hôte, on le logeait de même. De plus, les femmes et les jeunes filles étaient chargées des soins médicaux et des bains, cela faisait partie de leurs habitudes journalières et personnelles.

Elles avait aussi pour mission *d'endormir l'hôte, de le frotter et masser; après les longues fatigues du voyage elles le tâtonnaient*, selon l'expression pittoresque du temps. Elles devaient le coucher, le border, car, les châtelains considéraient avant tout et comme premier devoir, que l'hôte accueilli fût content et n'eût aucun sujet de plainte contre l'hospitalité généreusement offerte et libéralement octroyée. La jeune fille devait obéir à la volonté de son père et de son seigneur.

D'un autre côté, Mme Mélanie Lipinska a écrit une suite d'articles très intéressants (1) 1° *Sur les femmes médecins au moyen âge*; 2° *Les études médicales des femmes françaises du* XVIe *au* XIXe *siècle* ; 3° *Les femmes médecins en Suisse, Allemagne et Angleterre, du* XVIe *au* XVIIIe *siècle* ; 4° *Une femme médecin polonaise au* XVIIIe *siècle : Mme Halpir.*

(1) Voir *la Fronde* n°s 437, 550, 570 et 26 avril 1900.

Ne pouvant donner ici que des fragments, nous recommandons la lecture de ces savantes études à tous ceux qui voudront être édifiés plus complètement sur cette question capitale des femmes ayant pratiqué la médecine.

D'après Weinhold, historien allemand, Mme Lepinska dit : « qu'il y avait chez les Germaines des prêtresse, qui, ainsi que les prêtres, disaient des prières, prononçaient des bénédictions, griffonnaient des signes magiques (dits runes) et se servaient des médicaments et des moyens réputés efficaces. Elles s'adressaient, pour guérir les plaies, au Dieu de la guerre, et pour les maladies des femmes à Friegg et à Frey et à Menglod en Scandinavie.

Les connaissances médicales des femmes servirent beaucoup les Germains quand ils quittèrent leurs pays pour descendre au Sud et y engager des luttes sanglantes.

Alors, les femmes qui accompagnaient les armées et les tribus, pansaient et lavaient les membres des blessés, elles y mettaient

les simples, les emplâtres et prononçaient des incantations.

Dans la littérature scandinave, les chants des *Eddas* ainsi que les nombreux *Sagas* ont gardé des souvenirs d'une époque dans lesquels son relatés les services que les femmes médecins rendaient aux blessés.

Si des êtres qui leur étaient chers se trouvaient au combat, elles se rendaient aux champs de bataille et y pansaient tous ceux qui en avaient besoin. Il en était de même pour les cas de duels.

Ingegerd, la fille d'Ingvar, roi des Rousses, fonda même, selon le *Sturlang saga*, un petit hôpital où les malades furent confiés aux soins des femmes.

Pendant une grande partie du moyen âge, les femmes furent beaucoup plus instruites et cultivées que les hommes. Les Germains estimaient que l'instruction efféminise les guerriers. Voici à ce sujet une anecdote assez caractéristique : Quand Amalasvinthe, fille du roi Ostrogoth Théodoric, donna trois maîtres à son fils,

le peuple s'indigna. « Théodoric, disait-il n'envoyait jamais d'enfant goths à l'école, l'instruction faisant de l'homme une femme et le rendant timide. Le sabre et la lance devant lui suffire ». Amalasvinthe céda.

C'est surtout par la pratique qu'on acquérait la science médicale au moyen âge, les Universités étant assez rares et ne comprenant pas toutes une école de médecine. On entrait en apprentissage chez un médecin, on étudiait quelques livres médicaux, on tâchait surtout de s'exercer le plus possible et, après quelques années, on était admis au rang de maître médecin ou de maître chirurgien.

Ambroise Paré étudia de cette façon. Mais, dès que les Universités furent définitivement constituées, elles commencèrent une lutte acharnée contre les personnes qui n'avaient pas suivi leur enseignement.

Dans le recueil de documents publié par le docteur Barthélemy, on trouve même un élève en apprentissage chez une médecienne.

En France les femmes médecins portaient le nom de *Miestress* ou de *Médeciennes*.

La taille de 1292, mentionne la médecienne Saire, fille d'un sieur Vivant et mère d'une fille nommée Florian, laquelle exerçait la médecine.

D'après Géraud, il y avait à Paris, en 1292, huit femmes médecins dont voici les noms :

1° Isabien, à la paroisse Sainte-Opportune.

2° Havys, à la " ville Saint-Sorentez ".

3° Richeut, au " cimetière Saint-Jehan ".

4° Isabel, rue Frépillon.

5° Dame Heloys, rue des Gardins (rue des Jardins-Saint-Paul).

6° Philippe, rue Gervaise-Lahorenc, 10.

7° Dame Marie, rue de Lourcinne.

8° Savre, à l'Attacherie.

A partir du XIe siècle, le Cartulaire de l'Université de Paris abonde en docu-

ments relatifs à la lutte contre la femme médecin.

En 1312, le prieur de Sainte-Geneviève excommunie Clarisse de Rotomago, pour l'exercice de la médecine.

Entre 1322 et 1327, Jeanne Converse, Cambrière Clarisse, Laurence Gaillon, subissent la même peine. En 1331, une Clarisse est de nouveau excommuniée.

Un des épisode les plus curieux, fut le procès de dame Jacob Félicie, dont les pièces ont été conservées par Demple, dans le cartulaire de l'époque.

Cette dame était noble et avait acquis ses connaissances médicales chez un maître-médecin.

Jamais elle ne traitait ses malades pour gagner de l'argent. Les sept témoins appelés déclarèrent unanimement qu'elle ne leur avait jamais parlé d'honoraires ; plus tard seulement, après guérison, ils lui avaient fait quelques cadeaux.

Dans presque tous les cas, les malades qui s'étaient adressés à elle avaient été

abandonnés par leurs médecins attitrés. Tous ces témoins avaient été guéris. Tous parlèrent avec reconnaissance de son dévouement. Malgré cela et la brillante défense de dame Félicie, la Faculté la condamna, s'appuyant sur l'édit qui défendait aux femmes l'exercice de la médecine.

Il y avait aussi des femmes chirurgiens. Un édit de 1310 portait défense aux femmes d'exercer la chirurgie sans avoir été examinées par un jury spécial. Dans un des statuts de l'Université de Paris, au XIIIe siècle, on trouve encore une autre preuve de l'exercice de la chirurgie par les femmes : " Tout chirurgien ou chirurgienne, apothicaire ou apothicaresse, herbier ou herbière ne passeront pas les bornes de leur métier. "

En 1484, les lettres patentes de Charles VIII retirèrent aux femmes le droit d'exercer le métier de chirurgie, mais le 8 août 1694, la défense s'étendit même aux veuves des chirurgiens.

Un arrêt du parlement du 9 avril 1755

ordonna qu'à l'avenir les femmes et filles ne pourront être agrégées dans l'état d'herniaires et de dentistes, ni dans aucune autre partie de la chirurgie, sous quelque prétexte que ce soit, excepté pour les accouchements.

Plus tard, non seulement des femmes telles que : Diane de Poitiers et Marguerite de Valois ont des livres médicaux dans leurs bibliothèques, mais il en est d'autres qui en composaient, telles : Mmes Fouquet, Mlle d'Auvergne, etc., etc.

La marquise de Voyer, la comtesse de Coigny, Mme de Staal-Delaunay, s'occupaient de dissection.

Mlle Bihérou fit, le 6 mars 1771, à l'Académie des sciences, une démonstration anatomique à laquelle assistait le prince royal de Suède, Gustave III.

Mlle Darconville se signala par un important ouvrage : *Essais sur la putréfaction*, qui eut un grand retentissement.

C'est à Mme Necker qu'on doit la réforme et la réorganisation des hôpitaux français,

ainsi qu'un traité sur les inhumations précipitées, publié en 1790.

En Allemagne, au moyen âge, elles furent bien plus nombreuses qu'en France. Les œuvres littéraires et les documents historiques en mentionnent fréquemment.

Une médica habitait Mayence en 1288; on en cite une autre en 1467, Maria Greden.

Le 10 août 1351, la ville de Freysing, près de Munich, afferme à une femme : Ulrich de Fotschna, une maison en pierre avec écurie et jardin, que lui avait léguée un oculiste de Munich.

Mais, c'est surtout Francfort-sur-le-Mein qui est la ville classique des femmes médecins allemandes.

Durant tout le XIVe et le XVe siècle on y rencontre des femmes médecins. De 1389 à 1497, les archives en mentionnent quinze, dont trois oculistes. Plusieurs sont juives. Quelques-unes obtiennent des magistrats de Francfort certains honneurs ; d'autres une diminution d'impôts.

Kriegt dresse ainsi la liste des femmes qui ont exercé la médecine en cette ville :

1394. — La fille du feu médecin Hans der Wolf. Elle avait reçu deux fois des honoraires pour la guérison des soldats blessés dans le service de la ville.

1397. — Hebel, médecienne (livre des saints, feuille 30), en 1397.

1423 et 1427. — Une médica et une oculiste anonymes.

1428. — La juive Serlin, oculiste.

Il en est signalé d'autres pendant les années 1431, 1433, 1435, 1436, 1439. Il en est une qui doit être dispensée de l'impôt Beheim en 1446 ; puis, une autre, en 1457, de qui, au contraire, on exige l'impôt de nuit.

En 1494, on en cite encore et en 1495 on parle d'une autre médecienne de la rue des Juifs.

Wiener signale au commencement du XVe siècle une femme médecin à Wurz-

bourg. Le 2 mai 1419, l'évêque de Wurzbourg, Jean II, donna à la femme médecin juive Sara la permission d'exercer dans l'évêché de Wursbourg, à la condition de payer 10 florins d'impôt annuel.

Vingt jours après, le nom de la même femme médecin se rencontre de nouveau dans les actes. Le chanoine de Wursbourg, dom Reinhart von Masspach, lui donne la permission d'entrer en possession des biens de Fréderic von Bredem achetés par elle.

L'Angleterre et la Pologne possédaient aussi des femmes médecins.

Dans le recueil des lois eccclésiastiques d'Edgar, roi d'Angleterre, on lit : *Possunt et vir et fœmina medici esse* (l'homme et la femme peuvent être médecins).

En Pologne, les documents contemporains signalent, à Posen, en 1278 et en 1379, des femmes médecins.

L'histoire de la Pologne a conservé le nom d'une femme qui s'est occupée de médecine sans l'exercer. C'est Élisabeth,

sœur du roi Casimir le Grand et femme de Charles Ier, roi de Hongrie. On lui attribue l'invention d'un médicament réputé contre le rhumatisme, dit : *Eau de la Reine de Hongrie.*

Un jour, raconte la tradition, comme elle souffrait cruellement d'un accès de rhumatisme aigu que personne ne pouvait guérir, elle fit infuser du romarin dans de l'esprit de vin rectifié et s'en frotta les membres plusieurs fois. A la suite de quoi elle guérit radicalement, et, quoique septuagénaire, vécut encore dix années.

L'exercice de la médecine par les femmes était, en Pologne, chose ordinaire et leurs principales occupations consistaient à soigner les malades. Un des passe-temps de la reine Hedvige était de visiter les malades, de les panser et de leur préparer des médicaments. Sa belle-fille, la duchesse Anne, elle aussi, s'intéressait beaucoup à la médecine.

Plus tard, au XVIIe siècle, pendant la terrible peste noire, en 1652, les femmes

luttèrent vaillamment contre ce fléau, en prescrivant toutes sortes de mesures hygiéniques et préventives, ou en employant des médicaments énergiques dès les premiers symptômes du terrible mal.

Une autre femme médecin polonaise célèbre, est : Mme Halpir, que son père maria, à treize ans, à un oculiste allemand, qui possédait une clientèle considérable à Constantinople.

Sa femme, douée d'une vive intelligence, devint bientôt son aide. En peu de temps elle arriva à seconder son mari dans les opérations ophtalmologiques et acquit des connaissances médicales assez étendues, si bien que son habileté s'ébruita et que la clientèle commença à affluer chez elle. Il faut lire en son entier, dans l'étude de Mme Mélanie Lipinska, l'étonnante vie de cette femme, qui eut à soigner les plus grands personnages, fit plusieurs fois fortune, en de nombreux déplacements, et refusa d'épouser un prétendant au trône de Hongrie : le prince Joseph Rakoczy.

Ruinée par son deuxième mari, elle se trouve aux prises avec toutes sortes de difficultés dont elle se relève toujours avec honneur.

En 1760, elle était âgée de quarante-deux ans, époque à laquelle s'arrête son autobiographie (1).

Au XVIe siècle, la palatine de Neuburg et Anne-Sophie, épouse de l'électeur de Saxe : Auguste Ier, s'occupaient de sciences médicales. L'une d'elles cultivait dans son jardin beaucoup de plantes médicinales servant à la préparation des médicaments qu'elle donnait aux pauvres.

En ce même temps, Éléonore, princesse de Wurtemberg, inspirait la publication d'un manuel de thérapeutique, et, selon l'auteur de ce livre, la princesse se servait avec succès dans sa pratique de la plupart de ses remèdes.

En Sibérie, la duchesse Éléonore-Marie-Rosalie de Troppan et de Jagerndorf,

(1) 28 avril 1900, *La Fronde*.

fit un recueil des médicaments contre presque toutes les maladies et le publia en 1600.

La comtesse de Sayn et Wittgenstein, mariée avec le duc Jean de Hesse, " acquit aussi dans les sciences médicales beaucoup de notions et quelque expérience ".

On en cite encore un grand nombre telles : Barbe Weintraubin ; Élisabeth Marguerite Keil, née Putz ; puis Marguerite Sybille von Soerer, née von Erusiedel ; Hélène Aldegonde de Nolde ; Christine ; Régine Hellwig, née Kratreusten.

A Berne, Marie de Hilden, née Collinet, remplaçait souvent son mari, dans la pratique médicale, quand il se trouvait absent. Ce célèbre médecin, Fabrice de Helden, ne tarissait pas d'éloges sur le savoir de son épouse.

Parmi les nombreuses femmes médecins de Bâle se trouvait, en 1557, la veuve du docteur Othon Brunpels, laquelle jouissait d'une grande vogue.

La doctoresse Erxleben, née Leporin, obtint de Fréderic le Grand, la gracieuse autorisation de s'inscrire à l'Université de Halle et d'y passer ses examens médicaux, à l'occasion desquels elle reçut de toutes parts des félicitations en vers et en prose. Son fils lui succéda dans la médecine.

En Angleterre, Lady Anne Halkett, noble écossaise, excella dans l'art médical. « Des patients lui vinrent de tous les pays ». En 1650, à la bataille de Dunbar, elle donnait ses soins aux blessés. Dès que le Roi apprit cet acte, il envoya à Mme Halkett ses remerciements spéciaux pour son patriotisme et son habileté.

On en cite encore beaucoup d'autres, telles : Jeanne Stephens, née à Berk; qui inscrivit glorieusement son nom dans l'histoire de la thérapeutique. Elle imagina, vers 1735, un remède très efficace contre la pierre, et le parlement Anglais lui en acheta le secret au prix de 5,000 livres.

La France profita plus qu'elle n'espérait de cette découverte, par les investigations

que firent les médecins, à propos de ce médicament.

On se rappela que Vichy était dotée d'eaux minérales d'une composition analogue au remède de Mlle Stephens. On sait, depuis, si la petite ville en a retiré bénéfice.

C'est encore une *Anglaise*, *Lady Montague*, qui a importé d'Orient l'usage de l'inoculation de la variole par la vaccine, à la suite du séjour qu'elle y fit, avec son mari, alors ambassadeur à Constantinople. Elle fit inoculer son fils, puis y intéressa la plupart des mères et des femmes de la Cour.

Peu après, le gouvernement permit l'inoculation sur cinq malfaiteurs condamnés à mort et internés à la prison de Newgate. Elle réussit parfaitement. L'opération fut répétée avec un égal succès sur des enfants de l'hôpital des orphelins.

Lord Bathurst y soumit ses six enfants puis, la princesse de Galles fit inoculer les siens, le 28 avril 1722.

Cet exemple auguste produisit une ému-

lation générale en faveur de la nouvelle méthode.

L'Amérique, l'Allemagne, la Russie l'adoptèrent en quelques années. Nous devons ajouter que les hommages et la reconnaissance de ses compatriotes ne lui firent pas défaut. »



ERRATA[1]

Page 12, première ligne, lire : *elle est mariée et, quoique toute jeune, c'est bien d'elle qu'on peut dire.*

Page 16, ligne 6, lire : *dans différents hôpitaux.*

Page 42, ligne 3, lire : *les divers états des reins.*

Page 60, dernière ligne, lire : *maladie de Barlow.*

Page 88, avant-dernière ligne, lire : *alba dolens.*

Page 98, ligne 6, lire : *l'hystérie aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles.*

Page 101, ligne 7, lire : *l'acide picrique est-il toxique ?*

Page 112, ligne 5, lire : *ils sont reçus.*

Page 124, ligne 6, lire : *mister pour un homme et missis pour une dame.*

Page 130, ligne 16, lire : *ne sont point faites.*

Page 212, ligne 2, lire : *on en compte 16.*

Page 265, ligne 21, lire : *n'ont rien qui doive nous surprendre.*

Page 268, ligne 8, lire : *Il y avait chez les Germains des prêtresses.*

Ce volume avait été annoncé pour paraître en mai, il a du subir un retard en raison de l'Exposition Universelle.

Au dernier moment, nous constatons avec plaisir que le *Nouveau dictionnaire illustré de Larousse,* **paru en Octobre 1900 jusqu'à la lettre D, fait, pour la première fois, mention du mot : « Doctoresse ».**

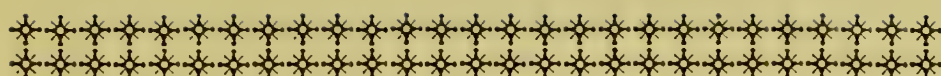


TABLE DES MATIÈRES



DEUXIÈME PARTIE

LES FEMMES DOCTEURS EN MÉDECINE

à l'Étranger.





Imprimerie Mertens, 14, rue d'Or, Bruxelles.